


EUPHEMIE
OU LE TRIOMPHE DE LA RELIGION,
DRAME (1768)



FRANCOIS-THOMAS-MARIE
D'ARNAUD

KESSINGER LEGACY REPRINTS



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/isbn_9781165344284

EUPHEMIE,
OU
LE TRIOMPHE
DE LA RELIGION,
DRAME.

PAR M. D'ARNAUD.

Sonitus terroris semper in auribus.

Job. ch. xv.

SECONDE ÉDITION.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, Quai de Gèvres,
au Grand Corneille.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Permission.

In the interest of creating a more extensive selection of rare historical book reprints, we have chosen to reproduce this title even though it may possibly have occasional imperfections such as missing and blurred pages, missing text, poor pictures, markings, dark backgrounds and other reproduction issues beyond our control. Because this work is culturally important, we have made it available as a part of our commitment to protecting, preserving and promoting the world's literature. Thank you for your understanding.



P R É F A C E.

UN de nos auteurs de théâtre, dont les succès sont tombés dans l'oubli, de même qu'on pourra oublier ceux de quelques-uns de nos contemporains qui comptent avec assurance leurs titres d'immortalité par le nombre de représentations qu'ils ont eu. *Tristan l'Hermite* fit succéder *Panthée* à *Mariamne* ;

Tristan l'Hermite, c'est ce versificateur ignoré aujourd'hui, qui ayant toute la bassesse attachée à la médiocrité du talent & au triste métier de *faiseur de vers* se composa lui-même cette épigraphe avilissante.

Ebloui de l'éclat de la splendeur mondaine
Je me flatai toujours d'une espérance vaine,
Faisant le chien couchant auprès d'un grand-Seigneur ;
Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paraître ;
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre, en attendant mon maître.

Digne fin d'un *Valet-Poète* ; sa *Mariamne* eut des applaudissements ; elle coûta la vie à un malheureux comédien nommé *Mondory* ; au milieu des extravagances & des absurdités dont ce drame fourmille, on lui trouve le mérite de l'action ; *Panthée*

en disant qu'il donnoit une *sœur* à cette dernière tragédie. Me seroit-il permis d'employer ces vieilles expressions métaphoriques, lorsque je fais paraître EUPHÉMIE après COMMINGE ? Je ne déciderai point comme Tristan que *l'aînée a plus de beauté que la cadette* ; c'est aux connaisseurs à me juger, & à prononcer si ma nouvelle production doit être mise à côté ou au-dessus d'un Essai, que l'indulgence du public & la singularité du genre semblent avoir tiré de la foule des ouvrages dramatiques. Que l'on regarde EUPHÉMIE comme une suite du sombre tableau que j'ai exposé dans COMMINGE, & alors on sera moins blessé de l'air de ressemblance qui se trouve entre ces deux pièces. Mon dessein a été de présenter un cœur déchiré par les mêmes combats, agité des mêmes orages ; je dirai plus, bien loin de chercher à me défendre sur l'esprit d'imitation qu'on ne man-

Ressemblance entre Comminge & Euphémie.

n'eût pas la réussite de Mariamne. On croiroit que M. de Voltaire a eu ce Tristan en vue dans ces vers que tous les jeunes gens devoient apprendre par cœur pour se guérir de la métromanie, cette maladie si contagieuse,

Cy git aux bords de l'hyppocrène
Un mortel longtems abusé ;
Pour vivre pauvre & méprisé
Il se donna bien de la peine.

querra point de me reprocher , j'avertis mes censeurs L'auteur annonce de nouveaux Drames dans ce genre.
 que je ne me bornerai pas à ces deux Drames pour
 prouver par le choix des fujets , si le mérite de
 l'exécution m'est refusé , jusqu'à quel point la reli-
 gion aux prises avec l'amour est susceptible de
 produire un spectacle vraiment pathétique. C'est Les combats de la religion & de l'amour, un des plus grands ressorts dramatiques.
 du jeu de ces deux ressorts si puissants sur la
 nature humaine , que peuvent jaillir & éclatter ces
 grandes passions dont la fougue est nécessaire à
 l'action théâtrale. Voilà pour quelle raison Zaïre
 sera toujours revue avec transport. Quel homme
 n'est pas frappé de la majesté de la religion , de la
 grandeur des devoirs qu'elle nous impose , & en
 même - tems n'a point senti son ame s'ouvrir aux
 émotions d'un penchant impérieux qui souvent a
 le caractère de la faiblesse , & même celui du
 crime ? Ce penchant prend - t - il la violence de la
 passion , la vertu s'efforce - t - elle de le repousser ,
 en est - elle victorieuse : cette image excitera la
 pitié , sera aussi tragique que celle que nous offre
 Sénèque dans le courage d'un héros luttant con-
 tre l'adversité (*vir fortis cum malâ fortunâ com-
 positus*) Et n'est - ce pas le comble de l'infortune
 que cette sensibilité si avouée par la nature , &

que la religion nous ordonne avec tant de sévérité d'étouffer , quand elle ne l'a point revêtue de la sainteté de ses engagements ? On aime à voir sur la scène un personnage entraîné à commettre des fautes malgré lui : c'est une observation qu'Aristote a puisée dans la vérité du sentiment ; assurément l'amour est le premier des tyrans qui déchirent le cœur humain ; que le triomphe est éclatant , lorsqu'après bien des efforts , des assauts répétés , on vient à bout de le soumettre ! Si Polyeucte eut un peu plus conservé le caractère annoncé dans ces vers : *Acte I. S. I. Poly. à Néarque.*

Le caractère
de Polyeucte
eût pu être
plus agité.

Mais vous ne sçavez pas ce que c'est qu'une femme ;
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'ame ,
Quand après un long-tems qu'elle a sçu nous charmer ,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.

.....

Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais ,
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais ;
Je méprise sa crainte , & je cède à ses larmes ;
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes ,
Et mon cœur attendri sans être intimidé
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé :
L'occasion, Néarque , est-elle si pressante
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante ?

PRÉFACE.

.....
Pour se donner à lui (*à Dieu*) faut-il n'aimer personne ?
.....

Sur mes pareils , Néarque , un bel œil est bien fort ;
Tel craint de le fâcher , qui ne craint pas la mort.
.....

Mais Pauline s'afflige & ne peut consentir ,
Tant ce songe la trouble , à me laisser sortir.

Scène II. Poly. d part.

Adieu : vos pleurs sur moi prennent trop de puissance ;
Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter ,
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

Si dans ce drame , l'homme eut plus disputé contre le chrétien , lorsqu'il s'agit de faire couler les larmes d'une épouse adorée , & de la perdre pour jamais , l'emportement religieux du héros , sa victoire sur la nature se fussent montrés encore avec plus d'avantage , & Corneille en jettant plus d'ondulations dans ce personnage , si parfait à tant d'égards , n'auroit pas eu besoin du rôle accessoire de Sévère , qui peut

Du rôle accessoire de Sévère. Oserois-je hasarder une réflexion critique sur Polyucte ? On doit se reprocher d'aimer tant Sévère ; cet amant de Pauline est si tendre , si généreux ! Ce personnage , selon moi , fait un peu tort à celui du mari auquel l'intérêt devoit plus se rapporter.

être donne plus que Polyeucte de l'ame à la pièce , & devient la source principale de l'intérêt. Ce pouvoir surnaturel de la religion qui nous subjuge , & nous arrache à nous-mêmes : tel est le grand tableau que j'avois à représenter dans *C O M M I N G E* , & dans *E U P H É M I E*. Il ne faut accuser que la médiocrité & l'insuffisance de mes talents , s'il n'a pas produit plus d'effet ; j'ose dire que l'idée en est heureuse , & que mis en œuvre par le génie , il l'emporteroit sur les autres actions dramatiques. C'est en quelque sorte , une nouvelle nature qu'auroit à nous exposer un poète sublime ; & quelle richesse , quelle vigueur de caractères s'offriroient à son pinceau ! Les passions concentrées dans le silence & l'obscurité de la retraite ont une véhémence , une force , auxquelles sont incapables d'atteindre la langue & la délicatesse d'un monde dissipé ; un cœur

isolé , forcé de se replier sur lui-même , de se parler , de se répondre , de se nourrir , si l'on peut s'exprimer ainsi , de sa propre substance , en acquiert plus de ressort & d'énergie dans ses mouvements. Il n'est point de faibles oscillations pour une ame solitaire : tout y porte de violentes secousses ; elle s'attache avec vivacité aux moindres objets qui l'intéressent ,

La solitude
enflamme les
passions , &
leur donne
plus de ca-
ractère.

& elle les embrasse avec fureur ; on peut comparer des ames de cette espèce à ces volcans dont l'explosion est d'autant plus terrible , que la flamme a été plus comprimée , & que tout lui a servi d'aliment. L'imagination dans une personne séparée de la société est prompte à s'allumer , parce qu'elle est plus recueillie , & moins divisée. Voilà pourquoi , en supposant deux hommes qui auroient reçu du ciel une égale portion de talent , celui qui auroit le courage de vivre seul , de s'enfoncer dans ses pensées , ce que les Italiens appellent *il gran pensiero* , s'éleveroit nécessairement à un degré supérieur de génie. Homere , Démosthènes alloient composer leurs ouvrages immortels aux bords de la mer , & c'est dans l'horreur des cimétieres qu'Young a médité ses *Nuits* , le chef-d'œuvre du genre sombre.

J'ai renvoyé à la fin de ma Pièce les Remarques qui y sont relatives ainsi que les *Mémoires* d'où j'ai emprunté ma *Fable*. Voulant conserver à l'intérêt théâtral tout son effet , partie de notre littérature

Pourquoi les
remarques
sur la Pièce
& les Mé-
moires d'Euphémie
ne
sont pas à la
tête de l'ou-
vrage?

Qu'Young. Les gens de lettres , les partisans du sublime apprendront sans doute avec plaisir , qu'on nous prépare une traduction des *Nuits* du Docteur Young ; cette traduction est d'un homme de sçavoir & de goût , qui seroit plus connu , s'il étoit moins modeste.

trop peu approfondie , je me suis aperçu que le lecteur prévenu sur la marche & l'économie d'un drame , sur les diverses impressions qui en devoient résulter , n'apportoit plus qu'une froide curiosité à la connaissance de l'intrigue. L'esprit n'étant plus exercé par le piquant de la nouveauté , le cœur ne tarde pas à tomber dans le dégoût & dans le relâchement. Ces prologues inventés par les Grecs , adoptés par les Romains , & imités de nos jours par les Anglais , en usage même chez les Chinois , devoient nuire à la chaleur de l'action ; quelqu'un qui n'auroit jamais entendu parler d'Iphigénie , auroit certainement lieu d'être fâché qu'on l'instruisit des faits avant que d'avoir lu l'admirable tragédie de Racine , ou de l'avoir vû représenter. Ce seroit d'ailleurs au goût à indiquer les occasions , où les éclaircissements doivent précéder une production dont le but est de plaire & d'émouvoir ;

Défiant des ces especes de sommaires , en nous préparant aux
 sommaires. impressions touchantes que nous allons ressentir ,
 On ne doit nous familiarisent d'avance avec la pièce , & le charme
 pas être instruit du sujet me de l'intérêt s'évanouit. On m'objectera qu'il
 d'une pièce. y a de la satisfaction à juger du parti que l'auteur
 a tiré de son sujet : je ne suis point ennemi des
 plaisirs

P R É F A C E.

ix

plaisirs de l'esprit , mais ses amusemens qu'il lui plaît d'appeller des connaissances , sont bien au-dessous des voluptés de l'ame. On éprouve des transports délicieux à la représentation de Phédre , de Zaïre , de Mérope , &c. qu'on est malheureux de pouvoir raisonner sur des drames si intéressants !

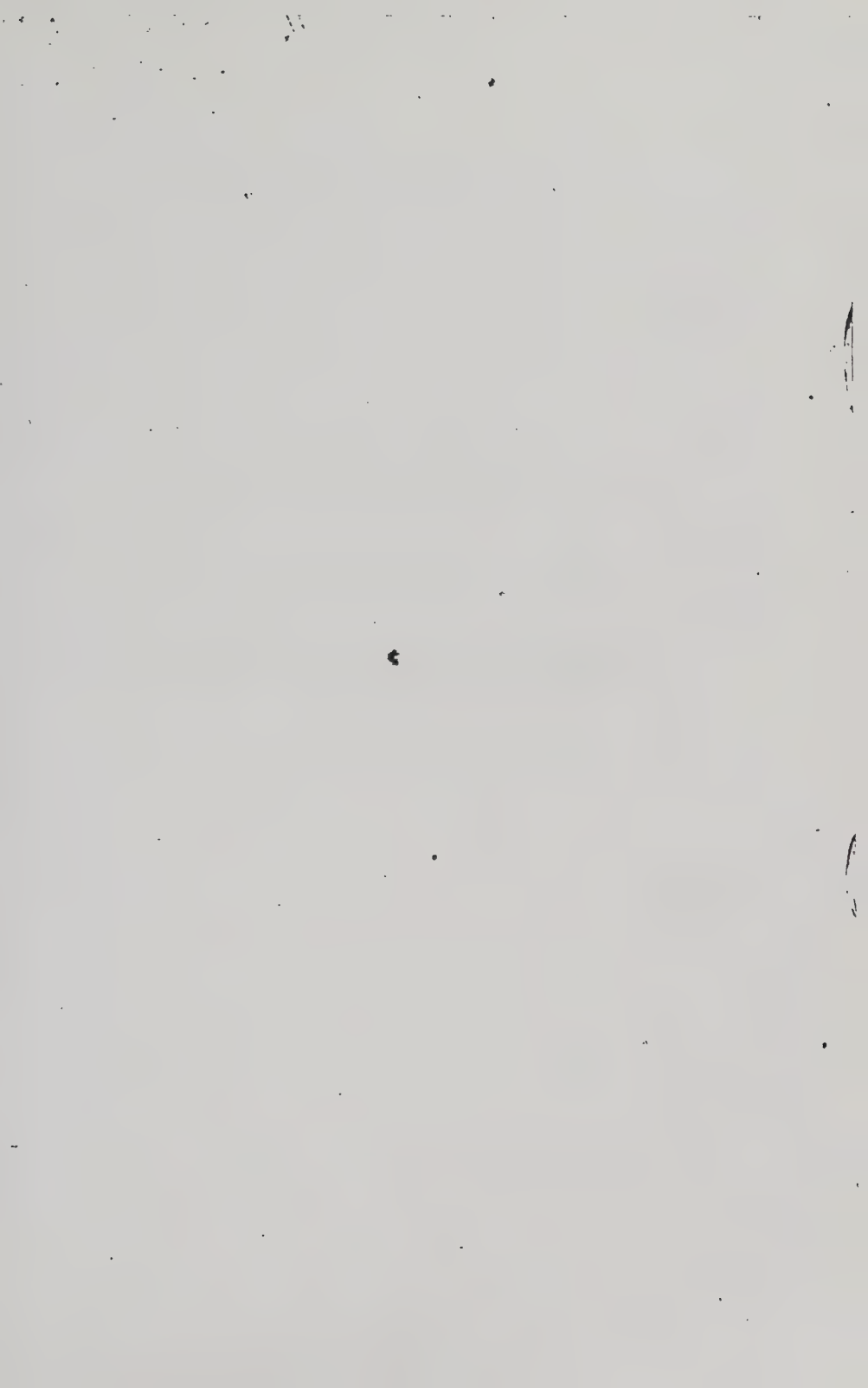
On voudra bien se ressouvenir de l'emploi des points , tel que je l'ai proposé dans mon second DISCOURS à la tête de COMMINGE. Les deux points.. indiquent une suspension ; les trois... en forment une beaucoup plus marquée ; ces silences employés à propos sont l'accent , pour ainsi dire , du sentiment. Ils donnent plus d'intelligence , de variété , & de vie au débit , & font sortir davantage ces beautés simples qui animent le langage de la passion. Quelques gens du monde , de ces agréables causeurs , qui se gardent bien de réfléchir , ont cru m'opposer des raisons , en se récriant qu'on sçavoit lire : c'est justement ce qu'on sçait très-peu. Ces mêmes personnes auroient été fort embarrassées , si pour toute réponse je les eusse priées de lire à haute voix , sur-tout une tragédie ; j'ai vu même des littérateurs que ma proposition auroit déconcertés. Encore une fois , j'ai prétendu noter le jeu théâtral , & je le répéterai , si nos maîtres

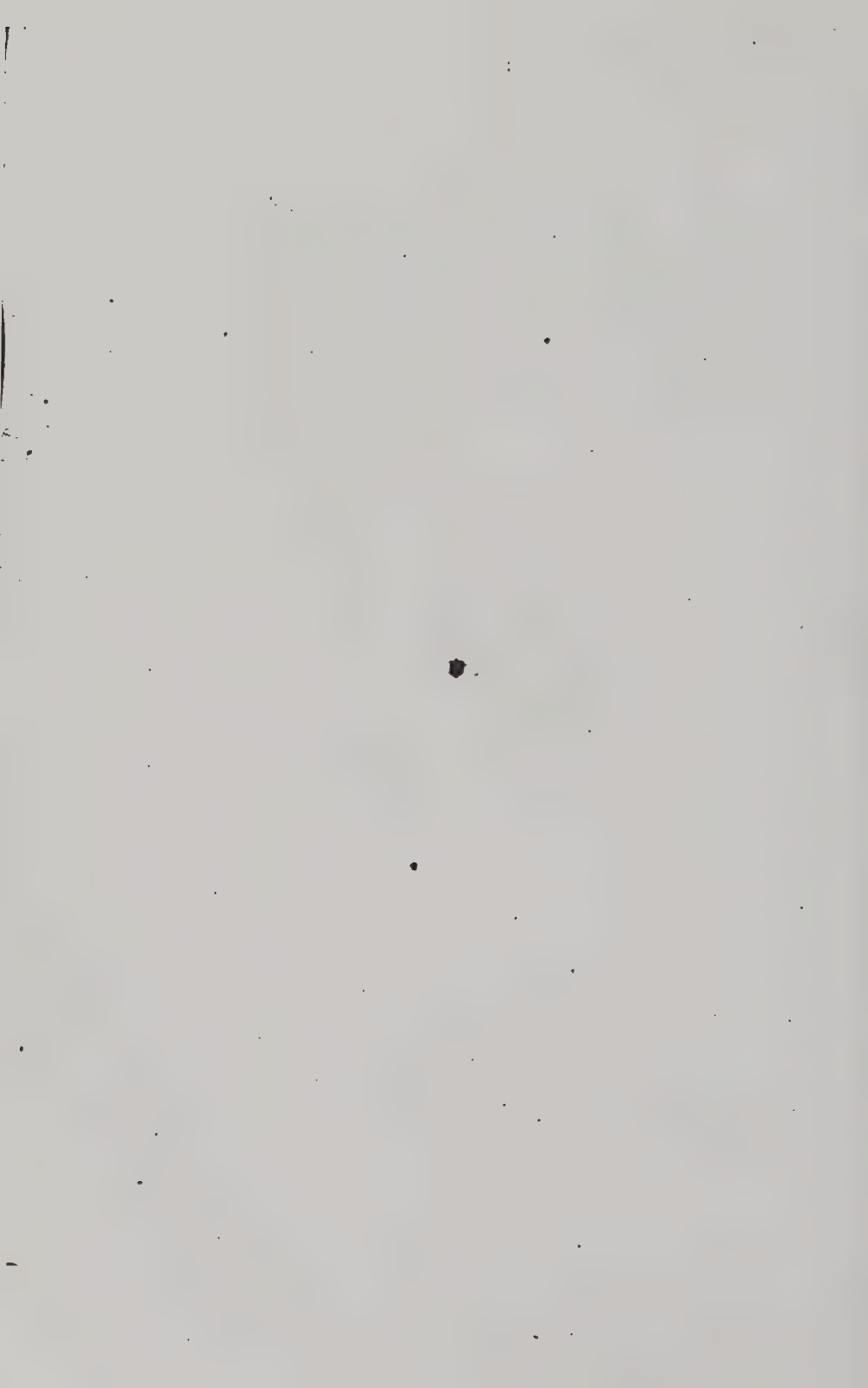
L'auteur rappelle l'emploi des points , tel qu'il l'a proposé dans le second Discours à la tête de Comminge.

n'avoient pas dédaigné d'apporter quelque attention à cette bagatelle , leurs chefs-d'œuvres ne seroient point si *dénaturés* , soit à la représentation , soit à la lecture , & les partisans de la scène française se plaindroient moins de ce qu'on perd de *vue la tradition.*



EUPHÉMIE:





E U P H É M I E ,
O U
LE TRIOMPHE DE LA RELIGION,

D R A M E.

A

PERSONNAGES.

EUPHÉMIE, *Religieuse.*

THÉOTIME, *Religieux.*

LA COMTESSE D'ORCÉ.

MÉLANIE, *Religieuse.*

CÉCILE, *Religieuse.*

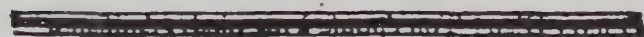
UNE SŒUR COUVREUSE.

*La Scène est dans le Couvent de ****



EUPHÉMIE,
O U
LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

DRAME.



ACTE PREMIER.

Le rideau se lève. La scène représente une cellule de la plus grande simplicité. A gauche, à peu de distance du mur, est un cercueil, aux pieds duquel se voit une lampe allumée. Du même côté, plus sur le devant de la scène, est un Prie-Dieu surmonté d'un crucifix que soutiens une tête de mort ; sur le Prie-Dieu, sous des livres de dévotion. On observera que quelques chaîses de paille cachent un peu le cercueil aux personnes qui entrent dans la cellule. Le jour commence à paraître.



SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHÉMIE seule, appuyant une main
sur son cercueil, dans l'attitude d'une personne qui se lève :

Où ! dans ce lit funèbre, arrosé de mes larmes,
Où veillent avec moi d'éternelles allarmes,

Quoi ! dans ce lit funèbre. On se s'aviendra qu'il y a des Religieuses dont l'usage est de coucher dans leur cercueil.

A ij

Où sans cesse ma fin à mes yeux vient s'offrir ;
 Où mon cœur , chaque jour , doit apprendre à mourir ;
 Dans ce même cercueil , qui contiendra ma cendre ,
 J'ose encor m'occuper d'un souvenir trop tendre ,
 Que dis-je ? d'un amour réprouvé par le ciel !

*Elle quitte le cercueil , & va se jeter avec précipitation aux
 pieds du Prie-Dieu.*

Ne sçaurois-tu dompter ce penchant criminel ,
 O mon Dieu ? Ton épouse à tes pieds gémissante
 Implore ton secours , ta grace , si puissante ;
 A ton ordre , les vents s'irritent , sont soumis ;
 Tu soulèves les mers , & tu les applanis ;
 Ton souffle allume , éteint la flamme du tonnerre ;
 Tu changes , quand tu veux , la face de la terre ;
 Et tu ne peux changer , & rappeler à toi
 Une ame qui r'échappe , & qui trahit sa foi !
 Tu ne peux appaiser ces troubles , cet orage
 Qui trompent ma faiblesse , & lassent mon courage !
 Détruis des sentiments si coupables , si chers ;
 Brise un cœur révolté , qui traîne d'autres fers
 Que ceux , dont pour jamais tes mains m'ont enchaînée ;
 Qu'est-ce que la vertu du ciel abandonnée ?
 La mienne en vain réclame un impuissant devoir.
 Dieu , pour vaincre Euphémie , il faut... tout ton pouvoir.

D R A M E.

31

Elle se prosterne plus profondément , & en pleurant amèrement.

Mes prières , mes pleurs devant toi se répandent ;
Que dans mon sein la paix , le pur amour descendent !
Fais cesser mes combats , mes infidélités ;
Triomphe , règne seul sur mes sens agités.

Elle embrasse de ses deux mains la tête de morte

Et toi , qu'avec horreur tout mortel envisage ;
Ton silence m'instruit . . oui , je vois mon image !
Voilà , voilà les traits , par qui je veux charmer !
C'est moi , que je contemple , ô ciel ! . & j'ose aimer !

Elle est penchée vers la terre , dans l'attitude de la profonde douleur

J'expire !

S C È N E II.

EUPHÉMIE , MÉLANIE.

EUPHÉMIE , *se relevant avec précipitation , & allant vers Mélanie.*

EH bien , ma sœur ! ce pieux solitaire ,
Par qui la vérité nous parle & nous éclaire ,
Viendra-t-il ranimer ma mourante vertu ,
Assujettir un cœur trop long-temps combattu ,



EUPHÉMIE,

Se jeter à mes devoirs ma faiblesse indocile ?

MÉLANIE.

Vous le verrez bientôt sur les pas de Cécile ;
C'est sa voix qui l'appelle en ce séjour sacré.
Mais , à quel trouble affreux votre esprit est livré !
Pouvez-vous sous le voile , ô ma chère Euphémie ,
Nourrir sans espérance une flamme ennemie ,
Le poison dévorant d'un amour insensé ?
Malgré votre raison , & le ciel offensé ,
D'un objet , qui n'est plus , vous chérissiez l'image !
La mort ..

EUPHÉMIE , *avec vivacité.*

La mort n'a pu lui ravir mon hommage :

Il vit , il vit toujours dans ce cœur déchiré ,
Et souvent à Dieu même il s'y voit préféré.
Je ne veux point cacher tout l'excès de mon crime :
Plus que jamais , l'amour s'attache à sa victime ;
Il s'arme contre moi des ombres de la nuit ;
Jusques dans ce cercueil sa fureur me poursuit ;
J'y voulois déposer le poids de mes allarmes ;
Mon œil appesanti se fermoit dans les larmes ;
Mon ame , qui cédoit aux horreurs de son sort ,
S'effayoît à dormir du sommeil de la mort :
Quel songe ! quel spectacle a frappé ma paupière !
Un lugubre flambeau me prêtoit sa lumière ;

D R A M E.

7

J'égarois mes ennuis , mes tourmens , mes remords ,
 A travers les tombeaux , les spectres , & les morts :
 Un éclair brille & meurt dans ces vastes ténèbres ;
 Un cri m'est apporté par des échos funèbres.
 La terre gronde , & laisse échapper de ses flancs
 Un fantôme , entouré de sombres vêtements ;
 Un glaive étinceloit dans sa main menaçante ;
 Il s'avance à grands pas , me glace d'épouvante ;
 S'approche , offre à mes yeux . . je reconnais Sinval ,
 Sinval , de l'éternel audacieux rival ,
 Sinval , que je devois repousser de mon ame ;
 Qui toujours y revient avec des traits de flamme . .
 » Viens , fais-moi , m'a-t-il dit , fais ton premier époux ;
 » Cesse de m'opposer l'autel d'un Dieu jaloux .
 » L'autel , pour m'arrêter , n'a point de privilège .
 Soudain sous les efforts de son bras sacrilège ,
 Mon voile se déchire . . insensible à mes cris ,
 Parmi le sang , la mort , & ses affreux débris ,
 De cercueils en cercueils , sur les bords d'une tombe ,
 Il me traîne expirante ; il m'y jette . . je tombe ;
 Sinval plonge le fer dans mon sein malheureux ,
 Et la foudre en éclats nous a frappés tous deux .

M É L A N I E.

Dans ces jeux du sommeil , je ne vois qu'un vain songe ,
 Dont la nuit avec elle emporte le mensonge .

Vous-même préparez le poison séducteur ;
 Vous aiguisez le trait qui vous perce le cœur.
 Ah ! ce n'est point ainsi qu'on obtient la victoire.
 D'un objet dangereux rejetez la mémoire.

EUPHÉMIE.

Eh ! le puis-je , ma sœur ? vous ne connaissez pas
 Le feu des passions , leurs horribles combats ,
 Le charme de l'amour , son pouvoir invincible .

MÉLANIE.

Ma sœur , vous avez cru Mélanie insensible :
 Non , je ne le suis point. Mais , j'ai tourné mes vœux
 Vers un objet , qui seul doit allumer nos feux.

Ma sœur , vous méritez toute ma confiance :
 Du ciel en ma faveur admirez la puissance ;
 L'exemple quelquefois suffit pour éclairer ;
 Mon ame à vos regards brûle de se montrer.

Dans mon premier soupir j'exhalai la tendresse ;
 D'un sentiment si cher je nourrissois l'ivresse ;
 Tout ce qui m'entouroit , intéressoit mon cœur ,
 M'attachoit par un nœud toujours plus enchanteur ;
 Je touchois à cet âge , où l'ame inquiétée
 S'étonne des transports dont elle est agitée ;
 L'amour déterminoit son ascendant sur moi ;
 Il m'alloit captiver. Mes yeux s'ouvrent ; je voi

Mca

Mes deux sœurs , que devoit flatter l'erreur du monde ,
Dans les sombres ennuis , dans la douleur profonde ,
L'une pleurant sans cesse un époux adoré ,
Aux premiers jours d'hymen dans ses bras expiré ;
L'autre prête à mourir , amante infortunée ,
Par un vil séducteur trahie , abandonnée ;
Mon pere , auprès de nous ramené par la paix ;
Tout à coup dans la tombe emportant nos regrets ;
Son ami malheureux , & que les fers attendent.
Mes regards consternés sur l'univers s'étendent ;
Je contemple ces grands , les maîtres des humains ;
Je les vois assiégés de semblables chagrins ;
Je vois le thrône même environné d'allarmes ;
Et le bandeau des rois , tout trempé de leurs larmes.
Cette image auroit dû vaincre , & détruire en moi
Le tendre sentiment , qui m'imposoit la loi.
Mais en vain ma raison opposoit son murmure
A ce besoin d'aimer , le cri de la nature :
Mon cœur me trahissoit ; je ne combartis plus ;
Je céдай ; je fixai mes vœux irrésolus.
Il falloit que l'amour remplit toute mon ame ,
Et je choisis un Dieu pour l'objet de ma flamme.
Dès ce moment , le monde à mes yeux se perdit
Comme une ombre qui passe , & qui s'anéantit ;

Je rejetai bientôt ses trompeuses promesses ;
 Malgré l'espoir flatteur du rang & des richesses ;
 Malgré tous mes parents , je courus aux autels
 M'enchaîner : Dieu reçut mes serments solennels ;
 J'ai trouvé tout en lui ; pour lui seul je respire.
 Ma sœur , à mes transports Dieu seul pouvoit suffire ;
 Maître des sentiments , il les satisfait tous ;
 Jen'eus point d'autre amant , je n'ai point d'autre époux.
 Ma flamme tous les jours , & s'épure , & s'augmente ;
 Cette céleste ardeur , du sort indépendante ,
 Ne craint pas le destin de ces engagements
 Que détruit le caprice , ou la mort , ou le tems.
 Non , je ne brûle point pour un amant vulgaire
 Qui change , qui périt , ou qui cesse de plaire :
 Je brûle pour un Dieu ; mon esprit immortel
 S'embrâslera des feux d'un amour éternel . .
 Ah ! ma sœur , partagez le bonheur d'une amie ;
 Dieu lui seul doit regner dans le cœur d'Euphémie.

EUPHÉMIE.

Je demande en pleurant qu'il m'ôte un souvenir
 Que le devoir , l'honneur m'ordonnent de bannir.
 Ce miracle , ô mon Dieu ! seroit-il impossible ?
 Tout rappelle à mon âme une mère inflexible

Que mes gémissements ne sçauroient attendrir ,
 Dont le sein à mes pleurs refuse de s'ouvrir ,
 Qui pour son fils , hélas ! mere aveugle , idolâtre ;
 M'accable des rigueurs d'une dure marâtre ,
 Qui , dans l'ombre du cloître enfermant mes douleurs ,
 Goûte l'affreux plaisir de séparer deux cœurs ,
 Tandis que ma tendresse.. elle m'est toujours chere ,
 Et dans ses cruautés je ne vois que ma mere . .
 Sans doute , elle a causé le trépas d'un amant..
 Cette image m'accable , irrite mon tourment !
 Moi-même ai consommé le fatal sacrifice ;
 Je me suis imposé.. le plus affreux supplice.
 J'avois perdu Sinval ; que m'étoit l'univers ?
 Et je repousse un Dieu ! je pleure sur mes fers !
 Sous un fardeau d'ennuis ma faiblesse succombe !
 Sinval . . rentre , cruel , dans la nuit de la tombe ;
 Tu m'arraches mes vœux . . je te suis chez les morts ;
 Ah ! d'umoins , laisse à Dieu mes pleurs , & mes remords.

M É L A N I E , *la serrant dans ses bras.*

Ma sœur , ma tendre amie , il faut cacher ce trouble..

E U P H É M I E.

Puis-je , hélas , le cacher ? chaque instant le redouble.



SCÈNE III.

EUPHÉMIE, MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE, *d Euphémie.*

CÉCILE vient. . craignez. .

EUPHÉMIE.

Qu'à ses regards , ma sœur ,

Qu'à ceux du monde entier éclatent ma douleur ,

Mes maux , mon désespoir , mon repentir , mon crime ,

Que tout sçache , ô Sinaï , que je meurs ta victime.

CÉCILE *d'un ton fêtré d Euphémie.*

Enfin vous allez voir ce ministre sacré

D'un Dieu , qui sçait punir , interprète éclairé ;

Ma sœur , ce Dieu lassé d'employer les menaces ,

S'apprête à vous fermer le trésor de ses graces ;

Epouse sans pudeur , infidelle à l'époux ,

Il va vous accabler du céleste couroux.

Votre rébellion , à nos sœurs trop fatale ,

A levé dans ces murs la pierre de scandale ,

Expiez envers Dieu cet oubli criminel ;

Si vous ne reclamez son amour paternel ,

Si , livrée aux regrets , à des remords sincères ,

Vous n'arrosez l'autel de vos larmes amères ,

D R A M E.

13

Frémissez , n'attendez qu'un juge impatient
De prononcer l'arrêt que sa bonté suspend ;
Son équité le presse : il ne peut vous absoudre ;
Je vois le bras vengeur , qui s'arme de la foudre ;
Le tonnerre allumé , la flamme des enfers ,
Sous vos pas égarés les abîmes ouverts :
Vous tombez dans ces lieux de désespoir. .de rage. :

Euphémie à ces derniers mots paraît troublée.

M É L A N I E *avec transport à Clécile*

Que dites-vous , barbare ? arrêtez. . cette image..
N'est point celle de Dieu : vous le peignez cruel ;
Depuis quand le pardon n'est-il plus sur l'autel ?

A Euphémie avec un ton touchant , la serrant contre son sein

Vas , ma chere Euphémie , humble dans tes prières ;
Vas te jeter aux pieds du plus tendre des peres ,
Lui porter dans son temple un cœur qui sçait aimer ;
Qui sçaura pour lui seul souffrir & s'enflammer ;
D'un penchant qui l'offense , étouffe la mémoire ;
A tes sens ennemis dispute la victoire ;
Dompte l'humanité , qui voudroit te ravir
Le prix de tes combats , l'honneur de t'affervir ;
Repousse la nature indignée & jalouse ;
Vole à Dieu qui t'appelle , & rends-lui son épouse ;

Vois-le du haut des cieux qui s'applaudit en toi ;
 Qui prête à tes efforts les ailes de la foi ;
 Pénètre toi des feux de sa grace invincible.
 Ma sœur , il a formé ton ame trop sensible.
 Pour ne t'inspirer pas cet amour immortel
 Qui rejette le monde , & nous élève au ciel ;
 Il frappe quelquefois : mais toujours il nous aime.
 Ne crains pas. Ce ministre , envoyé par Dieu même ,
 Ne se montrera point l'ange exterminateur :
 Il sera ton ami , l'ange consolateur ;
 Il essuyera tes pleurs d'une main bienfaisante.
 La piété sincere est toujours indulgente.

Euphémie se retire dans la plus profonde douleur.

D'un autre sentiment peut-on être animé ,
 Et reconnaître un Dieu si digne d'être aimé ?

SCÈNE IV.

MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE.

EXCUSEZ des transports qui ne sçauroient se taire.
 Ma sœur ; votre vertu , sans doute trop austere ,
 Dans le sein d'Euphémie a porté la terreur.
 Le ton de la menace appartient à l'erreur.

D R A M E.

15

La douceur est l'esprit d'une morale sainte ;
L'amour doit l'inspirer ; n'y mêlons point la crainte ;

C É C I L E.

Ma colère est égale à mon étonnement !
Quoi ! loin de partager un juste emportement ;
Quand l'intérêt du ciel devrait seul vous conduire ;
Des folles passions vous flattez le délire !
Vous voulez qu'une sœur , indigne de ce nom ;
De Dieu , qu'elle trahit , attende son pardon !

M É L A N I E.

Et toujours ces rigueurs , & cette âme inflexible ;
Qui met tout son orgueil à se rendre insensible !
Cécile , ouvrez les yeux ; faut-il vous répéter
Ce que le sentiment s'empresse à nous dicter ?
Non , ma sœur , Dieu n'est point un tyran sanguinaire ;
Inaccessible aux pleurs du repentir sincère ;
Qu'est-ce que la grandeur qui ne pardonne pas ?
N'a-t-il point répandu son sang pour des ingrats ?
Euphémie à ses pieds se reconnaît coupable :
Il daignera lui tendre une main secourable ;
La grace descendra dans ce sein agité.
Soutenons l'arbrisseau dans sa fragilité ;
Consolons notre sœur , & plaignons sa faiblesse.

C É C I L E.

Sa faiblesse ! Grand Dieu , qu'elle outrage sans cesse ;

Sur quels crimes ta foudre aura-t-elle à tomber,
 Si de pareils forfaits peuvent s'y dérober ?
 Depuis qu'à nos autels Euphémie est liée,
 L'idole de son cœur ne peut être oubliée ;
 De la nuit du tombeau cet objet renaissant ;
 Sur son ame égarée est toujours plus puissant ;
 Comment ! après dix ans de soupirs & de plaintes ;
 Se consumer d'amour pour des cendres éteintes !
 Nous laisser voir un cœur toujours plus enflammé ;
 Plus criminel !

MÉLANIE.

Après une longue pause.

Ma sœur . . . vous n'avez pas aimé.

CÉCILE.

Qu'en ces liens honteux j'eusse été retenue !
 Que Cécile eut aimé ! Dieu seul . .



SCÈNE IV.

SCÈNE V.

MÉLANIE, CÉCILE, UNE SŒUR CONVERSE.

LA SŒUR CONVERSE *d Mélanie, & Cécile.*

UNE inconnue

Vous demande en ces lieux un secret entretien.

CÉCILE *avec vivacité.*

Quel rang annonce-t-elle ?

MÉLANIE *d Cécile.*

Eh ! le rang n'y fait rien.

Ma sœur ; il faut la voir.

LA SŒUR CONVERSE.

Tout pour elle intéresse ;

Un air noble & touchant se mêle à sa tristesse ;

Je crois qu'elle est à plaindre, & que l'adversité.

MÉLANIE *vivement.*

Qu'elle entre.

CÉCILE *d Mélanie.*

Hé quoi ! ma sœur ! cette importunité.

Toujours des indigents !

MÉLANIE *d la sœur Converse.*

Qu'elle vienne, vous dis-je.

La sœur Converse sort.

C

SCÈNE VI.

MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE *d'un ton pénétré.*

UN sentiment si dur me surprend & m'afflige.
 Remplissez-vous les loix de la religion ,
 Quand votre ame se ferme à la compassion ;
 Quand votre piété farouche , atrabilaire ,
 Prête à Dieu ces levains de haine & de colere ;
 Quand vous ne goûtez point l'ineffable plaisir
 D'aimer le malheureux , & de le secourir ,
 Dans les larmes d'autrui d'essuyer vos pleurs mêmes ?
 Est-ce-là ton esprit , & tes douceurs suprêmes ,
 Religion si pure ; & si chere à mon cœur ?
 Vous n'avez point aimé : je vous l'ai dit , ma sœur ;
 Votre dévotion s'irrite sous la haine.
 Si vous eussiez aimé , votre zèle sévère
 D'une grace plus douce eut senti les attraits.
 Le Dieu que nous servons est le Dieu des bienfaits ;
 C'est sa tendresse , hélas ! & non pas sa justice ,
 C'est l'amour , qui pour nous l'a conduit au supplice.

D R A M E.

12

C É C I L E.

Pensez-vous que le ciel emprunte votre voix ,
 Ma sœur , pour m'éclairer & me dicter ses loix ?
 Je sçais les pratiquer : mais je vois l'infortune
 Assiéger cet asyle , & se rendre importune ,
 Associer sa plainte aux cantiques sacrés.
 L'autel a des devoirs de tout tems révéérés.
 Ne doit-on pas prier ? A votre tour instruite ,

M É L A N I E.

Faisons du bien , ma sœur , & nous prierons ensuite :

S C È N E V I I.

LA COMTESSE D'ORCÉ , MÉLANIE ,
 CÉCILE , UNE SŒUR CONVERSE.

La Comtesse annonce l'indigence par un habillement noir , des plus simples , où cependant se remarque cette propreté décente , qui n'abandonne jamais les infortunés qui ont quelque naissance , ou quelque éducation. Cécile la regarde avec une indifférence froide & dédaigneuse , & Mélanie avec toute l'intensité de la sensibilité.

LA COMTESSE D'ORCÉ *à Mélanie & Cécile*

U N E inconnue , hélas ! mourante dans les pleurs ,
 Ose dans votre sein apporter ses douleurs

M É L A N I E *vivement à la sœur Converse*

Sortez.

C ij

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE,
CÉCILE.

LA COMTESSE D'ORCÉ *continue.*

DE l'univers, de tout abandonnée,
Lasse de supporter ma vie infortunée,
D'attacher des regards dédaigneux ou cruels,
J'ai cru que mes malheurs trouveroient aux autels
Le sentiment d'une ame aux vertus consacrée,
Cette pitié touchante, & du monde ignorée..

MÉLANIE *à la Comtesse avec attendrissement.*

Asséyez-vous, Madame. *Elle s'assied.*

CÉCILE *froidement.*

Assurement, nos vœux
Sont adressés au ciel pour tous les malheureux.
Mais, d'une dette immense à peine soulagée,
Cette maison, sans bien, est d'aumônes chargée..
La charité..

LA COMTESSE D'ORCÉ *à ce mot fondant
en pleurs.*

À Cécile.

Voilà le comble du malheur,
Madame, & vous aussi, vous me percez le cœur!

Non , je n'implore point la charité , Madame ;

Je demande . . la mort. *Ses larmes redoublent.*

Dieu ! quel coup pour mon ame !

M É L A N I E *avec transport d Cécile.*

Qu'avez-vous fait , cruelle ? allez . . retirez-vous ;

Vous avez déchiré son cœur . . *Cécile reste encore.*

Eh ! laissez-nous.

Cécile sort avec dépit.

S C È N E I X.

LA COMTESSE D'ORCÉ , MÉLANIE.

M É L A N I E *s'asseyant aux côtés de la Comtesse ,
& serrant ses mains.*

M A D A M E . .

LA COMTESSE D'ORCÉ *toujours
dans les sanglots , & n'écoutant point Mélanie.*

Quoi ! c'est-là cette loi bienfaisante ,

Cette religion douce & compatissante !

Où chercher la pitié ? de qui l'attendre ? ô ciel !

M É L A N I E.

De mon cœur. Croyez-moi , c'est aux pieds de l'autel

Que l'humanité pleure & gémit sans contrainte ;

Dans l'ame de Cécile elle n'est point éteinte ;

*La Comtesse leve la tête , s'apperçoit que Cécile est retirée , & regarde
Mélanie avec attendrissement.*

**Daignez lui pardonner. Sa sombre piété
Paraît s'enorgueillir de sa sévérité :
Mais elle vous plaindra. . non , il n'est pas possible . .
Qui pourroit vous entendre , & n'être pas sensible ?**

LA COMTESSE D'ORCÉ.

**Je ne viens point , Madame , implorer des secours ;
Ni d'opprobres fouiller le dernier de mes jours :
Car je sens qu'au tombeau je suis prête à descendre.
Puisse , ô Dieu , ta rigueur s'arrêter à ma cendre !
Je connais les moyens de hâter ce moment ,
De finir , en un mot , ma honte & mon tourment :
Mais Dieu seul , qui me frappe , a des droits sur ma vie ;
Par ses coups seuls , il faut qu'elle me soit ravie.
Je dois donc m'abaisser sous le fléau vengeur ;
Je dois boire à longs traits la coupe du malheur ,
Pour obéir au ciel , supporter l'existence ,
Faire plus , étouffer l'orgueil de ma naissance.
J'eus autrefois un rang , des biens , & des honneurs :
L'infortune a détruit tous ces songes flatteurs.
Et , qui m'a pu réduire à ce sort déplorable ?**

Elle pleure.

Excusez ce désordre. . un trouble affreux m'accable ;

D R A M E.

21

Le malheur jusques là peut-il humilier ?
 Je venois .. quel aveu ! je venois vous prier
 De soutenir mes pas au bout de ma carrière ..
 De me placer enfin , pour traîner ma misère ,
 Au rang. . *avec des sanglots* , de domestique.

M É L A N I E *avec des larmes*;

Arrêtez.. vous , servir ?

Non , Madame.. à vos maux tout sçaura compatir ;
 C'est vous , qu'on servira. Je donnerois ma vie ,
 Pour dérober vos jours à cette ignominie.
 L'amitié .. la tendresse .. on essuyera vos pleurs.
 Qui ne s'attendroit , hélas ! sur vos malheurs ?

LA COMTESSE D'ORCÉ *en l'embrassant*;

'Ah ! je vous dois déjà de la reconnaissance :
 Mais , mon honneur s'oppose à votre bienfaisance ;
 Je sçaurai m'abaisser , servir enfin .. mourir ,
 Sans que mon infortune ait jamais à rougir.
 Les dons , de quelque main qu'ils soient offerts , Madame,
 Offensent la noblesse & la fierté de l'ame.
 J'expire .. & ce qui rend le trait plus assassin ,
 Madame.. *avec des pleurs* . c'est un fils.. qui me perce le sein :

M É L A N I E *avec un cri*.

Un fils ! le monstre affreux ! & quelle ame assez dure
 Peut trahir à ce point le sang & la nature ?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui... c'est un fils , un fils par ce sein allaité ,
Madame ; il fut à peine en mes bras apporté ,
Qu'il réunit mes soins , mes craintes , mes caresses ;
Le tendre amour de mere , & toutes ses faiblesses ;
Je lui sacrifiai les plaisirs & les rangs ,
Mon pere , mon mari , tous mes autres enfants ;
Pour un seul de ses jours je me fusse immolée ,
Et mourant à ses yeux , j'eusse été consolée ;
Je ne voyois , n'aimois , n'adorois que ce fils .
Ses freres , au tombeau , de mon époux suivis ,
Lui laisserent des droits qu'appuya ma tendresse :
De son seul intérêt je m'occupois sans cesse ;
Que dis-je ? avec ces droits je céдай tous les miens ,
Et maître de mon cœur , il le fut de mes biens .
Mes moindres revenus , tout devint son partage ,
Tout ; je ne demandois que l'unique avantage
De vivre près de lui , près de lui de mourir ,
Et que ce fils si cher eut mon dernier soupir .
Les penchans trop marqués d'une ame corrompue
Sous des traits embellis se montroient à ma vue ;
Envain tout m'éclairoit : j'aimois à m'abuser ;
Tant l'amour maternel sçait nous en imposer !

Je

Jen'appercevois pas dans ma folle-tendresse,
Que ce fils égaroit sa coupable jeunesse,
Qu'aux plus honteux excès de la perversité
Il joignoit l'avarice & l'inhumanité..
Qu'il étoit un ingrat. Enfin il se marie :
Une femme souvent, dans une ame endurcie,
Porte cette douceur, cet attendrissement,
Principe des vertus, source du sentiment :
Son épouse, au contraire encor plus inhumaine,
Échauffa contre moi les poisons de sa haine ;
Ce fils, sur qui j'avois épuisé mes bontés,
M'accabla de mépris, d'horribles duretés,
Unit l'insulte amère au plus cruel outrage,
Des pleurs qu'il fit couler, détourna son visage..

En pleurant.

Il me chasse, quel mot ! de ce même château,
Séjour de mes ayeux, notre commun berceau :

Il me chasse. Si quelques personnes, qui sans doute auroient peu vécu, pouvoient penser assez bien de la nature humaine, pour soupçonner d'invraisemblance ce caractère odieux, on leur répondroit par un trait emprunté non d'un roman, mais des *petites affiches* de Paris, du 2 Février de la présente année 1767. » La » nommée *Anne de Laloy* femme de *Jean d'Uron*, est morte le » 14 Janvier au village de Vaux-sur-Seine, près Melun, âgée

J'embrasse ses genoux ; éplorée & mourante ;
 Je m'écrie : » O mon fils ! une mere expirante ,
 » Une mere à vos pieds n'implore qu'un bienfait ,
 » Seul prix de cet amour , qui pour vous a tout fait :
 » Le trépas va bientôt terminer mes miseres :
 » Que je meure du moins dans le lit de mes peres !
 Il ne m'écoute pas : « Vous , qu'a nourri mon sein ,
 » Vous voulez donc , mon fils.. que j'expire de faim !
 » Je vous ai donné tout ; en proie à l'amertume ,
 » Je n'ai gardé.. qu'un cœur que le chagrin consume.
 » Vous aurez des enfants ; je devrois souhaiter. .
 » Ah ! puissent-ils , cruel , ne vous pas imiter !
 Sa femme , en ce moment , plus barbare peut-être ,
 Me force de quitter les lieux qui m'ont vu naître ,
 Où s'attachoient encor mes regards expirants..
 Ciel ! & j'ai pu survivre à ces coups accablants !
 Que vous dirai-je , enfin ? tout s'éclipse à ma vue ;
 Je cours chez une amie , & je suis méconnue ;

» de 99 ans 3 mois & 1 jour ; elle n'a cessé de travailler à la
 » culture des terres qu'environ trois mois avant son décès , & elle
 » a fini ses jours dans une étable à vaches où on lui permettoit par
 » charité de se retirer. Elle a eu 58 enfants ou petits enfants , &
 » elle en laisse 53 vivants » ; Les peres & meres ont-ils jamais
 offert des exemples d'une pareille inhumanité ?

Trainant envain partout les horreurs de mon sort ,
J'arrive en ce séjour . pour y trouver la mort !

M É L A N I E.

Non , vous ne mourrez point ; vous aurez deux amies ;
Que pour vous consoler le ciel a réunies ;

La Comtesse pleure avec plus d'amertume.

Vous gémissiez ! vos pleurs , en repoussant ma main ,
Avec plus d'amertume inondent votre sein !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ah ! Madame , la source en doit être éternelle.
Vous connaissez mes maux & ma douleur mortelle ;
Apprenez donc mon crime , & jugez si je puis
Mettre fin à mes pleurs , à mes cruels ennuis ;
Ce fils . . ce même enfant , qui m'arrache la vie . .
Eut une sœur . .

M É L A N I E *avec un nouvel intérêt.*

Parlez . .

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Elle étoit embellie

De tous ces agréments , dont l'assemblage heureux
Touche encor plus le cœur , qu'il ne séduit les yeux ;
Pour me plaire , grand Dieu , tes mains l'avoient formée ;
Je lui fermois mon sein , & j'en étois aimée ;

Ma fille, à mes rigueurs opposant son amour ;
 Plus soumise à mes loix , plus tendre chaque jour ;
 Sembloit me pardonner , ignorer que son frere
 Emportoit tous les soins de son injuste mere ;
 Un jeune homme modeste , aimable , vertueux ,
 D'un rang égal au sien , fit éclatter ses feux ,
 Demanda que l'hymen l'unit à ma famille ;
 Ils s'aimoient : insensible aux larmes de ma fille ,
 Je l'immole à son frere , éloigne son amant ,
 Dans le cloître l'entraîne , y presse son tourment ,
 L'affreux lien qui doit la tenir enchaînée ,
 Bien différent des nœuds d'un flatteur hymenée !

MÉLANIE *troublée, d part.*

De semblables revers ..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Pour décider son sort ,

J'allai de son amant lui confirmer la mort ;
 Sa douleur à ces coups succombe ; une parente
 Accourt , de son couvent la retire expirante ;
 Cette parente meurt , & je ne puis sçavoir
 Où ma fille a porté ses pas , son désespoir ;
 Ma fille est dans la tombe.. & c'est moi , malheureuse !
 J'ai rendu pour un fils , sa destinée affreuse.

D R A M E.

29

M É L A N I E *encore plus troublée.*

J'ai peine à résister.. &.. plus je vous entends..

Madame, en ce séjour.. depuis près de dix ans..

LA COMTESSE D'ORCÉ *vivement.*

Depuis dix ans .. eh bien !

M É L A N I E.

J'ai la plus tendre amie ;

D'une mere qu'elle aime elle fut peu chérie.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Poursuivez.. une mere..

M É L A N I E *rapidement.*

A causé son malheur ;

Un sort aussi funeste entretient sa douleur ;

Elle sçait respecter l'infortune timide :

Souvent dans cet asyle elle lui sert de guide ;

Son sein compatissant à vos pleurs s'ouvrira ;

Elle plaindra vos maux .. elle vous chérira.

Elle se leve avec empressement.

Madame.. il faut la voir ; vous l'aimerez , Madame.

LA COMTESSE D'ORCÉ *se levant*

avec la même vivacité.

Q ciel ! il se pourroit.. que vous troublez mon ame !

Guidez mes pas vers elle ; au comble du malheur ,

Grand Dieu , tu permettrois ..



SCÈNE X.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ,
MÉLANIE.

MÉLANIE *donnant le bras à la Comtesse & apercevant Euphémie.*

VENEZ, venez, ma sœur,

A la noble infortune ouvrir vos bras..

LA COMTESSE D'ORCÉ *tombe évanouie sur sa chaise, & avec un cri.*

Constance !

EUPHÉMIE *aux pieds de sa mère.*

Ma mère !

MÉLANIE.

Est-il bien vrai ? la mère ! ô Providence !

LA COMTESSE D'ORCÉ *revenant à elle, avec un signe d'effroi & de douleur.*

Ciel ! qu'ai-je vu ? ma fille attachée aux autels !

Pour jamais ! j'ai formé ces liens éternels !

Ce voile, ce bandeau m'accuseront sans cesse..

Par quel événement ? instruis-moi.. ta tendresse..

A de si doux transports tu peux t'abandonner !

Avec des larmes, & embrassant sa fille.

Va, le suprême effort est de me pardonner.

D R A M E.

31

EUPHÉMIE.

Ma mère... que j'embrasse !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, tu revois ta mère ;
Ta mère infortunée.

EUPHÉMIE.

Elle m'en est plus chère.

Elle se relève.

Qui peut avoir causé ce changement affreux ?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ton frère.

EUPHÉMIE.

Mon frère !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, cet objet de mes vœux,

Qui m'a fait méconnaître, & haïr ma famille,

Ce fils... *prenant la main d'Euphémie, & en pleurant.*

A qui j'ai pu sacrifier ma fille..

EUPHÉMIE *venant.*

Je ne sens que vos maux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De mes biens possesseur,

Sourd à la voix du sang, au cri de la douleur..

Ma fille.. (j'eus pour toi la même barbarie)

Il a chassé sa mère avec ignominie.

Le ciel étoit, hélas ! contre moi couroucé.

Juge de mes malheurs ! La Comtesse d'Orcé,

Qu'aveugla si long-tems le rang & l'opulence ,
 En proie à ces horreurs , qui suivent l'indigence ,
 Sans amis , sans espoir , sans nul soulagement ,
 Victime du besoin . . du besoin consumant ,
 Venoit en cet asyle , ouvert à la disgrâce ,
 Attendant le tombeau , mandier une place . .
 L'emploi . . de domestique . .

EUPHÉMIE *tombant dans les bras de
 sa mere , & après une longue pause*

A peine je reviens ..

Avec transport & en pleurant.

Vous ne descendrez point à ces honteux moyens ,
 Pour soulager le poids d'une horrible infortune ;
 Je souffrirai pour vous une vie importune ;

Vivement.

Je ne vais m'occuper , m'arrachant à la mort
 Que de l'unique soin d'adoucir votre sort ,
 De vous venger d'un fils . . je peux . . cette parente ,
 Qui du cloître en ses bras me transporta mourante ,
 Qui seule dans ces murs me vit rendre à des fers ,
 Que je voulois cacher à vous , à l'univers ,
 Ce cœur si généreux m'a laissé l'héritage
 D'un léger revenu . . *rapidement.* qu'il soit votre partage ;
 J'ajouterai , ma mere , à ce faible secours ,
 Le travail de mes mains . . j'immolerai mes jours ,

Tout..

Tout. . je mourrois cent fois, ô mere que j'adore,
Pour vous prouver l'amour . .

LA COMTESSE D'ORCÉ *l'embrassant.*

Tu peux m'aimer encore;
O ma fille ! oublier. .

E U P H É M I E.

J'en songe qu'à vous.

En montrant Mélanie.

Voici votre autre fille ; elle est digne de nous ;
Sensible à l'amitié , le malheur l'intéresse ;
Elle réunira ses soins & sa tendresse.

LA COMTESSE D'ORCÉ *d'un ton pénétré.*

En ma faveur déjà son cœur s'est déclaré,
Et d'un juste retour le mien est pénétré. .

Eu lui tendant la main.

M É L A N I E *à la Comtesse.*

Je ne vous ai donné qu'un sentiment stérile ;
Si ma tendre amitié pouvoit vous être utile ;
Je rendrois grace au ciel , qui vous doit son appui ;
Le calme , le bonheur ne viennent que de lui ;
Lui seul peut consoler , relever l'infortune.
Mais ma présence ici pourroit être importune. :

Elle fait quelques pas pour se retirer.

LA COMTESSE D'ORCÉ *se levant.*

Non , demeurez. Pour vous aurions-nous des secrets,
Madame ? *montrant sa fille.* Publiez ses vertus, mes regrets,

E

Mon repentir, les pleurs que le remords me coûte,
Tous ses bienfaits..

EUPHÉMIE *embrassant sa mere.*

C'est vous qui m'obligez sans doute ;
Nous pourrons vivre ensemble & pleurer toutes deux..
Ma mere... hélas ! bientôt vous fermerez mes yeux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

C'est toi, qui fermeras ma mourante paupiere.

EUPHÉMIE.

Ne songeons qu'au plaisir de soulager ma mere.

Allons.. *Elle donne la main à sa mere.*

LA COMTESSE D'ORCÉ *apercevant
le cercueil, & reculant d'effroi.*

Dieu ! qu'ai-je vû ?

MÉLANIE *à la Comtesse.*

Notre loi, chaque nuit ;
Nous ramene au cercueil, où la terreur nous fuit,
Nous présente la fin qui nous est destinée.

EUPHÉMIE *à sa mere avec un gémissement.*
Où... voilà mon asyle, & mon lit d'hyménée !

*La Comtesse à ce dernier mot pleure, regarde tendrement sa fille, & tombe
dans ses bras. Euphémie, après une longue pause, dit à sa mere :*

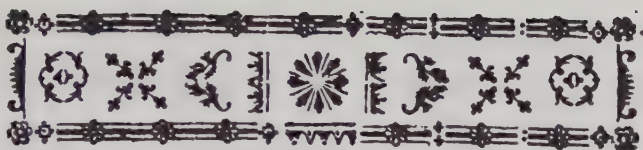
Vous sçavez tous mes maux.

à Mélanie.

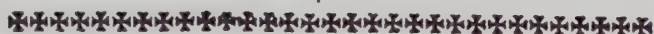
Ne m'abandonnez pas ;
Que ce jour voie enfin terminer mes combats !
Hâtez l'heureux instant, où mon ame accablée
Par cet ange de paix doit être consolée.

Le rideau se baisse.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.



*La toile se lève. On voit une chapelle, un autel sur le côté, un péristille
dans l'enfoncement.*

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHÉMIE, MÉLANIE, *toutes deux
prosternées, l'une en face de l'autel, & l'autre à un des côtés*

MÉLANIE.

O Toi dont les bienfaits annoncent la grandeur,
Qui de la grace en nous conduis le trait vainqueur,
O mon Dieu, prens pitié des erreurs d'une amie,
Entends mes vœux, descends dans le sein d'Euphémie;
Substitue aux transports d'un aveugle penchant,
Le feu pur de ta foi, ton amour si touchant;
Seigneur, contre les sens viens lui donner des armes;
Pourrois-tu rejeter nos prières, nos larmes?
Hélas! son cœur est fait pour connaître ta loi,
Pour t'aimer, t'adorer, pour se remplir de toi.

E ij

Tu vois son désespoir , ô Dieu puissant , acheve ;
 Acheve , & qu'elle cède au remords qui s'élève .

EUPHÉMIE

De la triste infortune asyle protecteur ,
 Autel d'un Dieu clément , d'un Dieu consolateur ;
 Seul appui dans mes maux.. *Elle embrasse avec transport le coin
 de l'autel.*

Que ma faiblesse embrasse ;

D'un fardeau de douleurs impatiente & lasse ,
 Mon ame , en gémissant , vient répandre à vos piés
 Ses ennuis.. ses remords dans les larmes noyés ;
Elle se tourne vers Mélanie.
 J'ai voulu les cacher aux regards de ma mère ,
 Et ces pleurs.. dont, grand Dieu, la source encorm'est chere ;
 Retenus trop longtems demandent à couler .
 Mes soupirs étouffés brûlent de s'exhaler ;
 Cette coupable ardeur malgré moi me dévore ;
 C'est un fantôme vain que j'aime , que j'adore ,
 Qui sans espoir excite un sacrilège feu ,
 Qui dans mon cœur domine à la place d'un Dieu ;
 Sinval , toujours vainqueur , s'élève de la terre ,
 Pour combattre le ciel , & me livrer la guerre ;
 L'amour . . a dans mon sein enfoncé tous ses traits ;
 Une affreuse tempête y gronde pour jamais !
 Je ne puis décider quels sentiments m'inspirent :
 Deux ames tour à tour m'emportent , me déchirent ;

O ma religion. . la plus faible est pour toi !
Il faut pourtant , il faut que tu règues sur moi ;
Tout m'en fait un devoir , le ciel , l'honneur lui-même ;
Tout , Sinval , me condamne & défend que je t'aime ;
L'épouse d'un mortel lui doit sa foi , son cœur ;
Et l'épouse d'un Dieu . . ciel ! je me fais horreur . .

Elle regarde du côté du péristyle.

Son ministre à mes yeux ne s'offre point encore !

Elle se prosterne plus profondément.

O mon Dieu que j'offense , ô mon Dieu que j'implore ,
Tu m'as rendu ma mere ; ah ! Comble tes bienfaits ,
Ou.. que dans mon cercueil je trouve enfin la paix !
Ce repos , où mes vœux n'oseroient plus prétendre ,
Le refuseras-tu , Dieu vengeur , à ma cendre ?

Elle aperçoit sa mere ; d part & avec surprise.

Ma mere !



SCÈNE II.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ.

EUPHÉMIE *croulée & se levant.*OÙ venez-vous ? *Mélanie se retire.*LA COMTESSE D'ORCÉ *serrant sa fille
dans ses bras.*

Dans tes bras , partager
 Tes maux , que je voudrois , ma fille , soulager . .
 Ah ! ce seroit à moi d'éviter ta présence.
 On craint les bienfaiteurs : mais j'aime assez Constance,
 Pour voler au-devant de ses soins généreux.
 Et . . tu gémis ? ton fort . .

EUPHÉMIE.

Mon fort ! il est heureux :
 A mes embrassements le ciel vous a rendue ;
 N'accusez point mon cœur , si je fuis votre vue . .
Elle est agitée.
 Non . . je ne vous fuis pas . . je venois en ce lieu . .
 Ma mere . . je venois . . j'étois aux pieds d'un Dieu . .
 Hélas ! je l'implorois . .

Elle prononce ces derniers mots d'une voix tombante.

D R A M E.
LA COMTESSE D'ORCÉ.

39

Tes accents s'affaiblissent. :
Tu détournes les yeux.. des larmes les remplissent !

E U P H É M I E *comme emportée par la
douleur, tombant dans les bras de sa mere, en fondant en larmes.*

Après une longue pause.

Ah ! ma mere .. ne puis-je en ce torrent de pleurs
Exhaler mes ennuis , mes regrets , mes douleurs ,
Dans ces larmes mourir ? . Ma raison impuissante ,
Envain , les repouffoit dans mon ame expirante ;
Je me suis efforcée , envain , de vous cacher
Un cœur.. que tout trahit : contraint de s'épancher ;
Il va vous découvrir ses allarmes cruelles ,
Ses agitations , ses blessures mortelles ,
Que loin de les calmer aigrit encor le tems ;
Vous connaîtrez mes maux, l'excès de mes tourments..
Rappelez-m'en la cause, &.. vous devez m'entendre..

LA COMTESSE D'ORCÉ,

Sur ton sort quel retour que je ne puis comprendre ?
Qui ? moi , j'irois , ma fille , à tes yeux retracer
Un tableau , qu'aujourd'hui je voudrois effacer
De mes pleurs , de mon sang .. Ma chere bienfaitrice ,
Écartons cette image : elle fait mon supplice ,
Et tu m'as pardonné. .

EUPHÉMIE ;

EUPHÉMIE *Baisant la main de sa mère*

Ma mère , c'est à vous

D'accorder un pardon , que j'implore à genoux ;

Criminelle à regret , c'est moi qui vous offense.

Gardons sur mes malheurs un éternel silence.

Un Dieu , sans doute , un Dieu qui règle nos destins ;

M'appelloit dans ces murs , m'en ouvroit les chemins.

Parlons de ma tendresse attachée à vous plaire ,

Du bonheur que j'aurois de consoler ma mère ;

Sa voix s'attendrit davantage.

Parlons.. non , je ne puis surmonter le desir ,

L'impatiente ardeur de m'en entretenir ;

Parlons.. de cet objet..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De qui ?

EUPHÉMIE.

Mes pleurs , mon trouble

Vous le nomment assez.. mon supplice redouble..

Après une longue pause.

De Sinval..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De Sinval !

EUPHÉMIE.

Oui , du maître adoré

● D'un cœur .. toujours épris , toujours plus déchiré.

LA

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Qu'ai-je fait ? ciel ! l'amour possède encor ton ame !

Quoi ! ma fille , ce feu ..

EUPHÉMIE *avec transport.*

Plus que jamais m'enflamme ;

Mon repos , mes devoirs lui sont sacrifiés.

Je le dis en pleurant , en mourant à vos piés ,

Elle montre l'autel.

En attestant ce Dieu , qui me laisse à moi-même ,

Qui me voit , chaque jour , dans ce désordre extrême ,

Me traîner aux autels .. qui ne m'écoute pas ..

Dix ans de désespoir , de larmes , de combats ,

Une haine sanglante à mon cœur attachée ,

La terreur avec moi dans mon cercueil couchée ,

Le tems , la mort , la mort par qui tout se détruit ;

Rien n'a pu m'arracher au trait qui me poursuit.

Une ombre , sur mes pas sans cesse ramenée ,

Emporte tous mes vœux , & me tient enchaînée ;

L'ombre , hélas ! de Sinval : voilà .. quels attentats ..

O ciel ! tu peux m'entendre , & tu ne tonnes pas !

Dans l'horreur de la nuit , au lever de l'aurore ,

Voilà l'unique Dieu que je sers , que j'adore ,

A qui je cours offrir mon encens sur l'autel !

Pour des cendres , enfin , je trahis l'Éternel ..

E

Qu'ai-je dit, malheureuse ? ah ! Dieu vengeur, pardonne ;
Pardonne.. ma raison. . ta grace m'abandonne.

Avec transport.

Ma mere ! il n'est donc plus ? & quel funeste sort..
Notre amour.. mon destin . . j'aurai causé sa mort.

LA COMTESSE D'ORCÉ *servant sa*

filles dans ses bras , & en pleurant.

O ma fille ! à mes yeux combien je suis coupable !
Ta mere. . c'est ma main , Constance , qui t'accable !
J'ai creusé sous tes pas cet abîme de maux !
J'ai porté dans ton sein ces éternels bourreaux ,
Cette ardeur sacrilège , & de remords suivie ,
Cet indomptable amour , qui consume ta vie !

Elle la tient toujours dans son sein.

A mes crimes , ma fille , oppose ta vertu.

Si Sinval au tombeau n'étoit point descendu. . .

EUPHÉMIE *avec rapidité.*

S'il respiroit ! Sinval !. heureuse en ma misère ;

Que ma chaîne à ce prix me paraîtroit légère !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ma fille . . je pourrois adoucir ton tourment !

Apprends.. tous mes forfaits.

EUPHÉMIE *avec transport.*

Sinval seroit vivant !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Je voulois avancer la fatale journée ,
 Qui devoit aux autels fixer ta destinée ,
 Pour jamais t'éloigner & du monde , & de moi ;
 Un bruit inattendu vint te frapper d'effroi :
 Je supposai la mort..

EUPHÉMIE.

Sinval voit la lumière !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tout m'engage dumoins à le croire.

EUPHÉMIE.

O ma mere ;

Mon cœur ne suffit pas ; mes transports.. mon bonheur..
 Il vit.. ciel , sur mes jours épuise ta rigueur..

Serrant les mains de sa mere.

Que ne vous dois-je point ? Sinval.. Sinval respire. :
 O Dieu , qu'il soit heureux ! &.. que cent fois j'expire !

Après une pause.

Mais.. il m'aimoit : comment a-t-il pu me laisser ?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tu ne sçais pas encor .. que vais-je t'annoncer ?

EUPHÉMIE *rapidement.*

Il cessa de m'aimer ? gardez-vous de m'instruire.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Sinval .. il t'adoroit. Faut-il donc te redire

F ij

- Ce que mon cœur voudroit , ma fille , se cacher ;
 • Ce que sans cesse , hélas ! je dois me reprocher ?

EUPHÉMIE.

Parlez..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Quels nouveaux coups une mere te porte !

Sinval.. que tu crus mort , à son tour te crut morte.

EUPHÉMIE.

En est-ce assez , grand Dieu ?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De douleur égaré.

Il fuit loin de mes yeux .. son sort est ignoré..

EUPHÉMIE.

Sinval ne sera plus. J'éprouve trop moi-même

Combien il est affreux de perdre ce qu'on aime.

Je n'en sçaurois douter : il est dans le tombeau..

Mais , pourquoi m'arrêter à ce sombre tableau ?

Sinval , à mon trépas peut être moins sensible ,

'Aura pu soutenir cette disgrâce horrible ,

Se consoler .. quel cœur aima comme le mien ?

Qu'ai-je dit ? captivé par un nouveau lien ,

Peut-être dans les bras .. dans le sein d'une épouse..

Il manquoit à ma flamme , ô ciel , d'être jalouse !

Et d'un semblable feu je puis encor brûler !

Où m'emporte un amour , qui veut tout s'immoler ?

En ce moment , c'est moi , moi seule que je pleure.
Ne voyons que Sinval , qu'il vive , &.. que je meure !
Et n'est-il pas heureux , s'il a pu m'oublier ?
Voudrois-je à mes tourments , Sinval , t'associer ?
Incertaine en mes vœux , de raison incapable ,
Toujours plus malheureuse , & toujours plus coupable ,
Mon cœur.. mon cœur ne sçait , aveugle en ses transports ;
S'il n'aimeroit pas mieux Sinval parmi les morts ,
Que Sinval , loin de moi , jouissant de la vie ;
Non , je ne puis dompter l'affreuse jalousie.
Vous avez cru , *à sa mere.* jugez de mon égarement ,
Vous avez cru m'offrir quelque soulagement ,
Et vous venez encor d'irriter mes tortures ;
Tous les poisons , les feux enflamment mes blessures ;
Je ne me connais plus.. je repousse en fureur
L'autel , où j'ai formé mon éternel malheur ;
J'ouvre mon sein brûlant au trait qui le déchire ;
L'amour au désespoir est tout ce qui m'inspire ..
Je rejette mon voile .. en outrageant l'époux ,
En outrageant le Dieu.. dont je crains trop les coups ;



SCÈNE III.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ,
CÉCILE.

CÉCILE *d'Euphémie.*

CE ministre inspiré par un zèle sublime,
Cet organe du ciel, le sage Théotime..

EUPHÉMIE *avec vivacité.*

Est ici ?

CÉCILE.

Dans ce lieu, bientôt, vous le verrez.

EUPHÉMIE *vivement.*

Ah ! s'il rendoit le calme à mes sens égarés !

Je brûle de le voir, je brûle de l'entendre,

D'épancher mes ennuis, dans son sein de répandre

Mon ame, mes erreurs ..

CÉCILE.

Dites des attentats

Que Dieu tarde à punir, mais ne pardonne pas.

EUPHÉMIE.

Hé quoi ! toujours armer sa main compatissante !

CÉCILE.

Avant que Théotime à vos yeux se présente,

Je voudrois un moment lui parler : laissez-nous,

Et songez que le ciel s'appesantit sur vous,

Qu'il n'est pour vous sauver qu'un seul instant peut-être.
On vous avertira , quand vous devrez paraître.

EUPHÉMIE *d'un ton touchant.*

Ah ! ma sœur !

CÉCILE *avec hauteur & indignation.*

Un tel nom doit vous être interdit ;

Ma sœur fuit mon exemple , & le ciel la bénit ;

Allez.

Euphémie accablée de douleur est emmenée par sa mère , qui la tient dans ses bras.

S C È N E I V.

CÉCILE *seule.*

O DIEU vengeur , punis , frappe le crime ,
Et que le feu du ciel consume la victime !
Ta gloire , ta justice , exigent que ton bras
L'arrache à ta clémence , & la livre au trépas ;
Pour éclater , répands sur la terre embrasée
Les flammes de la foudre , & non pas la rosée ;
L'indulgence aux mortels te manifeste peu :
C'est à des châtimens que l'on connaît un Dieu ;
Sur sa tête Euphémie appelle l'anathème ;
Il faut un pur hommage à ta grandeur suprême ;
Prosternée aux autels , & soumise à tes loix ,
Je te sers , & te crains . .

SCÈNE V.

THÉOTIME, CÉCILE. *Théotime annonce**dans toute sa personne un grand recueillement ; il a la tête ensevelie dans ses habits de religieux.*CÉCILE *allant au-devant de Théotime ,
& faisant une inclination.*

PARDONNEZ, si ma voix ,

Mon pere , interrompant votre saint ministere ,

Ose attirer vos pas en ce lieu solitaire ,

Quand l'autel . .

THÉOTIME.

Etre utile est le premier devoir ;

La main , qui peut servir , doit quitter l'encensoir ;

Que voulez-vous ?

CÉCILE.

J'ai cru sur votre renommée..

THÉOTIME.

Mon oreille à ces mots n'est point accoutumée.

Laissons , laissons au monde , à son orgueil trompé

Tous ces hommages vains , dont il est occupé :

Ici , la vérité doit tous deux nous conduire ,

Et ce n'est point à nous de chercher à séduire.

Je

Je vous l'ai dit : je n'ai qu'un stérile desir
D'obliger les humains & de les secourir.
Quel sujet en ces murs auprès de vous m'appelle ?

C É C I L E.

Ce n'est point pour mon ame à ses devoirs fidelle ;
Et qui craignant son Dieu , s'abaisse devant lui ,
Que mon zèle importun réclame votre appui :
C'est pour une compagne à la terre attachée ,
Dont la honteuse ardeur ne peut être cachée ,
Qui porte à nos autels des éclats scandaleux ,
Les révoltes d'un cœur indocile à ses vœux ;
Qui s'enflamme d'un feu qu'elle devrait éteindre ;
Qui meurt d'un fol amour. .

T H É O T I M E *avec un soupir.*

Elle est sans doute à plaindre !

C É C I L E.

Je venois vous presser d'employer la terreur ,
De menacer au nom d'un Dieu juste , & vengeur ;
D'opposer son tonnerre au feu qui la consume ,
De lui montrer la foudre & l'enfer qui s'allume. .

T H É O T I M E.

Je lui présenterai , plus sûr de la gagner ,
Un Dieu qu'on doit chérir , & qui sçait pardonner ;

EUPHÉMIE;

CÉCILE.

Mon pere , vous croiriez ce moyen infallible. .

THÉOTIME.

Reposez-vous sur moi. . *une pause*, sur une ame sensible ,

Du soin de ramener à son joug oublié

Votre sœur malheureuse , & digne de pitié ;

Je l'attens.

SCÈNE VI.

THÉOTIME *seul*

QUEL orgueil ! sa piété farouche

Se forme un Dieu cruel , qui tonne par sa bouche !

Ne verrons-nous jamais une sage union

Rapprocher la nature & la religion ?

Haïra-t-on sans cesse au nom du Dieu suprême ? .

O malheureux humains !



• . S C È N E V I I .

THÉOTIME, MÉLANIE.

THÉOTIME.

MA sœur , le ciel lui-même
S'apprête à vous entendre , à calmer vos ennuis..

MÉLANIE *avec modestie.*

Je connais ma faiblesse , & le peu que je suis ;
J'ai besoin du secours de la faveur céleste ;
L'homme toujours éprouve une guerre funeste ;
Mon pere ; je sçais trop qu'à nos sens attachés ,
Nous sommes sur l'abîme incessamment penchés :
Mais le sort d'une sœur dont je ressens la peine ,
Est aujourd'hui l'objet , qui devant vous m'amene ;
C'est elle dont la voix vous demande en ces lieux ;
Hélas ! qu'elle vous doive un destin plus heureux !
Une sombre langueur se répand sur sa vie ;
Je viens vous implorer pour cette sœur chérie ,
Digne d'aimer un Dieu , qui voit couler ses pleurs :
Son cœur , né trop sensible , a fait tous ses malheurs.

C'est à vous d'éclairer , de consoler son ame ;
D'élever ses transports sur des aîles de flamme ,
Vers ce Dieu qui mérite & qui remplit nos vœux ;
Daignez lui présenter la clémence des cieux ;
Mon pere , pardonnez , si ma main téméraire
Touche au flambeau sacré , qui par vous nous éclaire :
Mais .. je connais ma sœur ; facile à s'allarmer ..

THÉOTIME.

Qu'elle espère en ce Dieu , que vous faites aimer.
De la religion voilà bien le langage !
Malheur au zèle impie , au cœur dur & sauvage ,
Qui ne pouvant chérir un Dieu plein de bonté ,
Arme toujours le ciel contre l'humanité !



S C È N E V I I I.

EUPHÉMIE, THÉOTIME, MÉLANIE.

Euphémie à le voile baissé & s'avance avec timidité,

M É L A N I E à Théotime.

MON pere, la voici.. *Elle va au-devant d'Euphémie, lui donne la main, & fait avec elle quelques pas sur la scène.*

Venez, ma tendre amie ;

Ne craignez point : le ciel vous rappelle à la vie ;

Sa grace vous attend, ouvrez-lui votre cœur.

Nous possédons enfin ce saint consolateur ;

*Elle l'amène au-devant de Théotime.*Je vous laisse avec lui.. *en se retirant.* Remporte la victoire,

O mon Dieu ; ce triomphe intéresse ta gloire.



SCÈNE IX.

THÉOTIME, EUPHÉMIE.

Euphémie paraît troublée ; elle est encore éloignée de Théotime , & a toujours son voile baissé.

THÉOTIME.

Approchez-vous, ma sœur ; qui pourroit vous troubler ?
 Mon devoir , mon penchant est de vous consoler ,
 De guérir vos erreurs , en partageant vos peines.
 Hélas ! qui n'a connu les passions humaines ?
 Qui n'a senti leurs maux , tous les chagrins cruels ;
 Suite des faux plaisirs , qui trompent les mortels ?

EUPHÉMIE fait une pause , & portant son mouchoir à ses yeux.

Ah ! mon père !

THÉOTIME.

Ma sœur , que ces troubles s'apaisent.
 Confiez à mon cœur les ennuis qui vous présentent.
 Plus d'une épouse sainte a comme vous gémi :
 Épanchez vos douleurs dans le sein d'un ami.
 Asseyez-vous.

EUPHÉMIE reste un moment , & s'assied ensuite ainsi que Théotime ; leurs sièges sont d'une certaine distance l'un de l'autre. Euphémie jette un profond soupir , & demeure quelques instants sans parler.

Hélas ! par où commencerais-je ?

Vous me voyez , d'un Dieu l'épouse sacrilège ,

Tour à tour embrassant , repoussant son zutel ,
 Opposant à sa chaîne un lien criminel ,
 Échauffant mes transports , contre moi révoltée ,
 Du crime au repentir tour à tour emportée ,
 Ne pouvant étouffer un sentiment vainqueur ,
 Le voile sur le front , &.. l'amour dans le cœur . .

Elle dit ces derniers mots d'une voix basse.

THÉOTIME *troublé*

L'amour . . il se rassure. il fait le vaincre . .

EUPHÉMIE.

Eh ! donnez-m'en la force :

THÉOTIME *continuant,*

Avec soi s'imposer un éternel divorce :
 Il faut que vers Dieu seul le cœur soit emporté.
 Éloignons , un moment , la sainte vérité ,
 Et n'empruntons ici que la faible lumière
 Qu'à nos regards présente une raison grossière :
 De cette passion , si féconde en malheurs ,
 Qui mène au précipice , en le couvrant de fleurs ,
 De l'amour . . si trompeur , examinons la fuite :
 Quel avenir attend l'ame qu'il a séduite ?
 L'intérêt , le parjure , un caprice odieux
 Nous enlèvent l'objet , qui fixoit tous nos vœux ;

Sa voix ici est troublée.

Où .. brûle-t-il pour nous d'une ardeur mutuelle :
 Quel revers accablant ! la mort .. la mort cruelle
 Nous ravit cet objet , que nous pleurons envain ;
 A nos gémissements sourd. . insensible enfin ...

Après une longue pause & avec précipitation.

C'est Dieu qu'il faut aimer , croyez-en Théotime.

EUPHÉMIE.

La sagesse du ciel, mon pere , vous anime :
 Mais vous ne pouvez pas savoir ce que l'amour.:

THÉOTIME *vivement.*

Je sçais. :

Il se remet de son trouble , & changeant de ton :

Parlez , ma sœur : depuis quand ce séjour ;
 D'un trait si dangereux voit-il votre ame atteinte ?
 L'amitié vous écoute : expliquez-vous sans crainte.

EUPHÉMIE *d'une voix trépanante.*

Mon triste cœur. . nourrit ce feu depuis dix ans.

THÉOTIME *avec un soupir.*

Depuis dix ans !

EUPHÉMIE.

Ma flamme augmente avec le tems.

Envain pour me dompter j'unis toutes les armes ;
 Envain je crie à Dieu , je mouille de mes larmes
 Son temple , ses autels , cet affreux lit de mort ,
 D'où se leve avec moi le crime , le remord :

Je

Je porte cet amour jusques au sanctuaire !
En ce moment encore , à vos genoux , mon pere ,
Plus que jamais , son trouble égare ma raison ;
Tous mes sens sont remplis de ce fatal poison.

Quatre lustres à peine avoient marqué mon âge :
J'aimois , j'étois aimée ; & qui m'offroit l'hommage
De son cœur , de sa main , du sort le plus flatteur ,
De l'amour le plus tendre & le plus enchanteur ?
Un mortel . . des humains le plus parfait peut-être ;
Avec tous ses présents , le ciel l'avoit fait naître ;
Aimable , vertueux , digne d'être adoré.

THÉOTIME *vivement.*

Que dites-vous , ma sœur ? par l'amour égaré ,
Votre cœur . .

EUPHÉMIE.

Est toujours rempli de cette image ;
Je voudrois.. ô mon Dieu , malgré moi je t'outrage . .
De l'hyménée enfin les flambeaux s'allumoient ;
Déjà ses chastes nœuds aux autels se formoient ;
Ils alloient nous unir : une main . . qui m'est chère ,
Rompt ces nœuds , nous sépare & comble ma misère ;
Me traîne dans le cloître , y cache mon destin ;
De ce tombeau je fors , & j'y rentre soudain ;

H

J'y rentre , pour jamais n'être au monde rendue ,
 Pour nourrir les douleurs d'une amante éperdue ,
 Pour expirer en proie à de sombres fureurs .
 On m'avoit dit , hélas ! que l'objet de mes pleurs ,
 Que tout ce que j'aimois n'étoit plus .. il respire ,
 Voit ce jour , qui bientôt va cesser de me luire ,
 Mon pere , & je devrois .. je devrois moins souffrir ..
 Mes tourments .. c'en est fait .. je ne puis .. que mourir .
 Non , je ne puis me vaincre , effacer de mon ame
 Cette image gravée avec des traits de flamme ;
 Non , je ne puis haïr , détester mes forfaits ;
 O mon pere .. *en pleurant* . je l'aime encor plus que jamais .

Euphémie a la tête baissée sur ses deux mains jointes.

THÉOTIME.

Que je ressens vos maux , ô chere infortunée !
 Ah ! je dois compatir à votre destinée ;
 Si vous sçaviez .. moi-même ainsi que vous troublé ..
 Dans mon cœur .. dans mon cœur vos larmes ont coulé .
 Oui , je pleure avec vous ; j'appris trop à vous plaindre .
 Triste souvenir , c'est à moi de vous craindre !
 Je m'égare , ma sœur .. il nous faut surmonter
 Cette compassion , qui pourroit vous flatter ;
 La voix de mon devoir à regret vous découvre
 Le précipice affreux , qui sous vos pas s'entr'ouvre ;

D R A M E.

59

Rejettez cet amour , source de tant d'erreurs ,
 Dont les plus doux transports sont même des fureurs ;
 Il est crime souvent , presque toujours faiblesse :
 Il est pour vous l'excès d'une coupable ivresse.
 Ma sœur , je vous l'ai dit : Dieu seul doit entraîner
 Nos penchans , nos esprits , lui seul nous dominer ,
 Nous détromper enfin des mensonges du monde ;
 Sur Dieu seul , le bonheur , le pur amour se fonde ;
 Et vous , vous son épouse , au pied de ces autels ,
 Vous traînez le parjure & des liens mortels !

Il lui montre l'autel.

Ce tabernacle saint , où Dieu même repose ,
 Ce voile , ce bandeau , tout contre vous dépose ;
 Ces murs , ces murs témoins du trouble où je vous vois ,
 Tout , pour vous accuser , semble élever la voix ;
 Tout va porter aux cieux , vos larmes , votre honte ;
 Ce Dieu , ce Dieu jaloux , il vous demande compte :
 Il lève sa balance , y pèse ses bontés ,
 Vos chûtes , vos refus , vos infidélités ;
 Que lui répondrez-vous ?

EUPHÉMIE *troublée.*

Arrêtez , ô mon pere ;

Pour appaiser le ciel , dites , que faut-il faire ?
 Je me soumetts à tout.

H ij

EUPHÉMIE;

THÉOTIME *avec attendrissement:*

Oublier cet objet . .

EUPHÉMIE.

L'oublier !

THÉOTIME.

Effacer jusques au moindre trait

D'une image trop chère à votre âme attendrie ,

Éloigner , en un mot , à Dieu seul asservie ,

Tout ce qui peut flatter un penchant dangereux ;

Et trahir vos efforts dans ce combat douteux.

EUPHÉMIE.

Quoi ! du monde & des sens pour jamais séparée ;

Sur les bords du tombeau , de mes pleurs enivrée ,

Je ne pourrois garder , sans offenser les cieux ,

De faibles monuments d'un amour malheureux !

THÉOTIME *d'un ton touchant*

Le moindre souvenir est un crime , sans doute.

EUPHÉMIE *avec noblesse & chaleur:*

Je ne veux point tromper ce Dieu qui nous écoute.

Eh bien ! cruel . . Mon père , arrachez-moi le cœur.

Elle met la main dans son sein:

Voici ces monuments.. de la plus vive ardeur ,

Des lettres chaque jour de mes pleurs arrosées ;
 Dans mon sein.. dans mon ame en secret déposées ;

Elle tire de son sein un paquet de lettres qu'elle tient de la main.

D'un trop fatal amour cher & seul aliment. .

Il faut donc tout m'ôter, tout, combler mon tourment ;

Donnant les lettres.

Les voici : c'est envain que je les sacrifie :

Ecrites dans mon cœur. . ah ! j'en perdrai la vie.

N'importe. Mon trépas , ciel , va te désarmer !

Lisez , voyez , jugez si je devois aimer. .

Pendant ces derniers vers , Théotime jette la vue sur les lettres & tombe sans connaissance.

Vous ne répondez point.. parlez.. mon ame émue. :

Elle lève son voile.

Mon pere .. Dieu ! la mort sur son front répandue . .

Dieu , le puniriez-vous de sentir mes malheurs ?

Elle court à lui.

Secourons-le.. *Dans ce moment , Théotime a la tête entièrement hors de son habillement.*

Sinval ! je ne puis .. je me meurs.

Elle va tomber de son tour évanouie sur sa chaise.

THÉOTIME *revenant à lui par degrés ;*

ouvre enfin les yeux , les tourne sur Euphémie , & court se jeter avec précipitation à ses pieds , en lui prenant la main qu'il arrose de ses larmes.

Constance m'est rendue ! ô ma chere Constance !

Je suis à tes genoux ! *avec fureur.* Que le ciel s'en offense :

EUPHÉMIE.

Tous mes serments , mes vœux , mes liens sont rompus.
O ma religion.. je ne la connais plus..

EUPHÉMIE *reprenant ses sens.*

Sinval ! c'est vous , Sinval !. elle retombe dans son accablement.

THÉOTIME *toujours à ses genoux.*

Oui, c'est moi qui t'adore ,
Que l'amour , la douleur , depuis dix ans dévore ;
C'est moi , qui n'ai cessé d'aimer , de te pleurer ;
C'est moi .. qui veux dumoins à tes pieds expirer.

EUPHÉMIE.

En jetant les yeux de tous côtés.

Ah ! Sinval !. dans quels lieux le destin nous rassemble !
Ne pouvant être à nous..ah !. nous mourrons ensemble.

THÉOTIME.

Non , tu ne mourras point.. tu vivras.. tu vivras
Pour me voir adorer tes vertus , tes appas..

EUPHÉMIE.

Que dis-tu , malheureux ? quelle erreur nous égare ?
Regarde , tremble , & vois tout ce qui nous sépare.

THÉOTIME *je relevant avec précipitation..*

Nous serons réunis.. *rapidement.* Sans pouvoir t'oublier ,
Au ministère saint, j'ai couru me lier.

Sur la foi d'un récit infidèle & funeste ;
J'ai pu former des vœux. . des vœux que je déteste :
Mais mon premier serment , mon vœu le plus sacré
Ont été de t'aimer. . & je les remplirai.

EUPHÉMIE *se levant.*

Nous ! aimer ! nous ! brûler d'un feu si condamnable !
Eh ! quel est ton dessein ?

THÉOTIME *avec toute la fureur de
la passion.*

D'être encor plus coupable.

De rompre tous ces fers , dont je suis enchaîné ,
De rapporter un cœur vers toi seule entraîné ,
D'exciter ton courage à briser tes entraves ,
A laisser dans ces murs gémir tes sœurs esclaves ;
De t'arracher d'ici , de traverser les mers ,
De voler , s'il le faut , au bout de l'univers ,
De chercher , de trouver quelque lointain rivage ;
Un rocher escarpé , l'ancre le plus sauvage ,
Où loin de ces humains , dégradés par leurs loix ,
De l'homme naturel reprenant tous les droits ,
Content de t'adorer , de consacrer ma vie
A ce pur sentiment dont mon ame est remplie ;
Je puisse , maître enfin de mon sort , de mes goûts ,
A la face du ciel m'avouer ton époux.

Oui , nous serons unis par la vérité même :
L'hymen , n'en doute point , est une loi suprême :
Eh ! pourroit-il déplaire aux yeux de l'Eternel ?
C'est un traité sacré ; c'est l'ouvrage du ciel ,
Le seul qui soit vainqueur de l'humaine imposture ;
Et c'est le premier vœu qu'ait formé la nature.
Elle nous prêtera ses bienfaiteurs secours.
Nous n'aurons pas besoin , pour soutenir nos jours ;
D'aller solliciter la pitié languissante ;
Laissons à ces cœurs durs leur richesse insultante :
Nous vivrons sans rougir ; nous vivrons sans remords ;
J'aime : de mon courage attends tous les efforts.
Il n'est point d'état vil pour le mortel qui pense ;
C'est dans le crime seul qu'est l'abjecte existence.
Sous mes mains.. sous mes pleurs la terre s'ouvrira ;
En ta faveur la terre à mes soins répondra.
Dieu , qui verra nos ans couler sous ses auspices ;
De nos simples travaux recevra les prémices.
Plus tendres , plus heureux , plus zélés chaque jour ;
Nous bénirons ce Dieu dans notre chaste amour ;
Nos enfants rediront notre hommage sincère ;
Ils apprendront de nous à l'aimer comme un pere ;
Nous ne l'offensons point ce maître de nos cœurs ,
Qui sans doute a nourri d'innocentes ardeurs.

Avant

D R A M E.

65

Avant que l'hyménée eut fait briller sa flamme,
Un penchant mutuel t'avoit soumis mon ame.

Après un instant de silence.

Dieu, j'ose à cet autel attester ta grandeur :

Voilà, j'en fais serment, *Il met une de ses mains sur l'autel, &
de l'autre, prend celle d'Euphémie.*

l'épouse de mon cœur,

Celle à qui pour jamais, l'honneur, le ciel m'engage :

A Euphémie.

Suis-moi.

EUPHÉMIE *s'arrête.*

De Théotime est-ce-là le langage ?

THÉOTIME.

C'est celui de Sinval... d'un amour furieux.

EUPHÉMIE.

Que me proposes-tu ?

THÉOTIME.

Le bonheur de tous deux ;

EUPHÉMIE.

Notre honte. Est-ce à moi, qui meurs de ma tendresse,

De sauver ta vertu d'une indigne faiblesse,

De rappeler tes pas dans le crime engagé ;

D'offrir à tes regards nos devoirs outragés ?

Sors de ces lieux. *Elle fait quelques pas pour se retirer.*

THÉOTIME *la suivant.*

Écoute . .

I

EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Ah ! fuis loin de ma vue.

THÉOTIME *la suivant.*

Tu m'entendras . .

EUPHÉMIE.

Va , pars , fuis . . mon ame éperdue..

Pourrois-tu m'exciter à briser mes liens ?

Non , que tes yeux jamais ne s'ouvrent sur les miens ;

Que de tes pas ici disparaisse la trace !

Que de mon souvenir ton nom même s'efface !

Cher amant . . qu'ai-je dit ? il faut nous séparer ;

Fuis , laisse-moi mourir , &.. vis pour me pleurer.

Elle fait quelques pas , s'arrête.

Laisse-moi. . sois d'un Dieu le ministre suprême.

THÉOTIME.

Dussé-je être frappé du céleste anathème !

*Euphémie s'avance vers le fond du théâtre.*Je ne te quitte point. *Il va à elle avec fureur.*

EUPHÉMIE.

Quel aveugle transport !

Que veux-tu , malheureux ?

THÉOTIME *la suivant toujours.*

Ou Constance , ou la mort.

*La toile tombe.**Fin du second Acte.*



ACTE III.



Le rideau se lève. Le théâtre représente un caveau funéraire , tel qu'il en existe encore dans nos anciennes églises. On voit plusieurs tombeaux de forme différente , quelques-uns ruinés par le tems ; des sépulchres entrouverts , dont les pierres sont à moitié brisées ; les murs chargés d'épigraphes ; d'un des côtés du théâtre , un escalier autour duquel règne une balustrade de pierre ; vis-à-vis de l'escalier , une voûte souterraine à perte de vue ; à l'extrémité du caveau , on apperçoit encore d'autres tombeaux , des colonnes surmontées d'urnes qui sont l'emblème de l'éternité ; il y a une de ces colonnes sur le devant du théâtre. On observera que les tombeaux sont dans les côtés , qu'ils ne dérobent rien de l'action au spectateur , & qu'elle se passe au milieu de la nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHÉMIE seule.

Elle paraît sur le perron de l'escalier , une lampe à la main , dans une extrême agitation , regarde de tous côtés , lève les yeux au ciel , s'avance en tremblant , descend quelques degrés , lève encore les yeux au ciel , s'appuie , comme accablée de douleur la main , & ensuite la tête sur la balustrade déchirée par de grands mouvements , fait des efforts pour remonter , tombe avec un gémissement à la seconde marche , demeure quelques momens dans cette situation douloureuse , se relève , continue de descendre avec le même trouble , & fait quelques pas sur la scène.

DE lugubres horreurs.. de tombeaux entourée,
A chaque pas tremblante. incertaine. . égarée. .

Emportant avec moi les enfers , le remord ,
Je marche. . à la lueur. . du flambeau de la mort. .

Elle suit quelques pas.

Que sa barbare main ne m'a-t-elle frappée !

Elle pose sa lampe sur un tombeau de forme carrée ; Euphémie y appuie pendant quelques moments les deux mains & la tête , ensuite la relève , laissant une de ses mains sur le tombeau , & tournant ses regards vers le ciel.

O Dieu ! quelle promesse à ma bouche échappée ,
Qu'ai-je dit ? à mon cœur ! mon cœur l'a pu former ,
Et je respire encor ! Dieu ! j'ai promis. . d'aimer ,
De trahir..tous mes vœux ! Aujourd'hui , dans une heure ;
Je comble mes forfaits ! je fuis cette demeure !
Sinval , elle tourne les yeux vers le souterrain.

Par ce détour , découvert à mes yeux ,
Et qui secretement conduit hors de ces lieux ,
Au milieu de la nuit , à la faveur des ombres ,
Près de moi , doit se rendre en ces retraites sombres ,
Au cloître , à mon état , à Dieu trop méconnu ,
M'enlever. . pour jamais. . & l'instant est venu !
A ce terme fatal , mon ame s'épouvante ;
Transfuge des autels , je ne suis plus qu'amante ;
Ma main , trop lente au gré d'une coupable ardeur ,
Est prête à rejeter de mon front sans pudeur
Ce voile , ce bandeau , garants d'une foi pure ,
Pour y substituer l'appareil du parjure ,

Tous les signes du monde , & d'un art suborneur ,
Monuments de mon crime , & de mon deshonneur !
De climats en climats étrangere , avilie ,
Je m'expose au malheur , qui-suit l'ignominie ,
Au sort de l'apostat , à la nécessité
D'abjurer mon pays , mon nom , la probité ,
Que sçais-je ? Dieu lui-même.. A mes fureurs livrée ,
J'abandonne en ces murs , fille dénaturée ,
Ma mere , dont mes soins , dont mes faibles secours
Consoloient l'infortune , & soutenoient les jours ;
Je la laisse expirer de douleur.. de misere..

Elle quitte le tombeau avec vivacité , & vient au milieu du théâtre.

Qui peut trahir son Dieu , peut bien trahir sa mere.
Non , je n'oublierai point mes serments , mon devoir ;
Sur Euphémie ; ô Dieu , reprends tout ton pouvoir ;
Triomphe de Sinval , triomphe de moi-même ;
O ciel ! acheverai-je ? &.. fois le seul que j'aime ;
Cesse de m'éprouver par des combats nouveaux ;
Est-ce à toi , Dieu puissant , de craindre des rivaux ?
Détruis , anéantis l'amante criminelle ,
Et ranime la foi de l'épouse fidelle ;
Que le profane amour cède à l'amour sacré ,
Ou qu'enfin sous ton bras je meure..

Avec force.

Je mourrai.

Il m'est aisé de perdre un vain reste de vie :
 Mais perdre mon amour , Sinval ! que je t'oublie !
 Que mon cœur se refuse au destin si flatteur
 De vivre pour toi seul , de faire ton bonheur ,
 De t'aimer , toujours plus ! . non , il n'est pas possible.
 Sois encor plus sévère , ô Dieu , plus inflexible ;
 Redouble mon supplice ; arrache-moi le jour :
 Tu ne sçaurois détruire un malheureux amour.

*Elle va au milieu de la scène en se joignant les mains , & les levant
 ensuite vers le ciel.*

Ah ! femme trop coupable , où t'emporte l'ivresse
 De cet amour , qu'attend la foudre vengeresse ?
 Dieu , dis-tu , ne sauroit vaincre ces mouvements ,
 Ces transports criminels , qui soulèvent tes sens :
 Las d'un service ingrat , Dieu t'a congédiée ;
 Pour son épouse enfin , Dieu t'a répudiée ;
 Il n'est plus que ton maître , un juge courroucé ,
 Et ton arrêt de mort est déjà prononcé.
 Arrête , Dieu terrible. . *avec attendrissement.*

Hé quoi ! sans qu'il t'offense ,

Le cœur ne peut jouir de sa faible existence ,
 S'ouvrir au doux plaisir d'aimer , & d'être aimé !
 L'amour y fut , hélas ! de ton souffle allumé ;
 Oui , tu créas l'amour , pour essuyer nos larmes ,
 Pour consoler la vie , & lui prêter des charmes ;

D R A M E.

71

Tout annonce l'éclat de la Divinité ,
Sa grandeur . . & l'amour fait sentir sa bonté.
Soumise à ton pouvoir , j'adore ici mon maître ;
L'épouse de Sinval t'eut mieux aimé peut-être . .

Elle fait quelques pas.

Malheureuse ! poursuis , ose insulter aux cieux . .
Triste jouet d'un cœur , égaré dans ses vœux ,
Je n'ai plus de raison ; je me cherche & m'ignore . .

Elle va vers le souterrain.

Sinval dans ces tombeaux ne paraît point encore !

Elle revient vers le tombeau.

Ah ! qu'il ne vienne point.. qu'il me fuye.. à jamais..
Qu'il me fuye.. est-il vrai ? font-ce-là mes souhaits ?
Ne plus revoir Sinval ! ô devoir ! ô tendresse !
O Sinval ! ô mon Dieu ! je retombe sans cesse ;
Dans ces affreux combats je ne me soutiens plus ,
Et ma faiblesse cède à mes sens éperdus .

Elle tombe accablée sur une des marches du tombeau , les deux bras étendus sur elle.



SCÈNE II

EUPHÉMIE, THÉOTIME. *On le voit venir de très-loin dans le détour, & approcher avec tous les signes de l'inquiétude ; il avance, & jette ses regards de tous côtés ; la scène est toujours faiblement éclairée.*

THÉOTIME.

MES regards inquiets cherchent envain Constance !
Qui peut la dérober à mon impatience ?

Il l'aperçoit sur les marches du tombeau, & court à elle.

Que vois-je ? en quel état !

EUPHÉMIE *comme revenant d'un profond accablement.*

Ah ! Sinval, est-ce vous ?

THÉOTIME *vivement.*

C'est moi, c'est ton amant, c'est ton fidèle époux ;
Qui ferme pour jamais la source de tes larmes ;
Pourquoi ce trouble affreux, dans ces moments de charmes ?

EUPHÉMIE *regardant Sinval avec attendrissement.*

Pourquoi, Sinval ?

THÉOTIME *lui tendant la main.*

Quittons un séjour détesté :

Tout est prêt.

EUPHÉMIE.

D R A M E.

73

EUPHÉMIE *avec trouble.*

Tout est prêt !

THÉOTIME *vivement.*

Reprends ta liberté ;

Lève-toi. *Il la relève.*

Suis mes pas ; des amis nous attendent ;

Lui prenant la main.

Songe que mon bonheur, que mes jours en dépendent ;

Ne tardons point. .

EUPHÉMIE *appuyée sur le tombeau ; &
regardant Sival avec des larmes.*

Sival. .

THÉOTIME.

Tu pleures ! tu gémis !

Tu repousses ma main ? . ne m'as-tu point promis ?

EUPHÉMIE.

J'ai promis.. de mourir.

THÉOTIME.

Maîtresse de mon ame,

Tu ne brûlerois plus de ce feu qui m'enflamme !

Tu ne m'aimerois plus !

EUPHÉMIE.

Ah ! cruel ! ah ! Sival !

K

Cher amant . . le regardant avec un attendrissement marqué.

Un Dieu seul peut être ton rival.

THÉOTIME.

Que veux-tu dire ? hé quoi ! n'es-tu pas mon épouse ?

EUPHÉMIE *a quitté le tombeau.*

Je suis celle d'un Dieu dont la grandeur jalouse
Me défend pour jamais d'être à d'autre qu'à lui.

THÉOTIME *au désespoir.*

Par quelle main ce Dieu me foudroye aujourd'hui !
De quoi me parles-tu ? de nœuds que l'artifice ,
Que la trahison même unie à l'injustice ,
Que l'erreur t'a contrainte à serrer malgré toi.
Avant que d'être à Dieu , tu m'as donné ta foi ;
Ose me démentir.

EUPHÉMIE.

Il est vrai , l'hyménée

A ton sort promettoit d'unir ma destinée ;
Mais , réponds : si Constance , entraînée aux autels ,
D'un autre avoit reçu les serments solennels ;
Si l'on m'avoit forcée à devenir sa femme ,
A lui porter ma main , que ton amour réclame ;
Si le devoir enfin m'eût soumise à ses loix ,
Pour rompre cet hymen , parle : aurois-tu des droits ?

THÉOTIME *avec fureur.*

Les mieux fondés, les droits d'une prompt vengeance.
Tout devient légitime à l'amour qu'on offense ;
De cent coups de poignards, & jusques dans ton cœur ;
Ma rage auroit percé celui du ravisseur ..
Mais ce Dieu que j'adore , & que pour mon supplice ,
De ses crimes la terre a rendu le complice ,
Ce Dieu que le mensonge & la crédulité
Font servir de prétexte à leur férocité ,
Au gré de leur caprice indulgent ou sévère ,
Il voit du haut des cieux , il voit avec colère ,
Tous ces humains grossiers lui prêter leurs erreurs ;
Consacrer de son nom leurs stupides fureurs ;
Non , jamais l'Eternel n'a forgé ces entraves ,
Ce joug sous qui s'abaisse un vil peuple d'esclaves ;
Sa bonté , sa grandeur de ces fers sont blessés ;
Un volontaire hommage , & non des vœux forcés ,
Voilà le seul tribut que la raison lui donne ,
Voilà le pur encens , qui s'élève à son trône.

Rapidement.

Ingrate , c'étoit lui , ce Dieu si bienfaisant ;
Qui m'amenoit vers toi dans cet heureux instant ;
Qui brisoit tes liens , qui terminant nos peines ,
En des nœuds enchanteurs changeoit d'horribles chaînes ; -

Me nommoit ton époux , m'appelloit dans tes bras ,
 Ordonnoit notre hymen . . tu ne m'écoutes pas ;
 Tes yeux couverts de pleurs . . *avec tendresse.*

O maîtresse adorée ;

Il lui prend la main.

Chère épouse , suis-moi.. mon ame est déchirée ;
 Ne me résiste plus ; n'attendons point le jour ;
 Jette-toi dans mon sein ; fuyons de ce séjour ;
 Fuyons . . *Euphémie le quitte , va s'appuyer à la colonne funéraire qui
 est sur le devant du théâtre ; Théotime l'y suit.*

Hé quoi ! toujours à mes desirs rebelle. 2

Il revient au milieu de la scène.

Tu ne m'aimas jamais ! il falloit donc , cruelle ;
 Il falloit me montrer , sans nul déguisement ,
 Ce cœur , qui peut jouir de mon affreux tourment ;
 Il falloit t'opposer au penchant qui m'entraîne ,
 Combattre mon projet , satisfaire ta haine ,
 T'applaudir de ces nœuds , que l'enfer a tissés ;
 Ofer me dire enfin . . que tu ne m'aimois plus ,
 Que tu me laisserois une vie odieuse ,
 Que tu voulois ma mort . . la mort la plus affreuse..

Avec attendrissement.

Ah ! Constance , & ces coups . . *en pleurant.*

Ils partent tous de toi !

EUPHÉMIE *revenant à Sinval avec
précipitation.*

Écoute, cher amant .. Sinval, écoutez-moi ;

N'attends pas que jamais Constance dissimule.

Cédant à ma tendresse, à ce feu qui me brûle,

Oui, j'avois tout promis ; je ne le cache pas ;

Oui, je t'immolois tout ; je voloïs sur tes pas ;

Insensible aux dangers, aux menaces de l'onde ;

Je te suivois par-tout, jusqu'aux bornes du monde ;

Je portois mon amour aux plus sombres déserts ;

Avec toi partagés, ils me devenoient chers ;

Je te sacrifiois mon repos, ma patrie,

Mes serments, mon devoir, ma déplorable vie ;

Mon honneur, mille fois préférable à mes jours ;

Tout, en un mot ce Dieu que j'offense toujours ;

Pour combler mon supplice, en ce moment encore

Plus que jamais, Sinval, je t'aime, je t'adore ;

Je le dis à ces lieux par la mort habités,

A ce ciel dont j'entens les foudres irrités...

Prête à tomber enfin sur les bords de l'abîme,

Mes yeux se sont ouverts, & j'ai vu.. tout mon crime.

Tu t'élèves envain contre ces nœuds sacrés,

Par la religion, par la loi consacrés :

Avec noblesse.

Sois mon juge, Sinval ; j'en appelle à toi-même ;

Prononce ; ose oublier que mon arbitre m'aime ;

Ose écarter l'amour de tes sens prévenus ;
Consulte ta raison , & dix ans de vertus ,
Dix ans , qu'un jour peut-être , un instant va détruire ;
L'équité te conduit ; la probité t'inspire ;
Parle : j'ai contracté , Sinval , avec un Dieu ;
Un Dieu même a reçu ma parole , & mon vœu ,
Sinval ; & tu voudrois que malgré ma promesse ,
Malgré tous mes serments , que je démens sans cesse ,
Ma lâche trahison m'arrachant à l'autel ,
Rompît ouvertement ce contrat solennel !

Elle fait quelques pas , en regardant le ciel.

Le crime est digne assez , grand Dieu , de ta colere ,
D'apporter dans ton temple un hommage adultère ,
De nourrir dans mon sein des parjures secrets ,
Sans ajouter encor l'audace à mes forfaits ;
Non , ne t'en flatte pas , Sinval ; ma perfidie
Respectera dumoins la chaîne qui me lie ;
Je sçaurai m'y soumettre , attendant que le ciel
Etouffe dans mon cœur un feu trop criminel ,
Y dompte ton image , ou que la mort plus prompte
Viennne dans mon cercueil ensevelir ma honte.

Si Constance t'est chere , ose donc l'imiter ;
Renferme ton ardeur ; cherche à te surmonter ;
A nos propres regards méritons notre estime ;
Rappelle ta vertu ; montre-moi Théotime ;

D R A M E.

99

Ce nom t'instruit, Sinval, de ton devoir, du mien :
Tous deux ils t'ont parlé. Je n'écoute plus rien ;
Je dois, sans doute , à Dieu cette force suprême ;
Je pourrois retomber. . sauve-moi. . de moi-même.

Pendant tout ce couplet , Théotime donne divers signes d'agitation.

Ah ! Sinval, qu'ai-je dit ? . je connais mon amour.

Elle s'avance vers le souterrain.

Va.. séparons-nous , fuis par ce même détour
Qui ta vu . . pour ma honte en ces lieux t'introduire..
Laisse-moi sur mon cœur conserver cet empire..
Adieu ..

THÉOTIME *montrant ce souterrain :*

Et parcourant le théâtre avec une sombre fureur.

Ce n'est pas là , barbare , mon chemin.

Il revient sur ses pas.

EUPHÉMIE.

Que dis-tu ? réponds-moi. . quel seroit ton dessein ?

Il parcourt le devant de la scène , & Euphémie le suit.

Tes regards enflammés ! . eh ! que prétends-tu faire ?

Il va du côté de l'escalier ; elle court à lui.

Ah ! Sinval ! où vas-tu ? .

THÉOTIME *se retournant :*

Je vais .. te satisfaire.

EUPHÉMIE.

Quoi ? .

C'est peu que Sinval expire de tes coups ;

Le trépas te paraît un supplice trop doux ;

Ta cruauté demande un plus grand sacrifice :

Tu veux que , sans mourir , sur moi je réunisse ,

Les maux les plus affreux , tous les fléaux divers ,

Une éternelle mort , les tourments des enfers ;

Tu connais les transports de ces âmes sacrées ,

Et d'encens & de fiel à la fois enivrées..

Je vais m'abandonner à toutes leurs fureurs ,

Sécher dans des cachots inondés de mes pleurs ;

Chaque jour y maudire une horrible existence..

De ces antres profonds , creusés par la vengeance ;

Puissent mes cris perçants jusqu'à toi retentir ,

Te troubler , t'arracher un trop vain repentir !

Oui , pour les épuiser ces châtimens terribles ,

Je vais porter mon cœur , à ces cœurs inflexibles ,

Par un aveu sincère allumer leur courroux ,

Contre moi les armer au nom d'un Dieu jaloux ;

Le cloître , dont le zèle exige des victimes ,

Le cloître va sçavoir mes erreurs , tous mes crimes ;

Il sçaura que j'ai pris pour la religion ,

Pour de saints mouvemens , mes feux , ma passion ,

Que

Que, lorsqu'à Dieu j'ai cru rendre un fidèle hommage;
C'étoit toi , c'étoit toi dont j'adorois l'image ;
Que Sinval de tes fers a voulu t'affranchir ;
Qu'à tes pieds gémissant , il n'a pu te fléchir ;
Qu'une ame sans pitié , barbare , est ton partage ;
Que. . je meurs de douleur , de désespoir , de rage ;
Et j'y cours. . *Il va du côté de l'escalier.*

EUPHÉMIE *voulant le retenir.*

Ah ! Sinval , arrête. .

THÉOTIME *marchant toujours.*

C'est en vain.

EUPHÉMIE *le suivant.*

Arrête. .

THÉOTIME.

Laisse-moi. .

EUPHÉMIE.

Tu me perces le sein !

Eh ! cruel , est-ce à toi d'augmenter mes allarmes ?

Elle se jette avec précipitation à ses pieds.

Vois Constance à tes pieds , les baigner de ses larmes ;

Demeure. .

THÉOTIME *la relevant.*

De tes pleurs tu sçais trop le pouvoir.

Il la regarde avec tendresse.

Constance.. j'obéis. . *Il fait quelques pas en revenant sur la scène*

Mais remplis mon espoir. .

Il se jette à ses pieds.

C'est moi dont la douleur , c'est moi dont la tendresse

Embrasse tes genoux , te conjure , te presse. .

31

EUPHÉMIE ;

Épouse de mon cœur, ne me refuse pas ;

Il se relève avec vivacité , la serre dans ses bras.

Viens , sortons de ces lieux , précipitons nos pas.

EUPHÉMIE *en pleurant ,*

Que veux-tu ?

THÉOTIME.

Mon bonheur.

EUPHÉMIE.

Ma mort.

THÉOTIME.

Ah ! dis la mienne ;

Si tu tardes encor.. *Il entraîne Euphémie vers le détour.*

EUPHÉMIE.

Je me soutiens à peine.

Pour mes sens défolés, quels combats ! quel tourment !

A Théotime.

O ma religion .. je me meurs .. un moment ;

Sinval , écoute-moi : *elle s'arrête.*

Sçais-tu que la misère ,

Le chagrin dans ces murs ont amené ma mère ?

THÉOTIME *avec surprise & indignation.*

Ta mère ! ici ! quel nom ! l'auteur de tous nos maux !

EUPHÉMIE *avec attendrissement.*

Sinval ! elle a repris des sentiments nouveaux ;

Sinval ! elle est ma mère.. hélas ! par notre fuite,

Au malheur , au besoin elle se voit réduite.

D R A M E.

63

THÉOTIME *s'est arrêtée avec Euphémie.*

Tu parles de parents à ton amant. . à moi ,
Qui n'adorai jamais , n'idolâtrai que toi !
Ah ! tu n'as pas mon cœur : la mere de Constance
Ne doit point éprouver l'horreur de l'indigence.
Malgré les bords lointains qui nous sépareront ,
Sur son adversité nos secours s'étendront ,
Et. . *Il entraîne une seconde fois Euphémie.*

Partons. L'heure fuit ; sous ces voûtes funèbres ;
J'appergois s'éclaircir , & tomber les ténèbres.

EUPHÉMIE.

Trahir. . non. . je ne puis. . *Elle tombe sur ses genoux , les
mains levées vers Théotime , comme pour le prier.*

THÉOTIME.

Ne crois plus me toucher ;
De ces lieux , malgré toi , je sçaurai t'arracher . .

Il la soulève avec violence & marche vers le souterrain.

EUPHÉMIE *éploée.*

Que fais-tu, malheureux ? Sinval. mon Dieu ! j'expire ! . .
Son voile est en desordre.

Sous tes coupables mains , mon voile se déchire !
Arrête. . ciel ! ô ciel ! la terre m'engloutit !

*Une des tombes qui sont sur la scène , s'ouvre sous les pas d'Euphémie ; la
pierre se brise , & roule avec bruit. Euphémie est entraînée dans la chute ,
& se trouve à moitié engloutie dans ce sépulchre. La Comtesse d'Orcé paraît
sur l'escalier , un flambeau à la main , & conduite par Mélanie.*



SCÈNE III.

EUPHÉMIE, THÉOTIME, MÉLANIE;
LA COMTESSE D'ORCÉ, CÉCILE.

MÉLANIE *apercevant Sinval.*

THÉOTIME !

LA COMTESSE D'ORCÉ *laissant*
échapper le flambeau de ses mains , & tombant dans les bras de Mélanie.
Sinval !

CÉCILE *ouvrant une porte qui donne*
dans le caveau , recule d'étonnement. Euphémie & Théotime sont frappés
de terreur , & cet état les empêche d'apercevoir les autres personnages.

EUPHÉMIE *à peine revenu de son*
accablement.

Enfin , Dieu me punit ;

Je tombe sous son bras ; c'est ici qu'il m'appelle ;

C'est ici qu'il détruit ma substance mortelle ,

Qu'il a marqué le terme à mes égarements ,

Que vont rouler pour moi des siècles de tourments ,

L'éternité.. terrible à mes regards offerte ;

Ici , j'attends la mort.. & ma tombe est ouverte.

Théotime veut la relever : elle le repousse avec indignation.

Homme trop criminel , va , fuis loin de ces lieux ,

Et puisse mon trépas te dessiller les yeux !

N'as-tu point dans cette ame , à mon repos fatale ,
Entendu retentir la pierre sépulchrale ?
N'as-tu point vu ce Dieu la briser sous mes pas ?
Lui-même est accouru m'arracher de tes bras ;
Dans ce tombeau , lui-même il m'a précipitée ;
Aux pieds de sa justice , il m'a déjà citée ;
Il t'y traîne avec moi ; ne crois pas échapper
A son glaive.. il menace , il s'apprête à frapper ;
Son flambeau te poursuit à travers ces ténèbres ;
Lis ton arrêt écrit sur ces marbres funèbres ,
La foudre approche , éclate.. elle fond sur nous deux ;
L'enfer s'ouvre . : ô Sinval , quels fantômes hideux !
Des spectres agités errent dans ces lieux sombres ;
Sous le même linceul , je vois un peuple d'ombres ;
Tous les morts , réunis dans ces murs pleins d'effroi ;
Du fond de leurs tombeaux s'élèvent contre moi ;
Ils m'entraînent ! . je vais auprès de vous m'étendre ,
A vos tristes débris mêler ma froide cendre ;
Par vos accents plaintifs cessez de m'accuser.
La colère du ciel ne sçauroit s'apaiser !
O maître des humains , qu'ont lassé mes offenses ,
Sur moi seule répans la coupe des vengeances ;

Avec attendrissement.

De Sinval , ô mon Dieu , détourne ton courroux ,
Et qu'un remords heureux le dérobe à tes coups !

Elle se recourant , elle aperçoit la Comtesse.

Ah ! ma mère , c'est vous que ma faiblesse implore.
 Oui , vous voyez Sinval , pour qui je brûle encore ,
 Ma mère ; en ce moment , j'allois.. j'allois vous fuir .
 Infidèle à mes vœux , les rompre , les trahir..
 De cet asylé saint je marchois vers l'abîme ,
 Et j'engageois Sinval à partager mon crime ;
 Je l'entraînois. . un Dieu , trop lent à se venger ,
 Dans cette tombe enfin est venu me plonger..
 J'y veux mourir. *Elle se jette sur la tombe & l'embrasse avec empressement.*

LA COMTESSE D'ORCÉ.

O ciel !

THÉOTIME *de la Comtesse.*

Vous voyez votre ouvrage !

Tous les personnages restent pendant quelque temps dans un silence profond.

EUPHÉMIE *se relevant avec fureur , & jetant les yeux sur Théotime.*

Je te revois encor ! que veux-tu davantage ?
 Le ciel frappera-t-il sans ébranler ton cœur ?
 Cruel , n'est-il pas tems que ce ciel soit vainqueur ?
 Criminels dévoués au terrible anathême ,
 Combattons-nous toujours contre ce Dieu suprême ?
 Attendrons-nous l'instant où rassemblant ses coups ,
 Son tonnerre , qui gronde , ait éclaté sur nous .

Qu'il nous ait engloutis , pour venger ses injures ,
 Dans une éternité de feux , & de tortures ?
 Du fort qu'il nous prépare , il vient de m'avertir :
 Sinval , cède à ma voix , au cri du repentir ,
 A la religion , à Constance , à toi-même ;
 Pour la dernière fois je te dis que je t'aime ,
 Que je dois , que je veux dompter ces mouvements :
 Que je veux étouffer les moindres sentimens.
 Si l'amour. . qu'ai-je dit ? si la pitié t'inspire ,
 Si mes larmes encore ont sur toi quelque empire ;

Théotime s'attendrit par degrés.

Laisse-moi retourner aux pieds de nos autels ,
 Y porter mes remords , mes tourmens éternels ;
 Laisse-moi m'immoler à ce Dieu que j'offense.
 Je vois couler tes pleurs : ils prennent ma défense ;
 Te parlent pour ce Dieu , qui te r'ouvre les bras ,
 Qui rentre dans ton sein.. ne le repousse pas ,
 Sinval , cours à ses pieds déposer nos alarmes ;
 Sinval.. le repentir pour Dieu même a des charmes ;
 Nos maux l'attendriront ; il se désarmera ;
 Un pas vers lui de plus , il nous pardonnera.

THÉOTIME *en pleurant amèrement ;
 & après une longue pause.*

Il l'emporte , ce Dieu ; sa grace est dans ta bouche ;
 Je cède à son pouvoir : c'est par toi qu'il me touche ;

Tu me rends aux autels , à mes devoirs , à moi ;
 A dix ans de vertus que je perdois sans toi ;
 Mon cœur envain s'élève & t'oppose un obstacle :
 Tes larmes.. sur ce cœur vont produire un miracle.
 Eh bien ! ce mot affreux , le puis-je prononcer ?
 Je vais.. à mon amour.. Constance... renoncer ,
 Oui.. te quitter.. te fuir.. fuir.. tout ce que j'adore..
 Finir loin de ta vue un destin que j'abhorre ,
 T'arracher , te bannir de mes sens éperdus..
 O ciel ! en est-ce assez ? . que te faut-il de plus ?

EUPHÉMIE.

Euphémie , ô mon Dieu , retrouve Théotime ?

THÉOTIME.

'Ah ! jamais la vertu ne fut plus près du crime.
 Mon cœur l'éprouve trop ; c'est peu que de mourir :
 Connais, sens tous les maux que l'homme peut souffrir ;
 Vois l'abîme effroyable où je me précipite :
 Je m'éloigne.. je pars.. Constance , je te quitte..
 Je pars.. je t'obéis bien plus encor qu'à Dieu ;
 Constance.. tu reçois mon éternel adieu ,
 Mon ame , de regrets , de douleurs consumée ,
 Pour toujours ! . quand jamais tu ne fus plus aimée.

*Il se fait violence & sort précipitamment.*EUPHÉMIE *le suivant des yeux jusqu'à ce qu'elle ne l'aperçoive plus.*

Je n'ai plus qu'à mourir :

Elle tombe les bras étendus sur une des pierres sépulchrales.

SCÈNE

SCÈNE IV, & dernière.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ,
MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE *embrassant Euphémie avec transports*

TU triomphes enfin !
Les transports de la grace ont passé dans ton sein !
O mon Dieu, ma prière est enfin exaucée ;
Au rang de tes élus Euphémie est placée.

A Euphémie.

Nous accourions vers toi pour calmer ta douleur ;
Dieu lui-même est venu, de son bras protecteur,
T'applanir le chemin qui mène à la victoire ;
Goûte bien ton bonheur, & jouis de ta gloire.
Ce choc, où se détruit l'humaine passion,
Affermit le pouvoir de la religion.

CÉCILE.

A ce sublime effort, je demeure interdite !

A Mélanie.

J'observois tous ses pas ; je dévoilois sa fuite :
Contrainte à l'admirer, je vois que la vertu
Plaît davantage au ciel, quand elle a combattu.

M

EUPHÉMIE.

MÉLANIE *occupe à s'occuper Euphémie.*

D'où vient que dans mes bras tremblante.. inanimée..
Sur son front pâissant la mort même imprimée !

A la Comtesse avec vivacité.

Secourons votre fille.. empressons-nous.. ô cieux !
Qu'il en coûte à nos cœurs pour être vertueux !

A Euphémie avec tendresse.

Ma sœur ..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

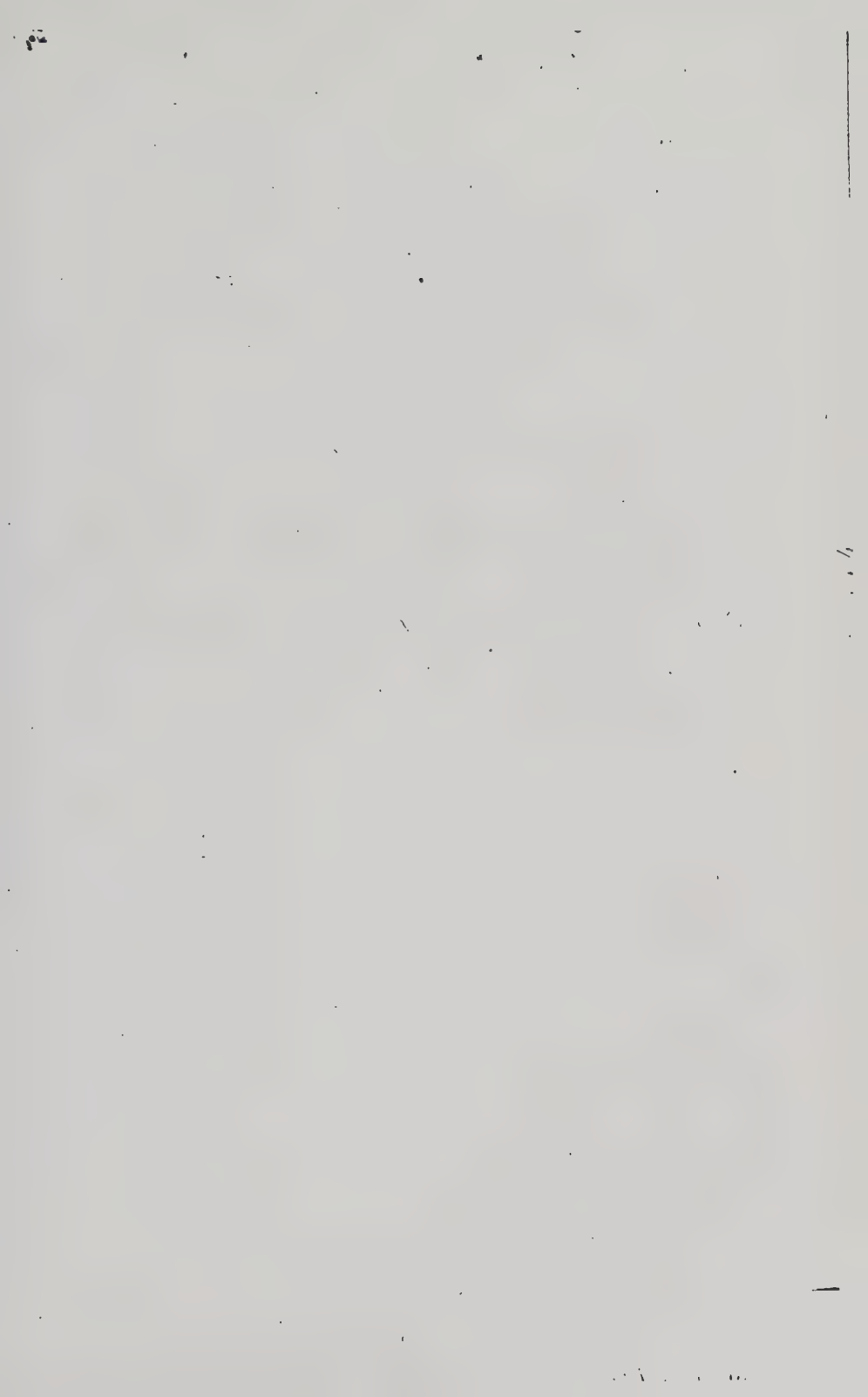
Voilà le fruit des rigueurs d'une mère !
O vous , qui trahissez ce sacré caractère ,
Que n'êtes-vous témoins du châtiment cruel
Qui punit les erreurs de l'amour incestueux !

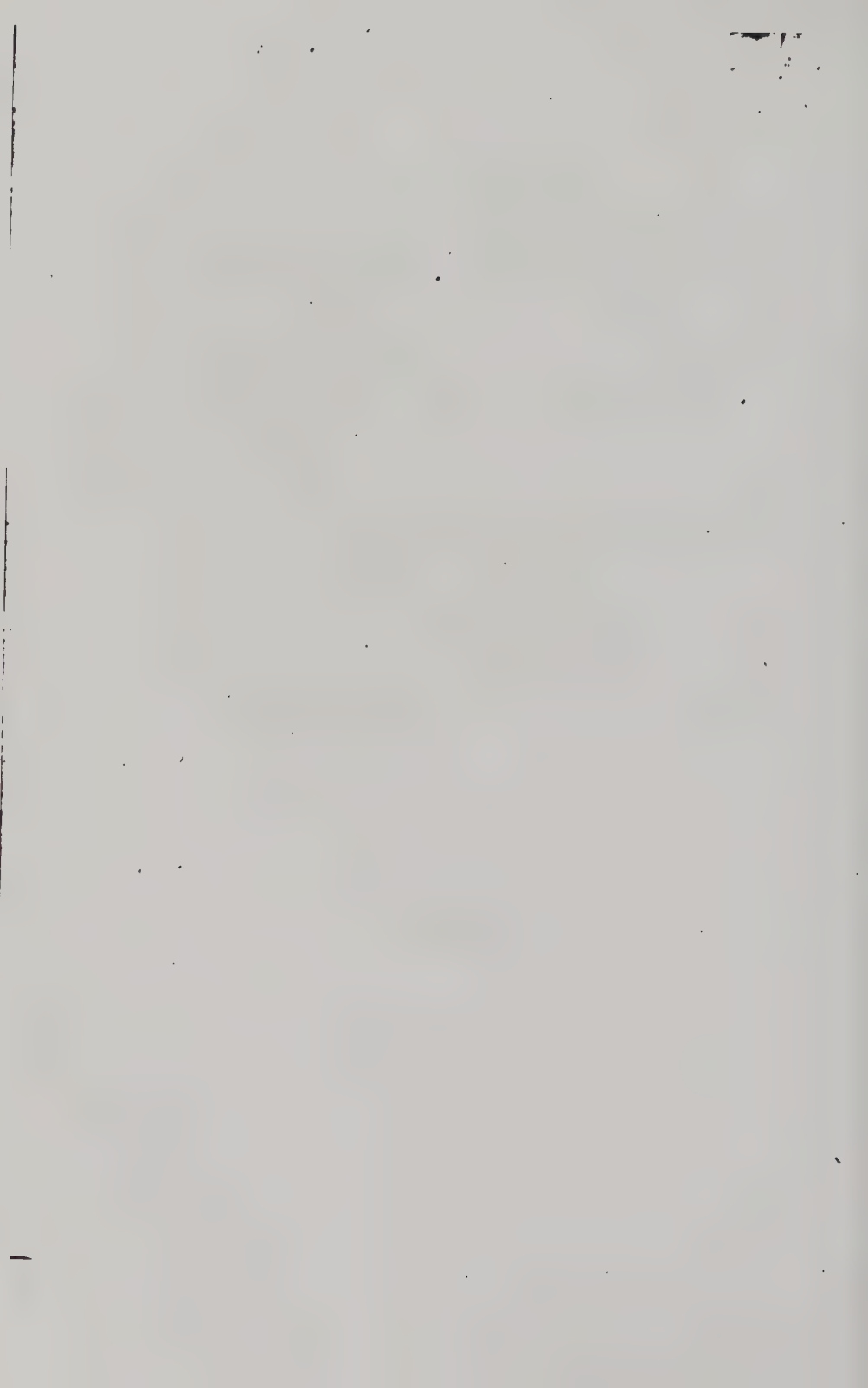
*La Comtesse , Mélanie & Clément se précipitent pour arracher à cette scène
Euphémie mourante.*

La toile se baisse.

.. F I N .

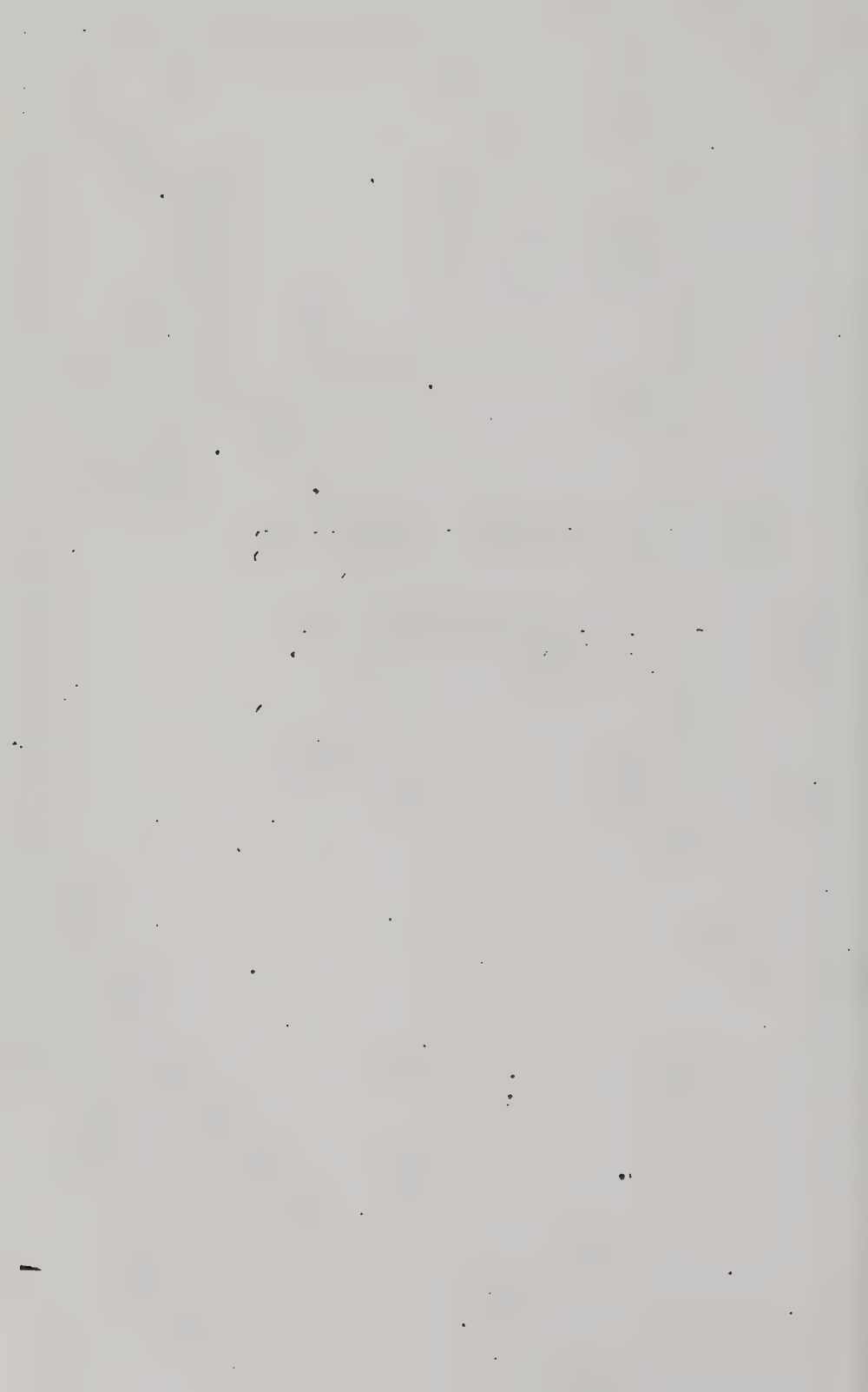


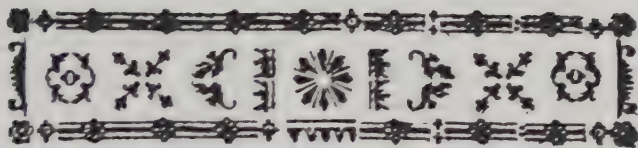




M É M O I R E S

D' E U P H É M I E.





M É M O I R E S

D' E U P H É M I E.

OUI, ma chere fille, car ma tendre amitié me permet de vous donner ce nom & de prendre avec vous celui de mere, oui, vous aurez ce fidele tableau de mes malheurs, que vous me demandez avec tant d'instance; hélas! vous le trouverez inondé de mes larmes; la source en est intarissable. La seule chose qui me fait supporter la douleur de revenir sur le cours de la vie la plus infortunée, c'est que cette image de mes peines pourra vous être de quelque utilité; mes revers vous instruiront; ils vous feront descendre en vous-même, examiner avec une attention réfléchie, si le desir de vous consacrer à Dieu dans les mortifications du cloître, est une vocation bien déterminée, si l'impulsion du bras céleste se fait sentir dans le pieux transport qui vous anime. Sans contredire, notre état est le plus heureux que l'on

puisse embrasser , lorsqu'on se sent appelé par cette voix intérieure & irrésistible qui nous force , nous entraîne & nous arrache à tous les songes & à toutes les illusions de la terre. Mais sommes-nous retenus encore par ces liens funestes ; portons-nous aux autels une ame offusquée de ces ténèbres que la grâce seule peut dissiper ; quelle guerre intestine , quels pénibles combats nous nous préparons à soutenir ! Qu'une pareille situation est un tourment affreux , & que nous offensois ce maître suprême , à qui nous devons un compte exact de nos moindres sentiments !

Vous me croirez , ma chere enfant ; je n'ai nul intérêt à vous déguiser la vérité : je touche au moment terrible où cette vérité se laisse voir sans nuages ; c'est en quelque sorte des bords de la tombe que je vous écris. Tous les cœurs sensibles se ressemblent à peu près , & par malheur pour le mien , il est en droit de donner des conseils aux autres : il n'y en a jamais eu de plus tendre & de plus douloureusement affecté. Je mourrai contente , si vous profitez de ma triste expérience. Les infortunés doivent goûter une espece de consolation , quand ils peuvent empêcher qu'on ne s'expose aux épreuves qu'ils ont essuyées. Il me semble que je recommence avec vous

la carrière de la vie , & l'idée que mon exemple pourra vous préserver des cruels événements dont j'ai été la victime , répand de l'adoucissement sur mes derniers jours.

La Bretagne m'a vû naître. J'apportai au monde quelques-uns de ces avantages humains qui n'ont que peu de valeur à des yeux éclairés par la religion ou même par la seule raison ; de la noblesse, un extérieur agréable, cette vivacité qu'on appelle de l'esprit, voilà les premières chimères qui purent m'en imposer ; elles me furent cependant encore moins préjudiciables qu'une sensibilité extrême qui se fortifia & s'accrut avec l'âge. Il n'y a point de faibles mouvements pour les cœurs de cette trempe ; tout y prend le caractère énergique des passions ; ils s'enflamment avec d'autant plus de facilité, qu'ils attachent de la vertu à persévérer dans leurs penchants. J'avois beaucoup de tendresse pour ma famille ; je sentis qu'il pouvoit être encore des affections plus vives , & qui remplissent davantage ces desirs insatiables qui nous tourmentent. Il ne faut point se le dissimuler : il n'est que l'amour qui porte avec soi cette plénitude de sentiments , & qui fixe l'inquiétude de ces desirs rarement satisfaits. Quel bonheur pour une ame suscep-

able de toute l'étendue de cette passion , quand un Dieu même en est l'objet ! qu'alors elle est suivie de plaisirs purs & inaltérables ! Mais ma destinée étoit d'errer longtems dans les routes trompeuses du monde , & je devois servir d'instruction aux esclaves enlevés des attachemens terrestres.

Un des amis de mon pere nous présenta le chevalier de St. Albon comme un parti qui pouvoit me convenir pour la fortune & pour la naissance ; ce fut à mes yeux les moindres qualités. Une physionomie noble & intéressante , des graces sans affectation ; une taille élégante & majestueuse , le sentiment même qui parloit par la bouche , un air d'honnêteté & de vertu répandu sur toute la personne , ce charme enfin qui nous attire , nous subjuge , & qu'on ne peut définir : voilà ce qui me frappa tout à coup , & ce qui décida de mon cœur pour la vie. Il sembloit que la nature eût choisi de tout tems St. Albon pour être mon époux ; nous avions les mêmes inclinations , la même sensibilité ; nos ames furent bientôt enchaînées l'une à l'autre par des liens dont peut-être je traîne encore les restes jusque sur le tombeau qui va m'engloutir. Faibles créatures que nous sommes , pouvons-nous bien nous connaître , & distinguer la

véritable cause de nos sentimens ? Hélas ! Je frémis de m'interroger , de porter la lumière dans ce cœur expirant , & déchiré par mille blessures ! Malheureuse ! Est-il bien vrai que ce soit Dieu seul qui fait couler tes larmes ?

Les parents du chevalier & les miens étoient d'accord ; mon pere surtout ne desiroit rien tant que ce mariage ; il m'aimoit tendrement , c'étoit dans son sein que j'allois me consoler des duretés de ma mere ; mon frere étoit tout ce qu'elle voyoit , tout ce qui l'occupoit ; elle lui eut sacrifié mon pere même , avec de telles dispositions , il est aisé de juger qu'elle m'étoit peu favorable. Mon mariage cependant , malgré tous les obstacles qu'y apportoit ma mere , n'avoit pu se différer ; je touchois au moment qui devoit sceller mon bonheur. Jamais St. Albon ne m'avoit paru plus digne d'être aimé ; il réunissoit tous les agréments , toutes les vertus. Le jour est fixé où ces nœuds si chers doivent se former. La veille de ce jour heureux , je sens une mélancolie subite s'emparer de moi ; quand j'aurois du me livrer à la joie , je m'abandonnois à la plus profonde tristesse ; je m'enfonçois dans un morne accablement ; mes regards se partageoient entre mon pere & le chevalier , & par un mouvement involontaire , des pleurs couloient dans

mon sein ; une voix secrete y gémissoit sourdement. Le soir, avant que de me retirer , j'embrasse mon pere , je lui demande plusieurs fois la bénédiction ; je revenois sans cesse dans ses bras ; il sembloit éprouver le même trouble : nous pleurions ensemble. Enfin nous nous quittons , comme si cette séparation devoit être éternelle , & je me traîne à mon lit avec une épouvante que je ne pouvois repousser. Envain je me disois que mon sort alloit être lié à celui d'un homme adoré , qui n'avoit d'autre desir que de me rendre la plus heureuse des épouses , qui seroit le plus tendre ami de mon pere ; cette perspective si flatteuse que j'envisageois , faisoit place , malgré moi , à des images lugubres , à des pressentiments funèbres. Fatiguée de ce tumulte d'idées sombres & sinistres , je cède au sommeil.

Je n'ignore point qu'ajouter foi aux songes est une de ces faiblesses de l'esprit humain , que rejette absolument la raison : mais le mien a tant de rapport avec les tristes événements de ma vie , qu'il m'est indispensable de vous en parler ; je le mets à la tête de mes infortunes ; c'est par ce songe effrayant que j'entre en quelque sorte dans cette longue carrière de disgraces , où la mort est prête à terminer mes pas.

Je me promenois dans un jardin spacieux, j'en admirois la beauté. Ce spectacle change. Je ne vois plus qu'un désert, qu'un lieu de désolation; je suis retirée de la tristesse que m'inspiroit ce séjour, par de longs gémissemens qui redoublent ma terreur. Je me trouve dans une église d'une hauteur immense, & toute tendue de noir; on y récitoit l'office des morts. Un autel de marbre blanc s'élevoit au fond de l'édifice; il étoit éclairé d'une lampe d'où dégoûtoit du sang; & au-dessous de laquelle se lisoit une inscription que je n'ai jamais pû me rappeler; tout ce dont je me ressouviens, c'est que cette inscription m'épouvanta. St. Albion me donnoit la main, il étoit pâle & en habits de deuil. Un inconnu nous annonce qu'on nous attend à l'autel pour nous marier; à peine y sommes nous arrivés, qu'on déploie sur nous un linceul funéraire qui enveloppoit aussi le prêtre; l'anneau qu'il met à mon doigt se brise en plusieurs morceaux. La foudre tombe; je demeure sans connaissance. Je r'ouvre les yeux: je roulois dans une fosse profonde, & un monceau de terre s'ébouloit avec bruit sur ma tête; j'appellois St. Albion: une porte s'ouvre; un spectre hideux s'avance & me crie d'une voix sépulcrale: suis-moi; il me conduit par un long souterrain; il disparaît. Je parviens à un

caveau : j'y apperçois un homme enchaîné , qui pleuroit , les deux mains étendues sur une tête de mort. J'étois ensevelie dans une piece de drap noir , & cependant je marchois vers un cimetiere au milieu d'un lugubre convoi ; le mort qu'on portoit se leve du cercueil , me presse dans ses bras ; le froid qu'il répand dans mon sein , produit une impression si forte que je m'éveille en sursaut.

Mes sens disputoient encore contre les traces de ce songe horrible : j'entends ouvrir ma porte ; la peur me saisit ; je demande qui peut entrer à cette heure dans mon appartement. On me répond : venez promptement , mademoiselle ; il n'y a point de tems à perdre ; monsieur votre pere veut vous voir. — Mon pere me voir ! — Oui , mademoiselle , ne differez point , il se meurt.

Je veux interroger le domestique : il étoit déjà loin. Je vole chez mon pere. Quel spectacle me frappe ! mon malheureux pere succombant sous une attaque d'apoplexie , & expirant entre les bras d'un prêtre & d'un medecin ; ma mere pleurant à ses côtés , & mon frere aux pieds du lit , regardant ces objets de terreur d'un œil assez indifferent , & comme préparé au désastre qui nous menaçoit. Ah ! c'est vous , ma fille ,

me dit mon pere d'une voix embarrassée & presque éteinte ; venez , ma chere Constance , approchez , je n'ai plus que quelques moments à vivre ; je veux que ce soit vous qui me fermiez les yeux. Madame , ajoute-t-il , en se tournant vers ma mere , si je puis me flatter d'avoir encore après ma mort quelques droits sur votre amitié , daignez vous intéresser au bonheur de notre chere fille ; hâtez son mariage. Mon fils ne me désavouera point ; il ne doit pas être jaloux des marques de bontés que vous accorderez à sa sœur ; je vous en conjure : faites-lui oublier ma perte ; qu'elle me retrouve en vous. A ces mots , je tombe , en fondant en larmes , dans le sein de mon pere , qui faisoit des efforts pour se lever & pour m'embrasser ; j'étois mourante avec lui. Je fors de cet abîme de douleurs pour entendre s'écrier : il n'est plus ! Je retombe dans mon anéantissement , & j'en reviens pour sentir davantage toute l'horreur du coup qui venoit de m'accabler.

En effet , je perdois tout dans ce pere si chéri. C'est alors que je commençai à entrevoir le funeste avenir qui m'attendoit. Je ne pouvois me cacher que mon mariage déplaisoit à mamere ; elle étoit maitresse de tous les biens , & mon frere avoit toute la tendresse.

La présence du chevalier adoucissoit ma tristesse sans la dissiper ; mon estime égaloit mon amour ; je trouvois l'ami le plus zélé , le plus respectable dans le plus tendre des amants ; il n'avoit point employé la séduction pour me plaire : c'étoit son cœur sensible & généreux, qui m'avoit charmée ; j'ose dire qu'il étoit un assemblage des perfections humaines , & je me désois enfin de l'espérance flatteuse , qui m'avoit trop abusée, de posséder un époux si accompli : j'avois éprouvé que le ciel se plaît à trahir nos vœux à l'instant même qu'il paraît nous favoriser le plus. Ma mere ne tarda point à réaliser mes craintes. Mademoiselle, me dit-elle , peu de jours après ce triste événement , songez à m'obéir , préparez-vous à un voyage qu'exige la décence ; ce soir , vous ne serez plus ici. Je veux repliquer : on m'impose silence , & je retourne à mon appartement , incertaine si j'existois encore.

Eh bien ! m'écriai-je , mes pressentimens étoient-ils fondés ? avois-je tort de regarder la mort de mon pere comme la source de toutes mes afflictions ? O mon pere , vous n'êtes plus ! vous n'êtes plus ! le ciel ne m'a laissé la vie que pour vous pleurer éternellement ; & pourquoi ne m'a-t-il pas précipitée

avec vous au tombeau ? mon cercueil du moins seroit près du vôtre.... Voilà donc le sort qui m'étoit réservé ?... Où est St. Albion ? où est-il ? que vais-je devenir ? je ne le verrois point ? je m'éloignerois de ces lieux , sans être assurée qu'il m'aimera toujours ; que notre amour triomphera des obstacles ! il y faut renoncer.. Non, St. Albion ne sera point mon époux.. il ne sera point mon époux !..

Je m'arrache à l'excès de mon désespoir , pour essayer si j'aurai la force d'écrire au chevalier. Déjà ma main tremblante avoit tracé quelques lignes ; ma mere entre avec fureur , & me demande ce que je fais : mon embarras me trahit ; elle surprend ce billet commencé & le déchire en m'ordonnant de la suivre ; je me jette à ses pieds.—Ma mere, où voulez-vous me conduire ? Du moins , avant mon départ , que je voye , un instant , un seul instant , l'époux que vous me destiniez. N'est-ce pas vous & mon pere qui m'aviez permis de lui donner ce nom ? N'aviez-vous point flatté mon pere expirant.... Ma mere , vous ne m'entendez point ; vous ne voyez point ma douleur ; j'embrasse vos genoux , je les arrose de mes larmes ; plongez-moi dans un cachot ; donnez-moi la mort , la mort la plus cruelle ; mais que je voye encore St. Albion ,

que je lui dise encore.... Ne suis-je plus votre fille ? Déchirez donc mon cœur ; reprenez la malheureuse vie que je vous dois.... Quel est mon crime ? Vous m'avez été toujours chère ; oui ma mere , je vous ai toujours aimée , malgré vos rigueurs.... Est - ce vous qui me percez le sein ?

J'étois mourante à ses pieds que je ne voulois point quitter. C'est donc là , mademoiselle , répond ma mere , le fruit de la sage éducation que vous avez reçue ? Vous avez abusé de l'aveugle tendresse de votre pere ; & depuis quand une fille de votre âge a-t-elle le droit de céder à ses caprices , aux égaremens de son cœur ? Qui vous a dit que j'approuvois votre mariage avec St. Albion ? Les tems sont changés , mademoiselle ; je suis maîtresse de votre sort , & ma volonté doit déterminer tous vos sentimens. Je n'ai point d'éclaircissemens à vous donner sur ce que je déciderai à votre égard : il vous suffit d'apprendre , en ce moment , que mon dessein est que vous m'obéissiez sans réplique. Aussi-tôt des domestiques me portent expirante , dans un carrosse , où ma mere étoit déjà montée avec mon frere ; tous deux pendant près de cinq jours m'accablent de leur inhumanité. Nous arrivons aux portes d'un couvent ; c'est là , mademoiselle , me dit ma

mere du ton le plus dur , le nouveau séjour que je vous ai choisi. Souvenez-vous que je réglerai ma conduite sur la vôtre , & que votre destinée est entre vos mains : ce furent ses dernières paroles ; elle ne me laissa pas le tems de lui répondre ; nous étions entrées dans le couvent ; j'étois transportée dans un monde inconnu , enfermée dans une espece de prison , loin de la maison paternelle , loin de tout ce qui pouvoit m'attacher à la vie , loin du chevalier ; & tous ces coups de foudre m'avoient écrasée à la fois.

Quelle image effrayante , lorsque revenue de ce tumulte de chagrins imprévus , je pus me rendre compte de mon horrible situation ! Je ne voyois autour de moi qu'un abîme immense de maux ; il ne me restoit pas même la dernière ressource des infortunés , cet espoir consolant , le seul ami qui nous suive jusqu'au tombeau. J'étois partie sans avoir vu St. Albion ! je me croyois certaine , oui certaine que je ne le verrois plus , qu'il cesseroit de m'aimer .. je repoussois toute idée moins affligeante. Ah Dieu ! & l'ame ne succombe point à de pareils assauts !

Mon premier mouvement fut d'aller me précipiter aux pieds d'un crucifix que je trouvai dans

ma chambre ; je l'embrassai en versant un torrent de larmes ; je lui adressai une prière étouffée dans les sanglots.

Ah ! ma chère fille , c'est bien dans le malheur qu'on sent l'existence d'un Dieu ! l'infortune se jette avec transport au-devant de ce suprême consolateur ; elle le voit, lui parle, lui offre ses peines ; elle éprouve qu'elle n'a point d'autre refuge, d'autre ami sur la terre , non , il n'y en a point d'autre. Mon Dieu , mon Dieu , lui criois-je du fond de mon cœur , je n'ai d'appui , de parents que vous , que vous seul , ô mon Dieu ; prenez pitié d'une malheureuse qui ne vous demande que la mort.

Deux sœurs converses entrent & fouillent dans mes poches , en rejetant ce procédé sur des ordres précis de ma mère. On m'ôta un crayon , des lettres du chevalier , qui étoient l'unique adoucissement à mes maux ; on ne me laissa de livres que l'Imitation de Jésus-Christ. Que la religion , ma chère amie , a d'onction & de douceur dans ce livre admirable ! il n'y a point de traité de morale , point de philosophe ancien ou moderne , qui approche de cet excellent ouvrage ; on diroit qu'un Dieu de bienfaisance l'a dicté. Qu'il m'a été utile dans le cours de ma vie , & combien
de

de fois a-t-il reçu comme un fidèle ami, le dépôt de mes larmes!

Cependant un souvenir trop cher, loin de s'affaiblir, prenoit chaque jour un nouveau degré d'intérêt. St. Albion n'avoit jamais eu plus d'empire sur mon ame; je lui confiois mes peines, comme s'il eût été présent; je lui répétois les sermens d'un amour éternel; je lui demandois si le sien ne s'étoit pas ralenti, & je finissois tous ces entretiens par ne point douter que le chevalier ne m'eût oubliée. Il semble que la sensibilité s'attache plus aux images funestes, qu'aux promesses d'un sort flatteur; on diroit que le malheur est l'état naturel de l'homme; c'est toujours sur cette triste perspective que retombent ses regards, & les miens ne cessoient de s'y fixer.

Je passai plusieurs années dans un accablement qui différoit peu de la mort. Je ne recevois aucune nouvelle de ma mere. Ma douleur, mes vives sollicitations, rien n'avoit pu fléchir la sévérité du cloître. Tout m'étoit étranger; tout se retiroit de moi; c'étoit dans moi-même qu'il me falloit chercher des consolations que je n'y trouvois point. Enfin, ne pouvant plus supporter cet horrible fardeau

de mes chagrins , je conçois le dessein de m'affranchir de l'esclavage. Cette résolution d'abord m'effraya ; je ne me dissimulai pas les suites qui en résulteroient , la difficulté d'employer des moyens honnêtes de subsister , la nécessité de me soumettre à toutes les épreuves humiliantes qu'entraîne l'infortune , plus que tout cela , les soupçons inévitables auxquels je m'exposerois. Je m'écrie : non , je n'exécuterai point ce projet qui me couvre de honte à mes propres regards. Quelle est mon espérance ? De recouvrer ma liberté ? Et pourrai-je vivre un instant , si je suis deshonorée ? Que dira-t-on de moi ? On me croira coupable ; je serai condamnée à un avilissement éternel ; je mourrai dans le désespoir , & mon opprobre me survivra ; peut-être que St. Albion lui-même... s'il alloit me soupçonner...

Un moment après , j'embrassois des idées contraires. — Mais je suis une misérable prisonnière qui brise ses fers ; il n'y a que la fuite qui puisse m'arracher de cette espece de tombeau , où , selon les apparences , je dois être ensevelie pour toujours ; je ne vois pas enfin St. Albion ; du moins je sçaurai s'il vit encore , dussé-je apprendre qu'il ne m'aime plus... Je m'arrêtai à cette dernière idée , qui bien-tôt eut détruit toutes

telles qui s'opposoient à un parti aussi violent. Que m'importe, me disois-je, ce qu'on pensera de moi ? la vertu dépend-elle du bruit public ? Ne me suffira-t-il point d'avoir mérité le témoignage de ma conscience ? Que me fait le jugement, le cri de l'univers entier, si la voix de mon cœur n'a rien à me reprocher ? J'aurai l'estime, j'aurai la tendresse de St. Albën ; il sçaura que lui seul m'a pu déterminer à cette démarche.

Voilà, ma chère fille, où nous conduisent les passions ; l'excès de leur dérèglement, est de s'efforcer de couvrir nos fautes d'un voile specieux.

L'amour l'a donc emporté sur la bienséance, le devoir, l'honnêteté, la religion ! Je fais des cordes de mes draps, & je descends par ma fenêtre dans le jardin ; j'y avois déjà fait quelques pas : un chien s'élance ; je tombe en poussant des cris affreux, & je perds l'usage de mes sens. En revenant à moi, je me trouvai dans les mains de plusieurs religieuses, qui étoient accourues au bruit : elles me traînent chez la supérieure, qui ordonne que je sois enfermée plus étroitement & condamnée au pain & à l'eau, jusqu'à ce qu'on écrivît à ma mère, & que sa réponse décidât de mon sort.

Rendue à ma prison, je m'endormis, si l'on peut le dire, dans l'accablement de mes maux. Cet anéantissement attaché aux grandes douleurs, seroit-il un bienfait de la nature, ou plutôt de l'Etre suprême, qui veille sans cesse à notre conservation ? Il vouloit sans doute me punir ; il permit que je fusse réveillée de cette létargie par de nouveaux coups de tonnerre. Une des sœurs converses qui me servoient, me fait signe qu'elle avoit quelque chose à me communiquer ; j'ai l'adresse d'écarter pour un moment la compagne : aussitôt toute mon ame vole au-devant d'un billet que cette fille tire de son sein : à peine m'en suis-je saisie, que j'ai déjà lu ces mots qui me renversent à terre comme frappée de la foudre. » Il vous est resté, mademoiselle, des » amis qui ne cessent de s'intéresser à votre sort. » On ne sçait comment vous préparer à l'événement » dont il faut, de toute nécessité, que vous soyez in- » formée ; vous êtes dans l'asyle de la religion : c'est » elle qui vous soutiendra contre ce revers inatten- » du... Le chevalier de St. Albion n'est plus digne » de votre tendresse... son cœur a changé ; en un » mot, mademoiselle, il s'est élevé entre vous & » lui une barrière insurmontable ... le chevalier vient » de se marier... » On continuoît dans cette lettre

de me plaindre, & de me donner des conseils; on m'exhortoit encore à la fermeté & à la religion; il ne m'échappa qu'un cri: le chevalier est marié! Ensuite je ne parlai plus, je n'entendis plus; il n'y avoit que mon cœur qui existât pour sentir tout l'excès du désespoir. Je restai plusieurs semaines dans ce déplorable état. Si je formois encore quelques vœux, c'étoit pour être délivrée promptement d'une existence qui m'étoit odieuse. J'allois expirer: je touchois à ce moment où l'on goûte une sorte de satisfaction à quitter la vie, comme un malheureux, qui, gémissant sous un fardeau, se trouveroit soulagé, s'il venoit à en être débarrassé. Une voix, qui ne m'étoit pas étrangère, se fit entendre à mon oreille; je leve les yeux: je reconnais ma mere, ma mere, l'auteur de tous mes maux; la nature avoit encore des droits sur mon cœur presque éteint: je l'embrasse avec transport. Il m'a donc trahie! il en a épousé une autre!... ces mots me sont à peine échappés, que je retombe sans force sur mon lit. Que voulez-vous dire, ma fille, me répond ma mere? St. Albon n'a point été marié... Je me relève. — St. Albon m'aimeroit encore?... Hélas! poursuit ma mere, puisses-tu l'oublier! il

seul se résigner à Dieu ; il tient nos destinées dans ses mains. Non , le chevalier n'est point marié , ajouta-t-elle avec un profond soupir , mais .. — Achevez ma mère , qu'allez-vous m'apprendre ? — St. Albon... — Eh bien !... St. Albon... — Est-ce que tu ne m'entends point ? Mon embarras t'en dit assez. St. Albon... Ma fille... Il n'est plus. — Il n'est plus ! — Il est mort , il y a déjà quelque temps ; et aussitôt elle me presse contre son sein.

Ma mère passa une quinzaine de jours avec moi ; je n'avois à la bouche que le nom du chevalier ; chaque instant que je me trouvois seule , je voulois me percer le cœur ; l'instrument homicide étoit sur ma poitrine : la religion venoit m'arrêter la main. Hélas ! si ce n'étoit à l'Être suprême qu'est réservé le droit de prononcer sur nos jours , pourquoi supporterions-nous une existence importune ? Quelle ressource pour les malheureux , que de pouvoir se jeter dans les bras de la mort !

Ma mère écrivit à une de mes tantes paternelles ; Cette respectable parente ne tarda pas à se rendre auprès de moi ; elle fut touchée de mes maux : elle m'emmena avec elle dans une petite terre , où elle s'étoit retirée loin du monde ; son revenu médiocre

lui suffisoit pour soutenir l'état borné qu'elle avoit embrassé. Ma mere m'avoit fait entendre que mon frere étoit sur le point de se marier , & que j'avois peu de bien à espérer ; je n'eus pas de peine à concevoir qu'il falloit que je renonçasse à rentrer dans la maison qui m'avoit vû naître.

Ma tante employoit tous les moyens de me consoler ; je pleurois librement devant elle ; j'avois perdu St. Albon ; tout m'étoit devenu insupportable ; je voyois par-tout l'ombre du chevalier ; je l'entendois gémir & me reprocher sa mort ; Je me redisois souvent : c'est moi , c'est moi qui l'ai précipité dans cette tombe , où je brule de le rejoindre ; notre séparation lui aura couté la vie , & ne sçais-je pas combien il est affreux d'être privé de ce qu'on aime ? St. Albon , quoi ! tu n'es plus ! & je n'ai point recueilli tes derniers soupirs ! tu n'as pas reçu les miens ! je ne fais point expirés à tes yeux ! je mourrai , je mourrai après toi ! j'ose vivre encore , & tu n'existes plus !

Il n'y avoit que Dieu seul qui pût guérir de si profondes blessures : je résolus de recourir à lui. Je priai ma tante de souffrir que je m'ensevelisse dans un couvent , & que j'y fusse attachée par un lien éternel :

cette digne parente persista longtems dans ses refus ; j'obtins enfin son consentement ; ce fut elle-même qui me conduisit à l'abbaye de ** ; je l'engageai à garder le silence sur ma démarche , & surtout à ne point en instruire ma famille qui paraissoit s'intéresser si peu à mon sort. Ma tante céda à cette nouvelle demande. Que vous dirai-je , ma chere fille ? Mon noviciat expiré , je pris le voile ; j'avois mesuré toute l'étendue de mon tombeau : je m'y plongeai vivante ; mes vœux , mes vœux furent prononcés ; quel mot ! quelle image ! je promis enfin à Dieu de n'aimer plus que lui. Concevez tout ce que m'imposoit ce serment terrible ; eh ! combien de fois s'est-il élevé contre moi !

Ma tante fidelle à l'observation de sa promesse , n'étoit point accompagnée de domestiques , lorsqu'elle venoit me voir ; sa présence & son entretien étoient un soulagement au chagrin dévorant qui me consumoit. Une maladie subite m'enleve cette chere bienfaitrice , & elle emporte avec elle dans le cercueil , le secret de ma nouvelle situation & de ma retraite.

Cette perte me causa une affliction qui me fit sentir que la douleur est sans bornes. Je ne tenois plus à la société que par ce lien , & il venoit d'être rompu. Mon état étoit précisément celui d'un être malheu-

reux qui jusqu'alors auroit eu la tête élevée hors du précipice , & qui , à cette affreuse nouvelle , y seroit retombé pour jamais.

Me voilà donc seule livrée à tous les ennemis qui étoient au dedans de moi-même ! Que je m'étois trompée , quand j'avois cru trouver la paix aux pieds des autels ! hélas ! en changeant d'habit , avois-je changé de cœur ? avois-je pu faire des serments qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de remplir ? comment donner à Dieu une ame où dominoit le souvenir d'un homme ? St. Albon n'étoit plus : mais il vivoit encore pour un amour qui se nourrissoit de ses larmes. Il m'échappoit des regrets sur le sacrifice de ma liberté , sans pouvoir me dire pourquoi je les formois ; quand j'avois perdu tout ce qui auroit pu en être l'objet , quel autre bien , quelle autre situation convenoient plus à mes malheurs que l'obscurité du cloître , & une espece de mort perpétuelle ? dans quel sein m'étoit-il permis de répandre des pleurs , si ce n'étoit dans celui de Dieu ? & cependant mes jours n'étoient qu'un tissu de parjures & d'infidélités envers lui ; St. Albon en quelque sorte lui déroboit l'hommage que tout ce qui respire doit à ce suprême bienfaiteur. Que le cœur humain est enveloppé d'épaisses ténèbres ! & si l'on avoit le secret d'y lire , qu'on trouveroit peu

d'hommes qui ne fussent point coupables ! je l'étois sans doute , quand sous un maintien religieux , je conservois en moi des sentimens si opposés à la véritable piété.

Les gens du monde n'imaginent pas qu'une passion dont l'objet est détruit , puisse subsister & même s'augmenter ; ma fille , ce n'est que dans la retraite que l'on aime ainsi ; le cœur n'y connaît point cette dissipation qui le fait errer dans ses goûts , & qui lui ôte de ses forces en multipliant les desirs ; une ame isolée , solitaire , se concentre dans une affection , en fait son unique pensée , son seul aliment , s'y attache toute entière ; c'est pour elle qu'il n'y a ni tems , ni espace , que l'objet absent prend tous les charmes de l'objet présent , que les morts revivent , que les images se réalisent ; c'est dans l'ombre & l'effroi du silence que la sensibilité vient à bout de surmonter tous les obstacles , & qu'elle déploie toute l'étendue de ses facultés. Hélas ! cette sensibilité faisoit mon éternel supplice ; c'étoit un vautour qui dévorait mon cœur sans cesse renaissant pour lui servir de pâture. Rien n'avoit pu affaiblir la violence de mes maux ; toujours criminelle envers Dieu , toujours consumée pour St. Albon d'un amour aussi insensé que coupable , me jettant en pleurant aux pieds

des autels , les embrassant avec fureur , y portant toute la sincérité , toute l'ardeur du vrai repentir , & rentrant dans mon ame pour me retrouver encore plus tendre & plus condamnable ; tel étoit l'excès des tourmens que j'avois à souffrir , & qui ne devoient avoir de fin que celle de ma vie.

Une religieuse , qu'on nommoit Sophie , voulut bien partager ce fardeau de mes peines secrètes ; elle pleuroit avec moi , & essayoit de me consoler ; son ame pure & exempte de faiblesse , jouissoit de sa première innocence ; c'étoit une glace que le moindre soufle n'avoit jamais ternie ; son premier soupir s'étoit élancé vers Dieu ; elle lui avoit consacré toutes les pensées , tous les sentimens ; elle joignoit à son goût pour la religion une profondeur de raisonnement qui prètoit de nouvelles forces à sa piété ; arrivée à cet âge où l'on voit tout avec les yeux prévenus de l'illusion , elle avoit eu le bonheur d'envisager le monde tel qu'il est en effet ; il lui paraissoit une carrière immense de faux plaisirs , d'apparences trompeuses , de misères réelles , de vicissitudes contraires qui emportent à la mort , sans qu'on ait eu le tems de vivre un moment , & elle avoit jugé que les attachemens humains , quelques flatteurs qu'ils nous semblent , n'ont jamais la

douceur & la vérité de cette ardeur , de cette flamme si épurée qui nous élève vers le Souverain des êtres , nous concentre dans un amour sans trouble , sans remords , toujours désirant , toujours satisfait , & toujours vertueux. Cette noblesse de sentiments & cette délicatesse de morale n'empêchoient point Sophie de regarder autour d'elle ; & de plaindre les infortunés que les passions égarent sur la terre ; elle voyoit les défauts d'autrui avec soin ; sévère jusqu'à la dureté pour elle-même , & indulgente à l'excès pour ses compagnes , elle avoit sçu concilier la sainteté de la religion , & la sensibilité de la nature. J'osai verser les larmes de l'amour profane dans ce sein brûlant de l'amour divin. O ma chère Sophie ; daigne me tendre les bras du haut des cieux , où sans doute tu as reçu la récompense que tu méritois , daigne encore me protéger , m'aimer , prendre pitié d'une sœur malheureuse qui a tout à craindre de l'éternelle justice ; applanis-moi le chemin du tombeau , ce chemin qui m'effraye. Hélas ! il faut avoir vécu comme toi pour ne pas redouter la nécessité de mourir.

Cette amie respectable , en me condamnant , me plaignoit avec bonté ; le charme de ses exhortations suspendoit mes chagrins , & sembloit me faire goûter pour quelques instants les douceurs de la paix inté-

rieure ; c'étoit un rayon consolant qui luttoit contre l'obscurité d'une nuit profonde ; elle m'eut rendue maîtresse de cette funeste passion qui m'attachoit encore au souvenir du chevalier , si ce miracle n'eut pas appartenu à Dieu seul.

Sophie un jour entre dans ma cellule avec précipitation ; elle s'assied en versant des larmes. Qu'avez-vous , lui dis-je , ma chere bienfaitrice ? pourquoi cette douleur imprévue ? Ah ! ma fille , me répond-elle , je viens d'avoir sous les yeux l'exemple le plus touchant des calamités dont la terre abonde. Laissez-moi un moment reprendre mes esprits ; je suis pénétrée de ce spectacle. O malheureux humains ! n'est-ce pas assez d'être faibles ? pouvez-vous être barbares & dénaturés à ce point ?

Ma curiosité augmente ; je presse Sophie de la satisfaire. Je ne sçais trop , poursuit-elle , si j'aurai la force de vous apprendre ce prodige d'inhumanité. Elle garde quelque tems le silence & continue ainsi : votre sensibilité , ma chere Euphemie , va être mise à une cruelle épreuve : mais il est si doux de pleurer sur le sort des malheureux & de les plaindre , que je me reprocherois de ne vous point faire partager tout ce que j'ai ressenti !

J'étois au parloir. Une de nos sœurs converses est

venue de la part d'une inconnue me demander un entretien secret. Quelques moments après a paru une dame d'un certain âge ; tout annonçoit en elle l'adversité ; il étoit cependant aisé de s'appercevoir qu'elle s'efforçoit de conserver la dignité du malheur ; l'intérêt qu'elle excitait, n'avoit rien de cette compassion qui souvent humilie l'objet qui la fait naître. Je me suis empressée de faire asseoir cette dame & de l'interroger sur les moyens de consolation qu'il étoit en mon pouvoir de lui donner ; elle m'a répondu par un torrent de pleurs ; j'en ai été attendrie jusqu'à pleurer moi-même. Madame, lui ai-je dit, versez vos larmes dans un sein qui vous est ouvert ; ne me cachez rien ; parlez ; c'est un avant-goût du bonheur suprême de pouvoir soulager les infortunés ; j'ai peu de facultés, mais mon cœur même sera à vous. Madame, a-t-elle interrompu au milieu des sanglots & en me serrant les mains, je n'implore point de secours honteux : je ne reclame que des sentimens de pitié dont je n'aye point à rougir. Je me suis informée, madame, à des personnes obligeantes qui habitent ce couvent ; on vous a nommée, & je n'ai point appréhendé de m'offrir à vos yeux pour vous prier, s'il étoit possible... (& là elle a

baissé la tête avec une espece de confusion & en balbutiant) pour vous prier de me placer auprès de quelque dame en qualité de domestique. A ce mot , elle a pensé suffoquer dans l'abondance de ses pleurs.

O ma chere Sophie , m'écriai-je au milieu de ce récit , il faut lui épargner un tel abbaïssement ; il est des secours plus cruels que le malheur même...

Écoutez-moi , poursuivit Sophie , pensez-vous que votre amie n'ait pas votre délicatesse ? Madame, ai-je répondu en lui tendant les bras , vous ne ferez point réduite à cet extrémité ; on tachera de vous obliger d'une façon plus convenable.. Elle ne m'a point donné le tems d'achever , & a repris vivement : je n'accepterai pas d'autres bienfaits ; je sçaurai descendre aux emplois les plus bas , me cacher dans la poussiere ; j'ai si peu de jours à vivre ! Il faut dévorer ma douleur , me courber sous la main de Dieu .. madame , il me chatie justement ; j'ai mérité ses coups.. A peine a-t-elle prononcé ces dernieres paroles , qu'elle change de couleur , & perd connaissance ; mes secours la font revenir. Elle reprend : ah ! madame ; pourquoi le ciel nous a-t-il défendu d'attenter à notre vie ? que je me débarrasserois avec joie de la mienne ! mais je respecte la suprême Provi-

dence qui m'a frappée ; oui , je le répète , c'est la justice même qui me punit , & elle est assez vengée. —

Eh , madame , quelles sont donc vos disgrâces ? n'y auroit-il pas moyen d'y remédier , sans intéresser la délicatesse d'une vanité permise aux yeux du monde ?

— Oui , madame , repart-elle avec un profond soupir , j'ai pu avoir quelque vanité , & c'est ce qui me rend mes revers plus difficiles à supporter. Je suis née , madame , bien éloignée de l'état déplorable où vous me voyez. Je suis femme de condition , j'ai eu un rang , des richesses , de l'éclat , & je serois trop heureuse aujourd'hui de trouver une place de femme de chambre. (Ce mot lui perçoit toujours le cœur.)

Encore une fois , lui ai-je dit , vous ne servirez point , madame.. Il est inutile , répliqua-t-elle , de me parler d'autres bienfaits , je sçaurai .. je sçaurai mourir..

— Mais vos adversités sont-elles d'une nature à ne pouvoir être adoucies ? — J'ai perdu mon bien , madame , toute consolation , toute espérance ; j'ai tout perdu , & ce qui augmente mes maux , c'est qu'ils partent d'une main .. d'une main qui me fut bien chère... Croiriez - vous , madame , que le cruel ; que le barbare , qui m'a plongé dans cet abîme de misère .. c'est mon fils .. c'est mon fils !.. —

Votre

Votre fils ! — Oui , madame , mon fils .. mon fils
 que j'ai nourri de mon propre sein , mon fils que
 j'ai préféré à toute ma famille ; mon fils pour qui j'ai
 oublié mes devoirs , la nature , Dieu même. Je ne
 vous entretiendrai point de mes faiblesses & de mon
 idolâtrie pour cet ingrat ; restée veuve , je lui ai sa-
 crifié tous mes droits , tous mes biens ; il s'est ma-
 rié : la femme a achevé d'endurcir ce caractère mon-
 trueux. J'ai essuyé , madame , des outrages , des op-
 probres ; rien n'a pu émouvoir ces deux cœurs déna-
 turés. Ne me refusez point , leur disois-je , la grâce
 l'unique grâce que je vous demande à genoux ; laissez-
 moi expirer dans un coin de ce château : mais
 que du moins ma cendre soit réunie à celles de mes
 pères ! J'ai si peu de ténis , mon fils , à vous impor-
 tuner de mes gémissemens ! mon cher fils , souve-
 nez-vous que je vous ai allaité ; souffrez que mes
 derniers regards se fixent sur un lieu qui a été mon
 berceau , qui a été le vôtre ; où je vous ai élevé dans
 mes bras.. Ah ! mon fils , étoit-ce à vous d'être mon
 bourreau ?

Mes sollicitations , mes prières , mon déses-
 poir , tout fut inutile. Enfin , madame , le mari &
 la femme m'ont forcée de quitter ce séjour , qui

m'étoit si cher , où je voulois mourir ; ils m'ont abandonnée à l'adversité , au besoin .. quel mot, madame ! & mes amis ont tous suivi leur exemple.

Je ne pus m'empêcher de m'écrier une seconde fois : ma tendre amie , il faut secourir promptement cette mere affligée. Hélas ! j'eus une mere ! quel monstre que ce fils ! où est cette infortunée ? que la voye , que j'essuie ses larmes ! Vous n'avez entendu , continue Sophie , qu'une partie de ses peines : elle est d'autant plus malheureuse , qu'elle est déchirée de remords. Non , m'a-t-elle dit , ce n'est pas assez d'être la plus infortunée des femmes , j'en suis encore la plus criminelle. La plus criminelle , ai-je répliqué avec étonnement ! eh bien , madame , jetez-vous dans le sein de la Bonté divine. Elle m'en a repoussé pour jamais , répond l'inconnue ; eh comment appaiser le cri de ma conscience ; ce cri éternel qui m'accuse ; qui me condamne ? C'est dans mon cœur qu'est la source intarissable de mes larmes , c'est-là qu'est mon supplice. J'ai offensé la nature , le ciel. Comment tout ne seroit-il pas déclaré contre moi ? Je ne puis me réconcilier avec moi-même ; rien , madame , ne peut réparer l'énormité de mes fautes.

A ce dernier mot, sa douleur augmente ; je lui parle avec plus de tendresse ; je lui remets devant les yeux le ciel toujours prêt à pardonner, Dieu comme un bon père qui ne se lasse point d'ouvrir ses bras à ses malheureux enfans ; je lui représente que le remords a des droits sur sa justice, que son amour & sa miséricorde sont infiniment au-dessus de sa sévérité, que s'il est le plus puissant ; le Souverain des Etres, il est aussi le meilleur. Je sçais, madame, interrompt-elle, que Dieu met sa grandeur à faire éclater sa bienfaisance : mais quelques inépuisables qu'eussent sa clémence & sa bonté, il est des forfaits.. Je repars avec vivacité : il n'en est point, madame ; que le repentir n'efface à ses yeux. Quoi ! madame répliqua-t-elle, vous croyez que Dieu peut pardonner à la plus barbare des mères ? J'eus une fille ; madame..

J'interromps Sophie : elle eut une fille ?..

Sophie reprend : Et j'ai causé tous ses maux ; poursuit cette mere digne de pitié ; elle m'aimoit malgré ma barbarie, & comme la plus cruelle des marâtres, je lui ai toujours fermé mon sein..

Je n'en puis entendre davantage, dis-je à Sophie ; il faut absolument que je lui parle ... Ma chère

amie ! si ma mere éprouvoit un fort aussi affreux ; quel plaisir je goûterois à lui pardonner ! Généreuse Sophie, hâtez-vous...

A peine prononçois-je ces derniers mots , qu'on vient avertir ma compagne que l'abbesse la demande , & que cette étrangere qu'elle avoit déjà vue , desiroit encore l'entretenir. Sophie rentre avec précipitation : ma chere Euphémie , voici cette dame... Cette dame , m'écriai-je !.. Madame , dit mon amie à l'inconnue en se tournant de son côté , je vous laisse avec une autre moi-même ; n'hésitez point à lui confier vos peines ; elle y sera sensible .. je reviens , je reviens.

Elle nous quitte. Je continue vivement : Approchez , madame , approchez ; ne craignez point ; oui , je brule de vous connaître , d'ouvrir mon cœur à vos larmes , d'adoucir ... Que vois-je ? ma mere !. & je tombe évanouie. En effet , c'étoit ma mere ... c'étoit ma mere qui arrosoit mes mains de ses pleurs. Je reprends l'usage des sens. Quoi ! c'est ma fille , me dit-elle ! je retrouve ma fille liée par des nœuds éternels ! Ah ! voilà mon ouvrage ! — C'est vous , ma mere ! c'est vous ! à ce point malheureuse !.. mon amie m'a fait part de toutes vos infortunes , & ...

Ma mere, dans quel état !.. je vous en aimerai davantage .. ô frere barbare !

Elle entre avec moi dans les détails de son affreuse situation ; sa voix étoit étouffée par les sanglots. Je ne cessois de dire : oui , ma mere , oui ma tendre mere , je mettrai tous mes efforts à vous consoler , à vous soulager ; ne parlons plus de ce frere dénaturé. Eh ! quoi , ma chere fille , reprenoit-elle à chaque instant , tu peux m'aimer ! j'ai fait tous tes maux ! — Ah ! ma mere , je mourrai dans votre sein.. — Toi , mourir , ma fille ! tu es malheureuse ! — Ma mere...je n'achevai point ; le désordre étoit dans mon ame ; il ne m'est pas possible d'exprimer le bouleversement que j'éprouvois. Je voulois ... je voulois parler à ma mere , de St. Albon : je n'en eus pas la force ; je devois respecter sa misere : c'étoit par ses coups que je souffrois ; & quand j'étois assez heureuse pour lui être de quelque secours, étoit-ce à moi de lui rappeler un événement qui l'humilioit à mes yeux ? c'auroit été r'ouvrir ses blessures. Si elle eut joui de sa fortune , sans doute je n'aurois pas eu cette discrétion. Que le malheur a d'empire sur les ames sensibles , & qu'on lui doit d'égards ! Je poussai le sacrifice jusqu'à détourner ma mere d'un entretien

qui eut amené nécessairement le récit de mes peines ; je me contentai de lui apprendre que ma tante m'avoit laissé , en mourant , une petite rente qui me procureroit les moyens de la soulager ; j'ajoutai que je joindrois à ce faible revenu le travail de mes mains.

Je l'instruisois des arrangements que je prendrois pour la retenir dans l'abbaye où j'étois alors : tout à coup elle pâlit , ne parle plus qu'à peine ; je la vois expirante. Qu'avez-vous , ma mere , lui dis-je toute effrayée ? Ma fille , répond-elle d'une voix éteinte , seroit-ce à vous que je cacherois tout l'excès de ma misere ? vous voyez ma nourriture depuis plus de huit jours ; (elle me montre un morceau de pain noir) il est arrosé de mes larmes ; je suis déjà tombée en faiblesse en présence de votre amie ; ma fille .. je succombe de besoin.

Quels traits me percerent , me déchirerent ! Je ne pus que lui dire , suffoquée par les sanglots : ma mere.. & je courus à ma cellule , j'en rapportai de quoi soulager sa faim. Ce fut à mon retour que mon ame se fixa toute entiere sur l'horreur de cette situation. Une femme de ce rang , ma mere , mourant de faim ! Comment n'aurois-je pas oublié ses torts à mon

égard , quand je la voyois réduite à cette affreuse extrémité ? Elle vouloit tenir son nom caché , & qu'il n'y eût que moi seule dans le secret , parce que l'orgueil , disoit - elle , s'insinue quelquefois jusques dans ces retraites qui doivent être l'azile de l'humilité , & qu'il y regne avec plus de hauteur que dans le monde ; elle imaginoit que cette attention de sa part me flatteroit , comme si j'avois pu rougir d'une mere infortunée !

Non ma mere , lui dis-je avec transport , je ne déguiserai pas la vérité ; je m'honorerai de porter le nom de votre fille ; vous êtes malheureuse : vous en êtes plus respectable , plus chere à mon cœur ; la honte est pour ces lâches , pour ces inhumains qui n'osent aimer des parents que le malheur poursuit ; l'infortune ajoute encore à vos droits sacrés.

Sophie rentre dans ce moment. Je m'élançe vers elle. — C'est ma mere , ma tendre amie... J'ai retrouvé ma mere !.. Ah ! que vous avez augmenté mon amitié , ma reconnaissance ! que je vous ai d'obligation d'avoir montré tant de sensibilité pour cette mere , dont le sort est si à plaindre !

Sophie étoit demeurée immobile de surprise : elle se livre ensuite à tout l'excès du sentiment ; elle

m'embrasse , & baise les mains de ma mere que nous faisons entrer dans l'intérieur du couvent ; j'obtins de l'abbesse qu'elle resteroit avec moi. Je passois les nuits à des travaux à l'éguille , dont j'ajoutois le produit à cette petite rente dont je vous ai parlé , & que j'employois à l'entretien de la comtesse. Qu'il est doux de conserver la vie de ceux dont on l'a reçue ! Il semble que notre amour pour eux augmente , lorsque nous pouvons leur être utiles ; & qu'alors on sent tout le charme & tout l'attendrissement attachés aux noms de fille & de fils !

Je ne cessois de regarder ma mere ; je laissois couler des larmes. Elle m'avoit interrogée plusieurs fois sur la cause de cette sombre tristesse que je m'efforçois de lui cacher : mais qu'il en couloit à mon cœur , qu'il se dédommageoit de cette cruelle contrainte , par les tourments secrets qu'il me faisoit souffrir ! que le nom de St. Albôn fut souvent prêt de m'échapper ! Il y avoit des momens où j'aurois désiré que ma mere eût pénétré le sujet de mon chagrin. Non , mon adorable bienfaitrice , disois-je à ma chere Sophie , non , je ne puis étouffer un amour insensé ; la présence de ma mere n'a fait que prêter de nouveaux aliments à ce feu qui me

consume; la société auroit du adoucir mes ennuis; le plaisir de l'avoir obligée, l'extrême envie que j'aurois de la consoler, ces sentimens sans doute me touchent & m'occupent : mais je n'entends point parler de St. Albion ; comment peut-il avoir perdu la vie ? m'aura-t-il nommée en expirant ? il m'aimoit, il n'aura pu survivre au regret de notre séparation : l'amour est une passion qui a tant de violence ! Euphémie, me répondoit cette amie si respectable, vous devez croire que mon attachement saisit toutes les occasions de se montrer : mais seroit-ce vous obliger que de flatter & d'entretenir votre faiblesse ? c'est à moi de vous armer contre vous-même ; voilà les devoirs de la véritable amitié. Je vous aime, Euphémie, vous n'en doutez pas : mais votre honneur m'est encore plus cher que vos jours, & vous devez regarder cet effort comme l'excès même de la sensibilité ; j'aurois pu dans les entretiens que j'ai avec votre mere, m'éclaircir sur ce qui concerne le chevalier ; j'ai banni de mon esprit jusqu'à l'idée d'en parler ; je veux que tout vous estime, que votre mere même vous croye plus forte, plus courageuse que vous n'êtes. Eh ! ma chere Euphémie, songez-vous à quel point vous of-

sentez le ciel ? songez-vous que votre cœur ne doit être rempli que de l'amour divin ? Je sçais tous mes devoirs , m'écriai-je , je connais , je vois tous mes crimes , oui , tous mes crimes ; mes remords ne me font point grace , ils sont moins indulgents que vous , Sophie , & je ne puis m'empêcher d'être coupable !

Que vous dirai-je ? malgré Sophie , malgré le ciel , malgré moi , cette passion aussi chimérique que criminelle étoit au moment d'éclater ; je laissois voir à ma mere cette ame fatiguée de combattre ; je lui révelois tout ; j'allois parler de St. Albans.

Ma mere avoit essuyé trop de chagrins pour que sa santé ne fût pas altérée ; mes soins , son entière résignation à Dieu , rien ne pouvoit dissiper la mélancolie répandue sur ses jours ; elle tombe malade ; la maladie augmente ; jamais elle ne m'avoit paru plus digne de ma tendresse ; j'allois répandre mes craintes & mes inquiétudes dans le sein de Sophie , & je revenois auprès de ma mere pour essayer de la consoler , moi qui avois tant besoin de consolation. Elle demande un jour à rester seule avec moi. Ma fille , me dit-elle , j'ai un secret à vous confier ; c'est un fardeau pour mon cœur que je ne veux point emporter dans la tombe. Ces premiers mots excitèrent ma curiosité.

Je sens , ma fille , continue-t-elle , que je touche à cet instant terrible qui va nous séparer pour jamais... Ce n'est pas à toi de répandre des larmes : c'est moi qui dois expirer dans les regrets , dans les sanglots. Ma fille , quel compte j'aurai à rendre au Juge suprême ! puisse ma mort satisfaire sa justice ! que je l'ai offensé , ma chère Constance ! je ne puis me dissimuler que j'ai été la plus barbare des mères , que c'est moi qui ai causé tous tes malheurs.. Ah ! ma mère , ne parlons point de mes malheurs ; parlons de vous , de votre santé : voilà tout ce qui m'occupe ; le comble de mes maux seroit de vous perdre. Constance , répond-elle en s'appuyant sur un bras , tu ne sçais pas tous mes crimes. J'ai surpris le sujet de cette profonde douleur qui te détruit ; l'amour , ma fille , est encore dans ton cœur ! Alors je tombe dans son sein en pleurant amèrement. Elle poursuit : tu donnes des pleurs au souvenir du chevalier ! pourrois-je , avant que d'expirer , goûter la consolation d'apporter quelque adoucissement à tes peines ? seront-elles moins violentes , si je t'apprends que St. Albon n'est point mort.. — Il n'est point mort ! Un cri m'échappe avec ce mot : toute mon ame vole au-devant

de ce que je vais entendre. Non , il n'est point mort ; continue ma mere. Elle veut achever : il lui prend une faiblesse ; elle essaye vainement de me parler ; elle me fait quelques signes que je ne puis comprendre ; enfin , ma chere amie , le ciel , qui ne se laissoit point d'éprouver ma sensibilité m'enleve ma mere ; elle expire peu d'instants après dans mes bras. Sophie entre & me trouve mourante & sans connaissance ; je reviens de cet accablement. — Ma mere n'est plus ! le chevalier n'est point mort ! c'est tout ce que mon horrible situation me permet de dire..

Je restai plusieurs jours dans un état qu'il est impossible de représenter. On imagineroit qu'en ce moment tous les coups m'avoient frappée ; moi-même , je croyois avoir épuisé ma malheureuse destinée : j'étois cependant réservée à des disgraces encore plus accablantes.

L'image de St. Albon vivant , venoit se joindre à celle de ma mere , & je l'avouerais à ma honte , le premier de ces objets absorboit mon ame. Ma mere n'avoit mes larmes qu'après le chevalier ; une foule de sentimens opposés m'agitoit. Je me disois : quoi !

St. Albon n'est point dans le tombeau ! il respire ! je n'ai point à pleurer sa mort ! Ah ! tous mes maux sont finis ; il voit la lumière : il m'importe peu d'en être bientôt privée pour jamais ... Si du moins il sçavoit combien je l'aime , que c'est pour lui que je meurs ! Ensuite j'ajoutois : il vit , & il ne s'informe pas si j'existe , quelle est ma situation , si je brûle encore !.. il m'aura oubliée !.. Je finissois par me livrer à toutes les fureurs de la jalousie ; je m'écriois : oh ! il en aime une autre ; une autre est son épouse , son amante.. Mon ame étoit ramenée sans cesse sur ce dernier tableau , & qu'il me déchiroit le cœur ! Le dirai-je ? il y avoit des instans où je doutois si je n'aurois pas mieux aimé St. Albon parmi les morts , que St. Albon jouissant de la vie ; des larmes données à sa mémoire , avoient une certaine douceur que ne pouvoient avoir des pleurs que peut-être faisoit couler le soupçon de son infidélité ; car je cherchois en vain à m'en imposer : si mon cœur hésitoit encore , mon esprit ne balançoit plus à croire que le chevalier m'avoit trahie ; l'idée la plus favorable qu'il m'étoit permis d'embrasser comme une illusion qui trompoit ma douleur , c'étoit qu'il ignoroit mon sort. Bientôt je repoussois toutes ces affreuses images. — Eh bien , qu'il vive ! qu'il soit

heureux ! son bonheur me suffit ; est-ce à moi de connaître un semblable supplice ? ô mon Dieu , mon Dieu , une ame qui t'aime uniquement , est-elle exposée à de pareilles agitations ?

Ce n'étoit donc pas assez de tous mes tourments ; la jalousie étoit venue me consumer de ses feux ; cette furie impitoyable me poursuivoit par-tout ; je la portois dans mon sein , jusqu'au sanctuaire ; j'implorais vainement un remède contre ce fatal poison. Sophie , malgré son extrême piété , ne se laissoit point de me plaindre & de me représenter mes devoirs ; elle employoit la voix de l'amitié , celle de la religion ; elle me montrait un Dieu infini dans sa clémence , mais cependant fatigué d'offrir au coupable un pardon qu'il s'obstine à ne point mériter.

On parloit beaucoup à notre abbaye d'un religieux célèbre par le nombre de conversions qu'il avoit opérées : je conçus le dessein de le voir , & de réclamer ses secours contre une malheureuse passion que le tems ne pouvoit détruire. Sophie approuva mon projet ; elle écrivit à ce religieux : il répondit qu'il se rendroit incessamment auprès de nous. Ah ! ma chere amie , dis-je à ma bienfaitrice , je

brûle de voir cet homme respectable ; Dieu peut-être l'a destiné pour marquer un terme à mes peines ; je lui avouerai tout , ma chère Sophie , je lui avouerai tout ; il lira dans mon cœur ; il connaîtra toutes mes blessures : eh ! me refuseroit-il sa compassion ? Qui la mérite plus que moi ? s'il alloit triompher d'un souvenir que je dois rejeter ! s'il alloit me rappeler à la tranquillité , à la religion ! si je pouvois enfin étouffer ce sentiment , la source de toutes mes afflictions , & de toutes mes faiblesses !

Ce religieux arrive ; on l'appelloit Théodose. Sophie me conduit dans une chapelle peu éclairée ; j'avois mon voile baissé ; & je marchois en tremblant. Mon père , dit mon amie , voici ma sœur pour laquelle j'ai sollicité votre appui ; elle en a besoin , & elle est digne de recevoir vos conseils. Mes conseils , répond Théodose , seront sincères : je desire qu'ils produisent un heureux effet ; j'ose avancer que la vérité même les dictera , & j'y ajouterai la conviction de l'expérience. Le ton de voix de ce religieux jeta dans mon ame un trouble dont je ne pouvois démêler la cause. Sophie nous laisse seuls ; il me fait asseoir à quelque distance de lui. Je reste un peu de tems sans ouvrir la bouche ; enfin je prends la parole

au milieu des larmes. — Ces pleurs, mon pere, sont moins le fruit du repentir que d'un sentiment peu fait pour mon état ; je m'en accuse sans cesse devant Dieu , & je ne lui offre que d'impuissans remords. Mon dessein est de vous déclarer toute l'étendue de mes fautes , de vous en montrer le principe , les progrès , la violence : vous daignerez me prêter des armes pour me vaincre. Oui , mon pere , vous voyez une femme malheureuse , une femme coupable , indigne de porter ce bandeau sacré , révoltée contre la raison , l'honneur , contre Dieu , Dieu lui-même ; l'amour le plus profane & le plus criminel me dévore. Vous aimez , interrompt Théodose avec vivacité & en gardant le silence quelques minutes ! ma sœur , je vous condamne , & je vous plains. L'amour est la plus dangereuse des passions ; hélas ! c'est peut-être celle qui nous égare davantage ; mon devoir me defend de vous le dissimuler : l'amour est pour vous un crime qui vous attirera toute la colere du ciel ; Dieu seul doit être l'objet de vos pensées ; voilà votre unique époux. Ne vous aveuglez point : on ne peut lui être infidele impunément ; & si nous écartions la religion , & que nous ne voulussions nous en rapporter qu'aux lumieres de cette raison humaine si bornée
dans

dans ses connaissances ; je vous demanderois quel est votre espoir. — Mon espoir , mon pere , mon espoir est ... de mourir déchirée de regrets , de douleur , de remords , odieuse à moi-même , redoutant de lever les yeux vers ce ciel que j'offense... Ah ! mon pere , ramenez-moi à Dieu ; je brule d'y retourner , & je n'en ai pas la force ; aidez-moi , aidez-moi ; que mes regards ne s'abaissent plus sur le monde , sur ce monde où j'ai trouvé mes maux , ma ruine... — Puissé-je , ma sœur , combattre un penchant si funeste , deffiler vos yeux , vous faire envisager la vérité , le sort terrible qui vous attend ! Que l'homme est malheureux , quand il ne sçait point s'armer contre son propre cœur ! Ma sœur ... je l'ai éprouvé.

Théodose accompagne ces mots d'un profond soupir ; il poursuit :

Je ne puis vous épargner le récit des circonstances de cette passion malheureuse. — Cette passion , mon pere , est née en quelque sorte avec moi ; j'aimois un jeune homme qui avoit pour moi la même tendresse ; il aspirait à ma main ; nos familles étoient d'accord ; ma mere ensuite s'opposa à notre mariage , elle m'apprit la mort de mon amant : j'avois tout perdu , je

J'aimois plus que jamais ; je renonçai à la société ; je m'enchaînai à Dieu par des nœuds, qui me coûtent bien des larmes , & depuis, j'ai appris que cet objet de mon amour éternel , de mes fautes , étoit vivant.

Je compris par le ton de Théodose , que ces dernières paroles l'avoient troublé. Ma sœur , répliqua-t-il avec un embarras qui le trahissoit... ma sœur... de semblables revers ... je connais une personne qui en a essuyés d'aussi cruels , oui , d'aussi cruels ... voici de quelle façon elle s'est conduite : privée de tout ce qui pouvoit l'attacher sur la terre , elle a couru dans les bras du suprême consolateur ; elle lui a offert ses larmes ; elle repousse une image qui vient toujours la désoler : mais elle ne cesse de pleurer devant Dieu , & Dieu en aura pitié.. Croyez-moi , ma sœur , tout change , tout varie , tout meurt autour de nous , tout meurt , & en élevant nos pensées à Dieu , nous nous unissons à lui , nous jouissons d'avance des douceurs de l'immortalité. Ah ! ma sœur.. — Vous pleurez , mon pere ! eh pourquoi ces pleurs ? — Pourquoi ces pleurs ? vous me rappelez .. ma sœur , armons-nous tous deux de fermeté ; c'est à moi d'avoir plus de courage que vous , de vous tracer le chemin où désormais vous devez marcher. Il faut donc vous subjuguier , briser votre cœur ,

ne plus détourner les yeux sur ce monde qui passe , qui se détruit ; n'ayez vos regards fixés que sur ce grand tableau devant lequel s'évanouissent tous les autres objets , l'éternité , ma sœur , l'éternité : voilà tout ce que vous devez envisager ; songez qu'il est un terme à la vie , & que nous renaissions pour une félicité durable , ou pour des tourments sans fin ; contemplez-vous sans cesse étendue sur le lit de mort , relevant votre paupière appesantie pour voir fumer le flambeau funéraire , pour voir votre linceul se déployer . . . C'est alors , ma sœur , que nous voudrions n'avoir jamais aimé que Dieu. — Eh bien , mon pere , que faut-il faire ? parlez , parlez ; ordonnez. — Ce qu'il faut faire , ma sœur ? chasser loin de vous tout ce qui vous retraceroit la plus faible idée de cet amour criminel ; oublier tout ; vous consacrer toute entiere à l'unique soin de plaire à Dieu , ne vivre que pour lui , que pour lui seul.

J'écoutois ce religieux avec attention & ses discours passioient dans mon ame , s'y imprimoient en caracteres de feu ; je m'écrie : mon pere , je vous obéirai ; oui , je vous obéirai ; je vais m'arracher le cœur , remettre dans vos mains un monument de tendresse , l'ouvrage de mon amour , que j'ai composé d'après

une image trop profondément gravée dans ma mémoire : le voici ce fatal portrait que j'avois caché jusqu'ici à tous les yeux , que j'ai tant de fois arrosé de mes larmes , à qui j'ai tant de fois adressé mes soupirs , mes gémissements ; mon pere, il faisoit toute ma consolation : mais il faut tout vous sacrifier , s'immoler entièrement à Dieu ... qu'il prenne donc ma vie.

Aussitôt je donne à ce religieux le portrait de St. Albon , que j'avois retiré de mon sein. Théodose ne l'a pas plutôt reçu , que j'entends un cri , & presque en même tems le bruit d'une chute ; je lève mon voile : j'apperçois ce religieux étendu sans connaissance sur la terre ; je vole à lui pour le secourir ; je reconnais ... St. Albon ... St. Albon lui-même ; il tenoit encore mon portrait d'une main tremblante.

Laissez-moi , ma fille , m'arrêter quelques instans sur cette situation si frappante pour la triste Euphémie : elle remplit encore mon ame.

Je n'eus pas la force de prononcer une parole ; je tombai évanouie ; revenue à moi , je vis le chevalier à mes pieds. C'est-vous , s'écrie-t-il ! c'est-vous , ma chere Constance ! quoi ! vous vivez ! vous vivez ! levez donc les yeux sur l'amant le plus tendre , le plus fidele & le plus infortuné . . . Non , je n'ai jamais cessé de t'adorer , je te re-

trouve ! tu vis ! & tu es liée aux autels !.. je romprai tous ces nœuds. — Que dites - vous , St. Albon ? quel est votre égarement ? oui , je respire , mais pour mourir mille fois à chaque instant , mais pour n'être jamais à vous ; St. Albon... j'appartiens à Dieu , nous l'offensois ; ah ! étoit-ce là le secours que j'attendois ?

Le chevalier , transporté de fureur , étoit en sanglots , en menaces ; toute l'impétuosité des passions l'agitoit ; je partageois la violence de ses mouvements ; je parlois de mon amour , de mes devoirs ; j'accusois la terre , le ciel ; mon ame étoit emportée par des orages successifs , de la religion à la tendresse , du repentir à de nouveaux parjures ; j'appris à St. Albon tout ce que j'avois souffert depuis notre séparation ; que j'avois reçu une lettre d'un caractère inconnu , où l'on m'annonçoit qu'il étoit marié ; que ma mere ensuite étoit venue me dire qu'il avoit perdu la vie ; qu'enfin quelques moments avant que d'expirer , elle m'avoit déclaré que la nouvelle étoit fautive. St. Albon à son tour me dit qu'on avoit employé le même artifice pour le tromper ; ma mere m'avoit fait passer pour morte ; frappé de cet événement imprévu , plongé dans la douleur la plus sombre , il s'étoit déterminé tout à coup à quitter le monde , & à em-

passer l'état monastique, persuadé qu'il n'y avoit que Dieu seul qui pût occuper dans son cœur la place que ma mémoire y avoit toujours conservée. Il m'a-
roua qu'il s'étoit abusé, quand il avoit pris pour de
purs sentimens de religion, cette sensibilité qui n'a-
voit cessé de l'animer ; il éprouvoit , continua-t-il ,
que jamais l'amour n'étoit sorti de son cœur ; son ame
en me retrouvant , avoit repris toute la fureur des
passions ; il se rejettoit sur l'abominable trahison qu'on
nous avoit faite ; il prétendoit que nous pouvions
nous affranchir de nos fers ; jugez , ma chere fille , de
l'excès de notre aveuglement : il me proposoit de
m'emmener en Hollande , au bout de la terre , s'il le
falloit ; tous les lieux , ajoutoit-il , me sont égaux ,
pourvu qu'il me soit permis de vivre avec tout ce que
j'aime ; tu embelliras les climats les plus sauvages ;
je n'ai vu que toi dans l'univers ; toi seule suffiras à
mon bonheur ; que dis-je ? je te devrai d'éternels plai-
sirs ; la vertu ne sera point séparée de notre amour.
Dieu nous avoit faits l'un pour l'autre : je l'adorerai
dans toi , dans toi que je nommerai ma tendre amie ,
mon épouse ; non , je ne crois point que notre union soit
un crime aux yeux de ce bienfaiteur suprême ; il la
bénira , il acceptera nos vœux & nos hommages ;

n'appréhende pas que la misère empoisonne nos jours ; Constance , aime moi , & je me soumettrai à tout avec joie ; si tu vis , si je te suis toujours cher , il n'est point d'état vil à mes yeux ; je déchirerai le sein de la terre , je l'arroserai de mes sueurs , de mes larmes , je n'en rougirai point ; on sçaura que je suis prêt à tout faire , à tout souffrir pour l'amour , pour Constance...

Je voulus surmonter ma faiblesse , opposer au chevalier l'honneur , mon devoir , le ciel , lui montrer plus de courage que je n'en avois en effet. Refuses-tu de me suivre , poursuit-il ? as-tu cessé de m'aimer ? je me jette à tes genoux ; vois mon désespoir : il égale mon amour , c'est te dire à quel point la fureur me transportera , si je ne puis te toucher ; parle , quel est ton dessein ?

Je lui marque encore la plus forte répugnance au sacrifice qu'il exige de moi ; cependant je lui demande quelques jours pour me décider. Quelques jours , me répond-il ? ce soir , à minuit , je t'arrache de ces lieux , ou je me perce le cœur de cent coups de poignard ; toi-même tu l'auras conduit dans ce cœur qui n'adore que toi ; si tu évites ma vue , j'ordonnerai qu'on apporte mon cadavre à tes pieds ; ton

inhumanité du moins ne te défendra point de lui accorder des larmes. — St. Albon, que dites-vous ? ce que j'ai résolu de faire, continue-t-il, telle est ma destinée, si tu hésites un seul instant.

Hélas ! livrée à vingt combats différents , partagée entre Dieu & un homme , cédant enfin à cet éternel tiran de ma vie , à mon amour , je donnai ma parole , je promis tout ; & St. Albon , le soir même , devoit , par une issue secrète qui aboutissoit à une chapelle souterraine , se rendre auprès de moi ; j'abandonnois pour jamais le cloître , l'honneur , la religion ; tous mes liens étoient rompus : voilà où m'avoit entraînée ma passion !

Quelle journée pour moi ! quel bouleversement dans mon ame ! Sophie n'avoit pas eu de peine à s'apercevoir de mon trouble : tout me trahissoit & décevoit mon agitation ; cette respectable amie me demanda la cause de cette émotion surnaturelle ; j'eus la force de me taire ; elle étoit bien éloignée d'imaginer que l'auteur de ce désordre affreux étoit ce Theodose dont elle m'avoit vanté le zèle & les lumières ; je comptois les heures , les minutes ; j'attendois avec impatience le fatal instant , & je le redoutois comme celui de la mort même ; je voulois tout dévoiler à

Sophie , & je rejettois ensuite cette résolution ; je ne sçavois à quelle idée , à quel sentiment m'arrêter. D'un côté j'entendois la religion me rappeler dans son sein comme une mere tendre qui gémiroit après son fils unique qui voudroit l'abandonner ; je voyois Dieu se lever , prendre la foudre , m'en écraser : de l'autre côté c'étoit le corps tout sanglant de St. Albon qui frappoit mes regards ; il me montrait son cœur déchiré , son cœur palpitant ; il me disoit : contemple ton ouvrage ; voilà ce cœur qui t'a aimé ; c'est sous tes coups qu'il a perdu la vie.

Il étoit décidé que l'amour feroit à jamais mes crimes & mes malheurs : il l'emporte. Dix heures venoient de sonner ; toute la communauté reposoit. Je passe devant la cellule de Sophie ; je ne pus m'empêcher de m'arrêter quelques moments à sa porte , de me dire à moi-même ; je trahis donc aussi mon amie ! elle , dont la tendresse étoit si pure , qui ne m'entretenoit que de la vertu , de cette vertu à laquelle je renonce pour toujours. Tu dors , Sophie ! ah ! le crime ne connaît point le repos.

Je me rends donc à cette chapelle que j'avois indiquée à St. Albon. Dans toute autre circonstance , la

terreur eut glacé mes sens. Cette chapelle étoit consacrée à la sépulture de l'ancienne maison de *** ; c'étoit un amas de vieux tombeaux mutilés par le tems , & sur lesquels mon imagination allarmée me représentoit la mort affise. A peine eus-je fait quelques pas dans ce réduit sombre , que la peur combattit encore davantage un amour trop audacieux. Je sentoïis la terre trembler & mugir sous mes pas ; je voyois s'entrouvrir ces mausolées , les pierres de ces sépulcres s'agiter , se lever , les morts qu'ils renfermoient en sortir dépouillés de leurs linceuls , croître , s'aggrandir , toucher de leurs front pâles & livides la voute de la chapelle ; je les voyois venir à moi , m'arrêter ; ils me reprochoient d'un ton lugubre ma démarche sacrilège ; ils m'entraînoient avec eux dans la tombe ; j'entendois de tous côtés retentir une voix sombre & menaçante : malheureuse ! tu vas donc perdre le fruit de dix ans de vertus qui t'avoient tant coûté ! tu vas te livrer au deshonneur , à l'opprobre ! tu trahis tout ! tu mourras de misère & de honte ; tu réclameras ce Dieu que tu outrages : mais il ne t'écouterà plus , il ne sera plus tems de l'implorer ; il te frappera , & ses châti-

mens ne finissent jamais. Je répondois dans le fond de mon cœur : mais on a surpris notre crédulité ; c'est la trahison qui nous a liés par ces nœuds sacrés ; nos âmes ne sont-elles pas l'ouvrage de la divinité ? elle nous avoit unis , avant qu'on eût abusé du ministère de la religion ; je retrouve mon premier époux ... Ton premier époux , me disoit cette voix funèbre qui me poursuivoit ! eh ! n'as-tu pas engagé ta foi à celui qui brise tous les nœuds , & dont les liens sont indissolubles ? qu'est-ce qu'un homme , l'univers , tout ce qui existe , devant Dieu ? Mon âme n'opposoit à cette conviction qu'un seul sentiment qui revenoit toujours m'épouvanter : si je ne cède point à St. Albion , si je ne le suis pas , il se donnera la mort ; je le perdrai !

J'errois dans ce caveau , accablée de ma situation ; j'appuyois ma tête sur ces tombeaux ; je m'en relevais pour regagner l'escalier qui conduisoit à notre couvent ; je revenois , j'allois vers le souterrain par où St. Albion devoit s'introduire dans cette retraite ; je retournois à ces tombeaux ; je demeuroidis immobile , anéantie ; je tombois sur mes genoux ; j'implorais le ciel. Minuit approchoit ; je me sens toucher la main : est-ce vous St. Albion ? Que voulez-

vous dire , me répond une voix que je reconnais .
Je me trouve expirante dans les bras de Sophie. —
Eh ! ma sœur , quel est votre dessein ? à cette
heure ? dans ce lieu écarté.. — Mon dessein.. So-
phie ... mon dessein ... je vous ai trompée ; j'allois
vous fuir , m'arracher à mon état ... pour toujours ,
suivre St. Albion qui m'est rendu , que sçais-je , mou-
rir , mourir loin de vos yeux.

Mon ame étoit surchargée de douleurs & de re-
mords : je l'épanche toute entière dans le sein de
mon amie ; je lui apprends , au milieu des sanglots qui
me suffoquent , mon projet , mes combats , mes réso-
lutions , mon désespoir. Oui , lui disois-je , j'ai revu le
chevalier ; je suis coupable de tous les crimes ; Dieu
ne peut plus me pardonner ; fuyez-moi , généreuse
Sophie , fuyez-moi ; fuyez une malheureuse femme
qui veut courir à sa perte , se deshonoré... Vous ne
vous deshonorerez point , reprit Sophie avec cette
fermeté & cet ascendant que donne la vertu ; je
vous connais ; vous pouvez vous égärer : mais l'hon-
neur & la religion vous parleront toujours ; vous re-
viendrez à votre devoir , à la probité ; vous me sui-
vrez. — Que je vous suive ! & sçavez-vous que je
plonge un poignard dans le cœur de St. Albion , si ,

dans ce moment même, il ne m'emmène point ? &c... je l'aime plus que jamais ! — Vous n'irez point, Euphémie, vous n'irez point vous couvrir d'un opprobre éternel. — Mais St. Albion.. — Je le verrai, je lui parlerai, je vous répons de ses jours. Allons, venez avec moi ; craignez qu'on ne s'aperçoive de votre fuite ; votre trouble m'avoit allarmée ; en vain vous me le cachiez. J'ai couru à votre cellule ; l'amitié m'a donné des soupçons ; je vous ai cherchée par-tout ; je suis venu jusqu'ici ; n'y demeurons pas plus longtems. Appuyez-vous sur mon bras.

Je faisois quelques pas, & je m'arrêtois. — Ah ! malheureuse amie, qu'allons-nous faire ? permettez du moins que je le voie, que je lui dise un mot, un seul mot. — Vous ne le verrez point .. cessez de résister à l'amitié, à Dieu qui vous parle par ma voix, qui vous ramène en son sein ; je vous l'ai dit, c'est moi qui le verrai, qui le rappellerai à son état, à la vérité, au ciel qu'il veut trahir... C'est ici, ma tendre amie, qu'il faut s'immoler, qu'il faut que votre amour s'épure ; aimez St. Albion, mais aimez sa vertu, son honneur, l'éternité de biens qui l'attend, s'il sçait dompter une passion qui l'entraîne vers la terre ; un triomphe si éclatant vous élèvera tous

deux vers le ciel, que l'homme doit ravir à force de combats & de victoires sur lui-même. Marchons.

Il sembloit en effet que Dieu m'imposoit ses loix par la bouche de Sophie ; elle m'entraîne désolée , mourante , noyée dans un torrent de larmes ; je m'écriois : cruelle amie ! je ne le verrai plus , je ne le verrai plus !.. vous nous percez le cœur à tous deux. — Je vous aime peut-être plus que moi-même , répliquoit Sophie : mais votre réputation & votre honneur me sont encore plus précieux que vos jours ; je préférerois votre mort à une existence criminelle , n'en doutez point. — Et m'interdirez-vous encore la consolation de lui écrire ? qu'il reçoive de moi une lettre , une lettre où soit toute mon ame. C'est à vous , continue la courageuse Sophie , de lui préférer ce qu'il vous doit , ce qu'il se doit à lui-même : servez-vous de l'empire que vous avez sur son cœur , pour le rendre à Dieu , le maître & le juge de l'un & de l'autre ; ordonnez-lui une absence éternelle , bannissez-le pour jamais de vos yeux , de votre ame. L'effort est grand sans doute , & je l'attends de mon amie... (elle m'embrasse)... Crois-tu , ma chère sœur , que je ne sois pas sensible à tes peines ? elles me font mourir comme toi : mais considère toute l'horreur

de la démarche où t'emportoit une aveugle passion ! Je vais voir St. Albion ; je lui parlerai ; je lui porterai ta lettre , je lui porterai tes pleurs ; il m'écouterà ; il aura pitié de ta situation ; il t'aime ; voudroit-il ton deshonneur ? — Eh bien , céleste amie , divine bienfaitrice , disposez de mon cœur , déchirez-le , regnez-y , faites y regner Dieu , la religion ; je vais écrire à St. Albion , dites-lui bien...que je l'aime , que je l'adore .. non , dites-lui que je meurs de mon repentir , qu'il m'imite , qu'il n'offense plus ce Dieu... Sophie , dictiez-moi .. comment lui annoncer ? Sophie , aurai-je la force de lui apprendre que je ne dois point l'aimer ?

Voici quelle fut ma lettre.

» Que direz-vous de moi , St. Albion ? Au lieu de
» vous voir , de tenir ma promesse , de céder à un
» malheureux penchant , je vous écris , je vous an-
» nonce que l'honneur , que la religion l'emporte , &
» cette lettre est la dernière que vous recevrez de
» moi. J'étois sur les bords du précipice , j'en ai en-
» visagé toute l'horreur , & je vous entraînois dans
» ma chute. Qu'allions-nous faire ? Nous expo-
» ser à tous les revers , à toutes les humiliations ,
» suites nécessaires de notre démarche criminelle ;

» mourir dans la honte & dans la douleur , où traîner
» loin de notre patrie , méprisés de tous les honnêtes
» gens , une vieilleſſe languiffante , & conſumée de
» remords inutiles ; ceſſer enfin de nous aimer , parce
» que l'amour ne ſçauroit ſubſiſter où l'eſtime ne peut
» être , & il nous étoit impoſſible de nous eſtimer ,
» après avoir trahi des engagements auſſi ſaints que
» les nôtres. Oublions que nous nous ſommes vûs ;
» mourons , s'il le faut , aux pieds des autels : mais
» apprenons à nous dompter , & que Dieu ſeul regne
» dans notre ame ; St. Albon , on ne doit point ré-
» ſiſter à ce rival , qu'il triomphe entierement de
» nous ! que votre image .. ô ciel .. oui , St. Albon ,
» votre ſouvenir même eſt un crime .. n'ai-je pas été
» aſſez longtems coupable ? Imiter-moi , quand c'étoit
» à vous à me donner l'exemple ; imitez-moi ; ne
» ſongez qu'aux maux que je vous ai cauſés , ou plu-
» tôt ne vous rempliſſez que de vos devoirs ; ne voyez
» dans Conſtance qu'une infortunée .. dont vous ne
» devez point être le complice .. Ah ! j'éteindrai dans
» des torrens de larmes ces feux ... je les éteindrai ..
» Que diſ-je ? St. Albon , n'appercevez point le trou-
» ble de mon ame ; ne voyez point les pleurs qui ar-
» roſent ce billet .. ſi je vous ſuis chere .. quel mot
m'eſt

« m'est échappé ! Souvenez-vous que vos jours sont
« les miens , que si vous y attentiez , ce seroit mon
« cœur que vous perceriez ; vivez pour me plaindre ,
« pour me pleurer .. non , chevalier , vivez pour m'ou-
« blier , pour vous repentir. Nous ne nous rever-
« rons donc plus ! Adieu .. adieu pour toujours.. Ah !
« cruel devoir ! Malheureuse ! ne te laisseras-tu point
« d'offenser le ciel ? St. Albon ... surtout conservez
« vos jours. »

J'expirerois dans les sanglots ; je voulois en écrire davantage ; eh ! comment aurois-je pu confier au papier tous les sentiments qui m'agitoient ? Sophie s'empara de cette lettre. Arrêtez , lui dis-je , je n'ai point assez épanché mon ame , mes pleurs.. Ah ! que je lui parle , que je lui parle , Sophie ; vous serez présente à notre entretien ; pensez-vous que c'est pour la dernière fois... Non , répond mon amie , vous ne le verrez point ; cette lettre suffira pour le toucher ; reposez-vous sur moi du soin d'exprimer vos regrets , vos remords : Euphémie , c'est la seule vertu qui vous reste à tous deux ; ne repoussez point le repentir ; c'est un effet de la grace , & Dieu ne s'est point encore éloigné de vous ; je vais... Je vous suis , m'écriai-je... Sophie ne me dit que ce mot :

Euphémie : mais elle le prononça d'un ton si important, qu'elle m'enchaîna en quelque sorte à la place où j'étois ; tant la vertu a d'empire sur l'humaine faiblesse ! Je m'abandonnois au désespoir. — Eh bien ! cruelle , je vous obéirai ; vous ferez satisfaite ; je ne verrai point St. Albon ; vous me retrouverez expirante ; je n'existerai plus. Allez plutôt lui annoncer ma mort ; allez , barbare , vous applaudir à ses yeux de votre inhumanité... Ah ! respectable amie , pardonnez , pardonnez à mon égarement ; Sophie , je sens tout le prix de vos bienfaits : mais l'amour... Je ne connais rien , je ne vois rien que St. Albon. Je ne sçais ce que je résoudrai .. ce que je dois.. Vous ne voulez point que je vous accompagne ! Attendez-moi ici , répond Sophie. Enfermez-moi donc dans cette cellule, répliquai-je avec fureur ; puissiez-vous me cacher , m'ensevelir dans le centre de la terre ! Si vous ne me retenez , je ne vous promets point ... j'irai , je volerai sur vos pas.. Je n'ai plus de raison ; l'honneur , le ciel ; tout se tait dans mon ame , hors ce malheureux amour.

Sophie m'embrasse , tire sur elle la porte qu'elle avoit eu la précaution de fermer à la clef. — Elle est partie ! elle va voir St. Albon ! hélas ! que va-t-elle

lui dire ? En ce moment il m'attend , il m'attend ! j'étois à lui pour jamais , & pour jamais je m'en sépare ! ah ! Dieu, Dieu ! quel plus grand sacrifice exigerois-tu ?

J'étois étendue sur la terre que j'inondois de mes larmes : qu'est-ce que la mort auprès de semblables situations ? tous les tourments , tous les déchirements de cœur , je les éprouvois en cet horrible instant ; je formois des cris inarticulés. Sophie rentre ; je me relève avec transport : — Qu'a-t-il dit ?.. vivra-t-il ?.. m'aimera-t-il ?.. a-t-il bien promis de ne me plus aimer , de m'oublier ? Sophie , est-il bien vrai qu'il épargnera ses jours ? Elle me rend un compte exact de son entretien avec St. Albon ; il s'étoit trouvé dans la chapelle à l'heure indiquée ; son étonnement à la vue de Sophie qu'il avoit prise d'abord pour moi , sa douleur , son désespoir , la promesse qu'il avoit faite , puisque c'étoit moi qui lui imposois cette loi , de rester attaché à son état , de retourner au sein de Dieu, de vivre enfin, tout me fut rapporté fidèlement ; Sophie ne prononçoit pas un mot qu'il ne me perçât le cœur de mille traits. Jouissez de votre triomphe , lui dis-je ; vous devez être contente : il ne me reste plus qu'à mourir.

Sophie avoit une piété trop véritable , une amitié

trop vive & trop pure , pour ne me point pardonner tous ces transports que m'arrachoit l'excès de mon égarement ; elle ne me répondoit que par un redoublement de zèle , que par des soins de la plus tendre amie ; elle pleuroit avec moi ; ma vie n'étoit plus qu'une langueur continuelle ; le tombeau étoit tout ce que je voyois , tout ce que j'espérois. Je reçois une lettre de Hollande , j'y lis ces mots :

» Je vous avois promis de respecter une existence
» qui est bien plus la vôtre que la mienne ; j'ai tenu
» ma parole ; je vis , mais pour être le plus malheu-
» reux des hommes, vous adorant plus que jamais , &
» convaincu que je n'étois point aimé , puisque vous
» avez pu refuser de faire mon bonheur. J'ai le cha-
» grin d'avoir tenté une démarche inutile , de m'être
» deshonoré aux yeux du monde entier , à mes pro-
» pres regards ; j'ai été forcé de quitter mon état ;
» j'ignore par quelle fatalité mes supérieurs ont été
» instruits de mon projet : ils ont sçu tout ; ils ont
» sçu aussi que vous avez eu assez de vertu pour
» triompher d'un amour, qui ne finira qu'avec ma vie.
» Jouissez de cette fermeté que j'admire , & qui m'est
» si funeste : pour moi, je suis bien loin de vous imi-
» ter ; mon unique occupation est de penser à vous ,

» de me remplir de votre image. N'allez pas croire
» que la crainte du châtement m'ait fait prendre le
» parti de m'affranchir d'un joug que vous m'avez
» rendu odieux ; j'ai appréhendé avec raison , lors-
» que je serois privé de la liberté & soumis aux pu-
» nitions imposées par nos statuts , de ne pouvoir
» être informé si vous viviez , si vous daigniez me
» plaindre. Eh ! me refuseriez-vous la pitié ? votre
» devoir , le ciel vous interdiroient-ils un faible té-
» moignage de compassion ? Je ne vous parlerai plus
» d'un sentiment né avec nous , qui ne devoit nous
» quitter qu'au dernier soupir ; non , je ne vous en
» parlerai plus. Sans doute, il y a des douceurs atta-
» chées à la pratique de la religion, à l'observation de
» ses loix ; je ne puis plus goûter ce bonheur. Ah !
» c'en est fait ; mon destin est de sentir toute l'énor-
» mité de ma faute , & de ne pouvoir y remédier.
» Fasse le ciel que vous retrouviez ce repos auquel il
» ne m'est plus permis d'aspirer ! Oubliez-moi.. Eh !
» qu'est-il besoin que je vous invite à me bannir de
» votre cœur ? dois-je douter de votre indifférence ?
» Ma tendresse cependant étoit si pure, si vive , si dé-
» sinteressée ! Ah ! Constance , offense-t-on le ciel
» lorsqu'on aime ainsi ? Du moins écrivez-moi ; sou-

» tenez-moi ; parlez-moi de mes devoirs , de la vertu ;
» de nos malheurs ; écrivez-moi ; songez que mon
» ame vole déjà toute entiere au-devant de ces lettres
» si désirées. Vous aurez moins horreur de mon infi-
» délité , lorsque vous vous ressouviendrez que l'arti-
» fice a tissé les liens qui nous enchaînerent l'un &
» l'autre ; que c'étoit la douleur de vous avoir perdue
» qui m'a pu conduire dans le cloître. Vous vivez ,
» je vous ai revue , & je ne puis vous posséder ! Y au-
» roit-il encore pour moi de nouveaux malheurs à
» craindre ? Constance , dussiez-vous me hair , me dé-
» tester...que je n'aye point votre mort à pleurer. »

Il y avoit encore quelques lignes qu'on ne pouvoit lire , & qui étoient effacées par des larmes. De quels nouveaux coups je fus frappée ! Lisez , dis-je à Sophie , en lui remettant cette lettre ; y a-t-il pour moi une source inépuisable de douleurs ? O mon Dieu ! si j'ai pu t'offenser , ne m'as-tu point assez punie ? Voilà donc St. Albion , condamné à traîner des jours souillés d'opprobres , le partage d'un apostat ! & c'est moi qui l'ai poussé dans ce précipice effroyable !

Je voulois me donner la mort ; j'avois perdu toute idée de religion ; j'étois tombée dans un sombre désespoir ; mon ange tutelaire , Sophie me rappelloit par degrés à la vie , à cette piété si consolante ; elle

me pressoit d'envoyer à St. Albion une lettre où tout mon pouvoir fût employé pour l'engager à rentrer dans le cloître. Mais , disois-je à mon amie , si St. Albion alloit subir une punition ! si j'étois la cause qu'il souffrit un seul jour , un seul instant ! Ne craignez point ; me répondoit Sophie ; on recevra St. Albion avec douceur : la religion n'inspire point d'autres sentiments ; ramené par le repentir , il sera assuré de l'indulgence de ses supérieurs ; ils bornent sa peine à quelques remontrances dictées par le zèle. Envisagez tout ce que le chevalier vous devra , l'honneur , l'estime de ses compatriotes , bien plus , le retour à la vertu , à la religion , le bonheur de rentrer en grace avec ce maître suprême , infini dans ses vengeances comme dans ses bontés. Ouvrez les yeux , ma chere Euphémie : frémissiez du châtiment terrible qui menace ce malheureux , s'il meurt affranchi du joug que Dieu même nous impose. C'est alors qu'il faudroit le pleurer , & toutes vos larmes , ma sœur , ne l'arracheroient point à un supplice éternel.

Vaincue par les discours de Sophie , j'écris donc à St. Albion ; elle me conduisit la plume , & ne m'accorda pas la moindre expression qui eut pu

réveiller un amour trop malheureux ; je ne parlois au chevalier que de ses devoirs , que de l'obligation où il étoit de se rendre à ses liens sacrés. Cette lettre me paraissoit dure : qu'elle étoit loin d'exprimer les transports qui m'agitoient ! Sophie y joignit une des siennes. Je comptois les jours , les heures jusqu'au moment où je devois recevoir la réponse. Ah ! me disois-je , j'étois bien persuadée que cette lettre affligeroit St. Albon ; je lui aurai causé la mort ! Si j'avois pu lui tracer un mot , un seul mot ... s'il sçavoit que je l'aime encore ... cruelle Sophie ! vous n'avez pas mon cœur !

Je passai plusieurs années dans un tourment qui ne peut se concevoir. Souvent j'accablois de reproches mon amie ; c'étoit elle qui m'avoit dicté cette lettre fatale ; ensuite je la priois de m'excuser. Je connoissois trop l'acharnement de mon malheur pour être incertaine sur le sort du chevalier ; je ne doutois point qu'il n'eût perdu la vie , & que ce ne fût moi qui lui eusse porté le coup mortel.

Sophie & moi , par un événement étranger au récit de mes infortunes , nous fumes transférées dans ce couvent ; je rends grâces au ciel de m'y avoir conduite : je vous y ai connue ; j'ai pu vous

adresser mes derniers soupirs : car je regarde, ma fille , l'écrit que je vous envoie , comme les restes d'une ame qui est prête à me quitter.

Le changement de demeure n'en avoit point apporté à mes sentiments ; & dans quels lieux aurois-je pu me soustraire à cette funeste passion ? Je me promenois seule , un soir , dans notre jardin ; la rêverie m'avoit entraînée au bout d'une allée obscure : la mélancolie cherche toujours les endroits les plus sombres ; le chagrin auroit-il ses plaisirs , & l'ame trouveroit-elle de la douceur à se pénétrer du sujet de ses peines , & à pleurer sur elle-même ? Vous sçavez que nos murs touchent à ceux du couvent des religieux de***. Je suis tout à coup épouvantée par des gémissements , que je ne pouvois distinguer ; je croyois me tromper ; j'avance : le bruit augmentoit à mesure que j'approchois ; bientôt des sons plus articulés frappent mon oreille ; j'entends distinctement ces paroles : » Je ne demande point qu'on me délivre de ma » prison ; tout ce que j'implore de l'humanité , c'est » de faire parvenir une lettre à son adresse... « J'aperçois de la lueur à travers les pierres qui se mouvoient : la frayeur me saisit ; je veux fuir ; un mouvement plus fort que moi , & que je n'aurois

pu définir , me ramène ; je prête mon secours pour écarter ces pierres ; plusieurs se brisent & roulent à la fois ; quelle image me frappe ! un homme enchaîné au milieu du corps , dans un cachot éclairé d'une lampe ; près de la muraille étoit une table sur laquelle il y avoit quelques livres & une tête de mort. Je n'ai point réclamé votre secours , me dit ce malheureux , pour me sauver de ce tombeau ; j'y veux mourir ; daignez seulement vous charger de cette lettre... Je ne le laisse pas achever ; je pousse un cri affreux , & je tombe à ses pieds. Je l'ouvre les yeux.

—St. Albon, c'est vous ! Il leve la tête. — Constance ! St. Albon, (En effet c'étoit lui-même) ne put prononcer que mon nom ; la bouche étoit demeurée entr'ouverte , ses yeux égarés ; il me tendoit les bras.

Ah ! ma chère fille , quel spectacle ! Quoi ! m'écriai-je , c'est vous , cher infortuné ! Que vois-je ... Votre ouvrage , me répond-il ; il n'importe , je bénis dans vos coups , ceux de la Providence. Constance , c'est Théodose que vous retrouvez ; S. Albon n'existe plus ; Dieu triomphe enfin. Je vous avois tracé avec mon sang même cette lettre où je vous reprochois votre inhumanité , où je vous représentois que la religion ne défendoit point que vous fussiez sensible à ma cruelle situation.

Je prends cette lettre que j'arrose de mes larmes : Jugez, poursuit St. Albion , de votre pouvoir sur moi. Vous m'écrivez en Hollande : plus docile encore à votre voix qu'à celle de mon devoir , je revole vers la France ; je cours me jeter aux pieds d'un de nos supérieurs , lui montrer mon repentir ; je ne lui cache point que c'étoit vous qui me rameniez à mon état ; je m'applaudissois de votre victoire , & je me promettois de vous en instruire : on n'a point égard à ma franchise & à mes remords ; pour toute réponse, on m'entraîne dans ce souterrain , où Dieu , depuis cinq années, sans doute pour me donner le tems de pleurer mes fautes, entretient un souffle expirant. Constance ! je suis nourri du pain de la douleur , & je m'abreuve de mes larmes ; ce Dieu suprême m'a éclairé du flambeau de l'infortune ; c'est ce que je vous apprenois par cet écrit que je vous prie de conserver ; vous y verrez combien je gémis de mes égarements , que mon ame ... non , Constance , non , mon amour ne doit plus vous offenser , ni irriter le ciel : c'est l'attachement le plus pur , c'est la tendresse innocente d'un frere pour une sœur qui , après Dieu , est ce qu'il aime le plus ; je ne vous demande que vos pleurs, que vos prieres ; adressez-les à cet Etre si bien-

faisant ; obtenez-en mon pardon. Je vous l'ai dit ! je ne cherchois point à sortir de ce cachot ; je vou-
lois seulement que vous fussiez informée que je res-
pire encore , que mon cœur est changé... Me trom-
perois-je , Constance ? Votre vue ... Dieu , Dieu
permettra que vous receviez mes derniers soupirs.

Est-il possible , ma chère fille , d'exprimer tout ce
que je souffrois ? Mes yeux étoient fixés sur St. Al-
bon ; je ne pouvois former que des cris ; j'étouffois
dans les sanglots. — Quoi ! St. Albon , c'est vous ,
c'est vous que j'ai plongé dans ce gouffre de malheurs !
Je vous ai chargé de ces chaînes ! — Je les supporte
avec plaisir , puisque je vous ai obéi ; vous m'avez
rendu à Dieu ; je veux vivre & mourir pour lui ; j'ai
eu la consolation de vous voir... Ah ! Constance ,
fuyez-moi , fuyez... je sens ... je sens que pour cesser
de vous aimer , il faut que je cesse d'exister.

Et aussitôt il prend dans ses mains cette tête de
mort qui étoit devant lui : voilà , continue-t-il d'une
voix lugubre , ce que je vais bientôt devenir ! que
cette image soit entre vous & moi ! voilà à quoi je vais
ressembler ! & lorsqu'on est sur le point de subir un
changement si affreux , doit-on oser aimer ?

St. Albon & moi nous nous exhortions mutuelle-

ment à repousser un sentiment qui venoit toujours nous surprendre. Peut-être , hélas , dans ce moment où nous nous promettions d'abjurer une tendresse criminelle , dans ce même moment brûlions-nous plus que jamais. L'humanité a tant de peine à se vaincre , & les passions ont des ressorts si cachés ! il est si difficile de surmonter un penchant que nous avons reçu presque avec l'existence ! Cependant je m'efforçois de faire croire au chevalier que nous étions devenus les maîtres de notre cœur , & que c'étoit la piété seule qui m'animoit ; je voulois m'en imposer à moi-même ; je lui appris quelle raison m'avoit amenée dans cette nouvelle retraite. Après une longue conversation , nous nous séparâmes ; il me fit donner ma parole que je le reverrois ; nous rétablîmes les pierres , de façon qu'on ne pouvoit soupçonner qu'elles eussent été dérangées,

De retour chez moi , je me remplis d'une aventure si extraordinaire ; c'étoit un songe que le réveil me rendoit encore plus effrayant : je ne sçavois à quel parti m'arrêter. Je cachai à Sophie , & j'aurois voulu cacher à moi-même que j'avois retrouvé St. Albon ; j'allois souvent le voir ; je lui portois à manger ; je pleurois sur ses fers ; c'étoit lui qui me consolait ;

il m'avouoit qu'il n'avoit jamais passé de jours plus heureux , que ma compassion le retenoit à la vie , que j'avois changé sa prison en un lieu de délices , & il demandoit au ciel d'expirer en ma présence.

Mon amie un jour me surprit au moment que j'étois prête à m'ouvrir la prison du chevalier. Où allez-vous, me dit-elle ? Je lui réponds avec emportement : réparer ce qu'à fait votre barbarie ; tenez , voyez. Je fais tomber les pierres : elle reconnaît Théodose ; elle apprend ses nouveaux revers , & elle verse des larmes avec nous.

Sophie cependant ne put s'empêcher de me faire des représentations. Eh quoi ! ma chere amie , me dit-elle , vous vous exposez l'un & l'autre à de pareilles épreuves ! Vous êtes-vous bien interrogés ? est-ce bien la pitié qui vous conduit ? ne cédez-vous qu'au desir de soulager un malheureux qui a besoin du secours de la compassion ? Euphémie , vous vous trompez tous deux ; jamais vous n'avez été plus proche de l'abîme. Mais la religion , lui répondois-je , pardonne-t-elle qu'on laisse mourir de misère & de faim un infortuné ?.. Sophie, c'est moi qui ai fait tous ses malheurs , & vous voulez que je l'abandonne !.. — Non , je ne veux point que vous l'abandonniez :

je veux que vous vous reposiez sur moi du soin d'adoucir sa malheureuse situation ; je tenterai tout pour lui être de quelque utilité : mais vous , si vous m'en croyez , si la religion vous parle encore , vous ne le verrez jamais. Et quand vous seriez assurée que cette démarche n'offenseroit pas le ciel , pensez-vous que vos entrevues avec Théodose puissent rester long-tems cachées ? Envisagez-vous la rigueur des châtimens qui l'attendent , si l'on vient à découvrir que sa prison vous est ouverte ?

Ces dernières paroles de Sophie me troublerent plus que ses reproches & ses craintes sur ma piété chancelante ; je connus aisément que St. Albion étoit menacé d'un danger inévitable ; je ne m'arrêtai pas aux promesses de Sophie ; j'étois bien persuadée qu'elle feroit tous ses efforts pour obliger St. Albion ; mais le sentiment qui m'enflammoit encore , ne me permettoit pas dans une telle circonstance , de m'en rapporter à d'autre qu'à moi même ; c'étoit à moi de m'occuper du soin de secourir le chevalier.

J'imagine un projet ; j'écris au supérieur de *** que je le priois avec instance de passer à notre couvent , & de m'accorder une demi-heure d'entretien ; il se rend à mon invitation, Après m'être excusée sur

la témérité de ma démarche , mon pere , lui dis-je : permettez que je vous parle à genoux ; il m'interrompt : ma sœur , je ne souffrirai point... Je poursuis : oui , mon pere , je me jette à vos pieds comme à ceux de Dieu même ; vous le représentez sur la terre , ce Dieu de bonté , de clémence : c'est donc à vous que j'ose avoir recours. Ce religieux , pénétré déjà de compassion , veut absolument que je me relève : je lui obéis , je m'affieds , & je lui fais un détail du triste enchaînement de mes disgraces ; je n'obmets aucune circonstance ; j'appuie sur l'horrible trahison qui nous avoit ensevelis l'un & l'autre dans le cloître. Cet homme respectable me paraît attendri. Mon pere , m'écriai-je , c'est donc au nom de l'humanité , au nom de la religion que je vous implore ; j'attends de votre pitié qu'on retire de cet affreux séjour , l'infortuné Théodose , & qu'il soit remis au nombre de vos religieux. Je n'ignore point qu'il s'est accusé à vos yeux d'avoir tenté de me séduire , & de m'enlever à mon état : connaissez la vérité : c'étoit moi qui lui avois suggeré ce dessein sacrilège ; c'est moi qui lui ai fait oublier son devoir , l'honneur , Dieu même ; un remords heureux m'a empêchée de le suivre dans les pays étrangers , quoique

ce complot fut mon ouvrage ; c'est donc moi qui suis la seule coupable , & qui mérite d'être punie. Mais que Théodose voye briser ses fers , & je me soumetts à tous les châtimens... Mon pere , (je retombe à ses genoux) me refuserez-vous cette grace ? Je vous donne ma parole que jamais je ne reverrai Théodose ; non , jamais je ne le reverrai ; je ne lui écrirai même point ; il ne saura pas si , après l'avoir retrouvé , cette séparation me coûte la vie... Un repentir véritable l'a ramené aux autels ; qu'il y trouve cette indulgence dont Dieu nous a donné l'exemple. Vous ne me répondez point... Si vous rejettez ma priere , je ne connais plus rien ; j'irai , j'irai aux pieds du trône y porter mes larmes , mon désespoir ; toute la terre sera instruite de mes faiblesses , de mes égaremens.. tout apprendra que je suis criminelle ; on me condamnera ; je ne m'aveugle point , je serai deshonorée ; mais je souffrirai tous les opprobres , toutes les punitions , le deshonneur ; je mourrai contente , si j'ai pu sauver ce que j'ai tant aimé (j'ajoute avec des sanglots) ce que peut-être j'aime encore.. Mon pere , me l'accorderiez-vous , cette grace ? Vous serez satisfaite , me répond ce religieux touché de ma douleur. Il y a peu de tems que je suis dans la maison ; je hais ces

rigueurs tyranniques si contraires à la pureté de notre morale ; oui , Théodose sera libre. Mais vous m'assurez qu'il sent l'énormité de ses fautes , que vous ne vous verrez plus , que vous ne vous écrirez plus ? — Je promets tout , tout , mon pere : qu'il vive , qu'il soit heureux , qu'il m'oublie , & que je meure !

Je cours à Sophie. — Partagez ma joie ; j'arrache Théodose à sa prison ; j'ai parlé : on m'accorde sa liberté .. Sophie , je ne le verrai plus : mais il me devra son bonheur. Pour moi , je ne veux plus m'occuper que de Dieu.

Je m'applaudissois de ma démarche ; je goûtois un plaisir secret à m'être accusée pour justifier St. Albon. Et en effet , me disois-je , ne suis-je pas la première coupable ? Si le chevalier ne m'eût point connue , qu'il ne m'eût point aimée , auroit-il trahi ses vœux ? Malheureuse Euphémie ! ne t'entretiens que du bonheur d'avoir rompu la chaîne de l'infortuné Théodose ; oublie-toi , immole-toi ; est-ce assez du sacrifice de ton cœur , de tes jours , pour acquitter tout ce que tu devois à ce funeste amour ?

Je m'efforçois de recueillir le fruit de ce triomphe apparent. Une main inconnue me remet ce billet :
» Je n'ai pas joui longtems de vos bienfaits , si l'on

» peut donner ce nom au service cruel que vous m'a-
» vez rendu ; j'étois dans un cachot , courbé sous le
» poids des fers : mais je vous voyois , je pouvois
» vous confier mes peines , vous essuyiez mes pleurs ,
» vous me disiez que je vous étois encor cher : je me
» suis vu enlever ce plaisir , le seul qui me retenoit à
» la vie ; je n'ai pu supporter le jour , privé de votre
» présence ; au moment où je vous écris , je suis
» étendu sur le lit de mort. Constance .. dans ce
» moment terrible , mentirois-je à Dieu ? il faut vous
» l'avouer : je n'ai jamais cessé de vous aimer ; il est
» vrai que cet amour s'étoit épuré dans l'adversité &
» dans les souffrances. Souvenez-vous que le ciel m'a-
» voit formé pour être votre époux ; si je l'offense
» ce ciel , c'est malgré moi ; je lui en demande un
» sincère pardon : mais il faut que mon cœur ait
» perdu tout sentiment pour n'être point rempli de
» votre image. Puisse ma mort désarmer un Dieu
» irrité ! Constance , joignez vos larmes & vos prie-
» res aux miennes ; c'est le dernier témoignage de
» générosité que j'attens de votre ame si compa-
» tissante. Adieu , adieu pour jamais. J'ai fait vos
» malheurs , me le pardonnez vous ? Je vois l'éter-

« nité s'approcher .. à mon Dieu .. je me jette dans
le sein de ta bonté. »

La mort de St. Albion fut en quelque sorte la mienne ; je n'avois point été préparée à ce dernier coup : il m'accabla. Je n'existois plus que par l'amitié de Sophie ; elle seule retenoit le souffle de vie qui me faisoit respirer. Cette amie infatigable redoublait ses soins ; elle recevoit dans son sein le peu de larmes qui étoit resté dans mes yeux presque éteints à force de pleurer. Tous ces sacrifices ne suffisoient point à la justice de Dieu : il voulut appesantir son bras vengeur , & ne me laisser aucune consolation sur la terre , pour me faire éprouver qu'il est le seul que nous devons aimer ; oui , sans doute , il est le seul qui mérite notre hommage , notre attachement , tout notre cœur. Il m'avoit fait descendre sur les premières marches du tombeau : il acheva de m'y plonger. Sophie tombe malade ; mon âme se réveille de son anéantissement de douleur , pour être saisie de nouvelles craintes ; je sens encore que j'ai un cœur capable d'aimer , susceptible de recevoir de nouvelles blessures. La maladie de ma bienfaitrice devient dangereuse ; enfin tout ce qui m'intéres-

Soit dans le monde , mon amie , mon unique amie ,
mon seul soutien , Sophie va mourir : elle fait écar-
ter nos compagnes , & me tient ce discours qui sera
toujours gravé dans ma mémoire : Ne pleurez point ,
ma chere Euphémie , réjouissez-vous plutôt avec moi
d'une fin qui nous est destinée à tous ; je brule d'être
réunie à l'auteur de mon être ; il a été le digne ob-
jet de mes affections ; je n'ai vécu que pour l'aimer ,
que pour l'adorer ; je lui offre encore mon dernier
soupir : puisse-t-il l'agréer & me pardonner mes fau-
tes , en faveur de cette confiance sans bornes que j'ai
eu sa miséricorde ! Tout ce qui m'afflige , c'est que
vous allez être privée d'une amie qui pouvoit vous
être nécessaire ; j'ose dire plus , vous n'en trouverez
point de plus tendre. Euphémie , je vous en conjure
par les derniers transports de cette amitié qui vous fut
chere , revenez entierement à Dieu que vous avez si
longtems abandonné ; que votre amour pour lui , votre
résignation à ses volontés soient le prix de ma mort !
n'envisagez que ce ciel où doivent tendre tous nos
vœux. Euphémie , voilà la source du bonheur ; il n'y
en a point d'autre... Me promettez-vous bien de re-
tourner à ce Dieu qui vous appelle ?

Sophie me tendit la main ; je ne pus que la serrer & la baigner de mes larmes. Enfin j'ai tout perdu , tout... Sophie n'est plus. Je la couvre encore de mes baisers, de mes pleurs ; je lui adresse encore mes gémissements & mes sanglots ; ses yeux où paraissoit briller une sainte confiance , étoient tournés vers le ciel ; tout son visage respiroit ce doux éclat , cette splendeur de l'heureuse immortalité, cette serenité inexprimable , le partage des âmes pures qui s'envoient dans le sein du Dieu qui les a créées.

Ma généreuse amie ne m'a point abandonnée ; sans doute je dois à ses prières l'adoucissement que j'éprouve dans mes peines ; mes dernières larmes ont moins d'amertume ; la religion est venue auprès de moi prendre sa place ; elle me tient lieu aujourd'hui de tout ; je sens avec plaisir que je vais bientôt rejoindre mon amie... Parlerai-je de Théodose ? ah ! Seigneur , vous offenserois je, si je desirois de le revoir dans l'azile du pur amour ? ne lui auriez vous point pardonné ? mes pleurs , grand Dieu , ne vous auroient-ils pas défarmé ?

Ma fille , vous voyez ce qu'il en coûte lorsqu'on est livré aux passions ; le cloître est un lieu de tour-

ments pour les âmes infectées du levain terrestre : pour celles qui ont les vertus , la pureté , la ferveur de Sophie , c'est un séjour de félicité & de délices. Pénétrez-vous bien de la religion , ma chère enfant ; soyez persuadée que fortifiée par ses principes , on n'a rien à désirer ni à craindre ici bas. Que sont les affections humaines près de l'amour divin ! Déjà je ne vois plus la terre que comme un point dans l'infini , & je m'élève à l'éternité.

L'authenticité de ces MÉMOIRES recevra une nouvelle force des deux morceaux que j'ajoute ici. On y verra cependant que l'histoire n'est pas rendue aussi fidèlement que je la publie d'après les originaux.

Le premier extrait est emprunté du Spectateur Anglais , Tom. II. Discours 40.

Le second est pris de la seconde partie du Tom. I. des Variétés curieuses & amusantes , &c.

EXTRAIT DU SPECTATEUR ANGLAIS.

CONSTANCE étoit une jeune demoiselle d'un esprit & d'une beauté fort extraordinaires , mais assez malheureuse pour avoir un père qui avoit acquis de grands biens par son industrie , & qui faisoit consister son bonheur à les posséder , ou plutôt à en

Constance étoit. On a suivi la traduction qui est connue.

être lui-même l'esclave. Théodose étoit le fils puiné d'un gentilhomme tombé en décadence, qui avoit de l'esprit, de l'éducation, du savoir & de la vertu. A l'âge de vingt ans, il eut le plaisir de se trouver pour la première fois avec Constance, qui étoit alors dans sa quinzisième année. Leurs maisons paternelles n'étoient qu'à peu de lieues l'une de l'autre ; de sorte qu'il eut souvent occasion de la revoir ensuite, & que par les avantages de sa bonne mine & d'une conversation agréable, il fit une si profonde impression sur le cœur de la demoiselle, que le tems ne pût jamais l'effacer. D'ailleurs il n'étoit pas moins sensible lui-même aux charmes de Constance. Une longue habitude ne servit qu'à leur découvrir de nouveaux attraits, & à les animer d'une passion mutuelle qui influa sur tout le reste de leur vie. Mais au milieu des plaisirs innocens qu'ils goûtoient ensemble, il arriva par malheur que les deux peres devinrent ennemis irréconciliables, sur ce que l'un s'estimoit trop par sa naissance, & l'autre par ses richesses. Le pere même de Constance porta son animosité si loin, qu'il eut de l'aversion pour Théodose, lui défendit l'entrée de son logis, & ordonna à sa fille de ne le plus voir, sous peine d'encourir son indignation. Il n'en demeura pas à cette démarche, & afin d'ôter à ces amans l'espérance dont ils se flattoient, qu'il pourroit arriver quelque conjoncture favorable qui aideroit à les réunir, il jeta les yeux sur un jeune gentilhomme bien fait & riche, qu'il destina pour le mari de sa fille. Il n'eut pas plutôt pris ses mesures à cet égard, qu'il dit à Constance qu'il avoit dessein de la donner à un tel gentilhomme, & que les nœces seroient célébrées un tel jour. Constance intimidée par l'autorité de son pere, & qui ne pouvoit rien alléguer contre un mariage si avantageux, en reçut la proposition avec un silence plein de respect, que son pere ne manqua pas de louer, puisqu'il sied toujours bien à une jeune fille en pareil cas. Le bruit de ce mariage pénétra bientôt jusqu'aux oreilles de Théodose, qui après un long tumulte de différentes passions qui s'éleverent alors dans son cœur, écrivit à sa maitresse le billet suivant.

« Il y a quelques années que je faisois tout mon bonheur de penser à ma chere Constance : mais cela même fait aujourd'hui mon plus grand supplice. Faut-il donc que j'aie le chagrin de vous voir possédée par un autre ? Les ruisseaux, les prairies & les champs où nous avons eu de si longs & de si doux entretiens, me sont devenus insupportables ; la vie

« même est un fardeau que je ne puis soutenir. Puissiez-vous
 « vivre longtems heureuse dans ce monde ! mais oubliez qu'il
 « y ait jamais eu un tel homme que

THÉODOSE.

Ce billet fut rendu dès le soir même à Constance, qui s'éve-
 nouit en le lisant : mais elle eut bien de plus grandes alarmes le
 lendemain matin, lorsque deux ou trois messagers viarent coup
 sur coup à son logis pour s'informer de Théodose qui étoit sorti
 de sa chambre environ minuit, & qu'on ne retrouvoit plus. La
 profonde mélancolie qui l'avoit saisi depuis quelque temps, fai-
 soit tout craindre à son égard. Constance persuadée qu'il n'y
 avoit que le seul bruit de son mariage qui pût le réduire à quel-
 que extrémité sâcheuse, étoit inconsolable : elle se reprochoit
 la trop grande facilité qu'elle avoit eue à y donner les mains, &
 regardoit son nouvel amant comme le meurtrier de Théodose.
 Elle résolut de s'exposer à toute l'indignation de son pere, plu-
 tôt que de consentir à un mariage qui lui paroissoit si criminel &
 si plein d'horreur. Le pere satisfait d'être délivré de Théodose, &
 de pouvoir garder son argent, ne se mit pas fort en peine du re-
 fus obstiné de sa fille, & trouva les moyens de s'excuser auprès
 de son prétendu beau-fils qui n'avoit accepté ses offres que par
 des vues d'intérêt, sans que l'amour y eût aucune part. Constance
 ne chercha plus de remède à son mal, que dans la dévotion &
 les exercices de piété ; elle s'y adonna d'une telle maniere, qu'au
 bout de quelques années elle obtint une certaine tranquillité
 d'esprit, & quelle résolut de passer le reste de ses jours dans un
 cloître. Son pere fut si peu choqué de ce dessein, qui alloit à
 épargner sa bourse, qu'il y consentit de bon cœur, & qu'il la
 mena lui-même à une ville voisine, pour en voir l'exécution.
 Elle étoit alors dans la vingt-cinquième année de son âge, &
 dans toute la fleur de sa beauté. D'ailleurs il y avoit ici un reli-
 gieux qui étoit en grande réputation par sa vertu & sa vie
 exemplaire ; & comme les catholiques romains, qui se trou-
 vent accablés sous le poids de quelque épreuve s'adressent à
 leurs plus célèbres confesseurs, pour en obtenir des avis chari-
 tables, notre affligée voulut se confesser à ce bon religieux.

Mais revenons à Théodose qui le même jour de son départ se
 rendit à un couvent de la ville où Constance alla demeurer en-
 suite, & qui après avoir exigé le secret de tous les peres, ce
 qu'on ne refuse pas en certaines occasions importantes, se fit de

leur ordre , avec une ferme résolution de ne plus penser à sa maîtresse qu'il croyoit mariée à son rival depuis le jour fixé pour les nœces. Plein d'ardeur pour se dévouer à la religion , il avoit si bien étudié , qu'il ne tarda pas à recevoir les ordres sacrés , & qu'en peu d'années il devint célèbre par la sainteté de ses mœurs , & les pieux sentiments qu'il inspiroit à tous ceux qui conversoient avec lui. C'étoit le saint homme que Constance avoit choisi pour être le dépositaire de ses plus secrètes pensées , quoiqu'elle ignorât son véritable nom , & qu'il n'y eût personne qui connût sa famille , que le seul prieur du couvent. Le gai , l'aimable Théodose portoit le nom du pere François , & il étoit si déguisé par sa longue barbe , sa tête rase & l'habit de l'ordre , qu'on n'auroit jamais trouvé l'homme du monde dans le vénérable religieux.

Un matin qu'il étoit enfermé dans son confessional , notre belle affligée vint se prosterner à son côté , & lui ouvrit l'état de son ame. Après lui avoir fait l'histoire d'une vie pleine d'innocence , elle ne put retenir ses larmes , quand elle vint à toucher ces endroits où il avoit eu lui-même tant de part. Je crains , lui dit-elle , que ma conduite n'ait causé la mort d'un homme , qui n'avoit d'autre défaut que celui de me trop aimer. Il n'y a que Dieu seul qui sache jusqu'à quel point je l'aimois , lorsqu'il étoit en vie , & quelle a été ma douleur depuis sa mort. Elle fit ici une pause , & leva ses yeux baignés de larmes vers le bon pere confesseur , qui étoit si ému de son triste recit , qu'à peine eut-il la force de lui dire d'une voix entrecoupée de sanglots & de soupirs , de vouloir continuer son histoire. Elle obéit à ses ordres , & au milieu d'un torrent de larmes , elle acheva de lui exposer tout ce qu'elle avoit sur le cœur. Le bon religieux sentit une si vive émotion de l'état où il voyoit sa pénitente , qu'il ne put arrêter le cours de ses larmes , & que dans les transports de son ame , la planche sur laquelle il étoit assis , s'agitoit sous lui. Constance , qui le crut touché de compassion envers elle , & pénétré d'horreur pour son crime , lui parla du vœu où elle étoit résolue de s'engager , comme d'une démarche capable d'expier ses fautes , & du seul sacrifice qu'elle pouvoit offrir à la mémoire de Théodose. A l'ouïe de ce nom qu'il n'avoit pas encore entendu prononcer depuis si longtems , & à la vue d'une fidélité sans exemple , de la part d'une demoiselle qu'il croyoit depuis bien des années , entre les mains d'un autre , le bon pere , qui

s'étoit déjà un peu affermi , éclata de nouveau , & fondit en larmes. Au milieu des intervalles de sa douleur , à peine avoit-il la force d'exhorter sa pénitente accablée sous le poids de son affliction , à prendre courage , & à se consoler , de lui dire que ses péchés lui étoient pardonnés , que son crime n'étoit pas si grand qu'elle se l'imaginoit , qu'elle ne devoit pas s'affliger outre mesure. A la faveur de ces courtes périodes , il se remit assez bien pour lui donner l'absolution dans les formes , & la prier de revenir le lendemain , afin qu'il l'encourageât à exécuter ses pieuses intentions , & qu'il lui départit de salutaires avis à cet égard. Constance se retira pleine d'un nouveau zèle , & ne manqua pas de se rendre le jour suivant auprès de son directeur. Théodose qui s'étoit muni de bonnes & saintes pensées , propres à cette occasion , anima sa pénitente le mieux qu'il lui fut possible , à remplir tous les devoirs de la vie religieuse qu'elle vouloit embrasser , & à bannir de son esprit ces craintes mal fondées qui le tyrannisoient , avec promesse de lui donner de tems en tems ses avis charitables , d'abord qu'elle auroit pris le voile. Les regles , ajouta-t-il , de nos différents ordres , ne permettent pas que je vous aille voir : mais comptez que je me souviendrai toujours de vous dans mes prières , & que je vous instruirai souvent par mes lettres. Marchez avec joie dans la glorieuse carrière qui vous est ouverte , & vous trouverez bientôt cette paix & cette satisfaction de l'âme , que le monde ne sauroit donner.

Constance fut si animée par le discours du pere François , qu'elle fit son vœu dès le lendemain. D'abord qu'on eut achevé toutes les cérémonies de sa réception , pour suivre la coutume , elle se retira dans son appartement avec l'abbesse.

Celle-ci informée dès la nuit précédente de tout ce qui s'étoit passé entre le pere François & sa novice , remit à la dernière un billet de l'autre , qui lui écrivoit en ces termes : « Pour vous » faire goûter les prémices de ces joies & de ces consolations » que vous devez attendre de la vie que vous venez d'embrasser , » je dois vous avertir que ce Théodose dont vous déplorez la » mort , est encore en vie , & que le pere à qui vous vous êtes » consacrée , étoit autrefois ce Théodose que vous plaiguez tant. » Le mauvais succès de nos amours nous attirera plus de bonheur que nous n'en aurions pu espérer de leur réussite. La » Providence a disposé de nous pour notre avantage , quoique

» ce n'ait pas été selon nos desirs. Oubliez que Théodose fut
 » au monde : mais souvenez-vous qu'il y a un homme qui ne
 » cessera de prier Dieu pour vous en qualité du P. FRANÇOIS.

Constance, qui à la vue de ce billet, réfléchit sur le ton de voir, les manières & l'émotion de son confesseur, ne manqua pas d'y trouver d'abord Théodose. Après avoir pleuré de joie : c'est allez, dit-elle, Théodose est en vie ; je passerai le reste de mes jours en paix & sans aucun chagrin.

Toutes les lettres que le pere lui écrivit ensuite, sont gardées dans le monastere où elle résidoit, & l'on en fait souvent la lecture aux jeunes religieuses, pour leur inspirer la vertu, & de bonnes résolutions. Il y avoit dix années ou environ que Constance étoit ici, lorsqu'une fièvre maligne y survint qui emporta une infinité de gens, au nombre desquels se trouva Théodose. Sur le point de mourir, ce bon pere lui envoya sa bénédiction, conçue en des termes fort tendres : mais attaquée alors du même mal, elle étoit déjà en délire & hors d'état de la recevoir. Peu de jours après, Constance eut un de ces bons intervalles qui précèdent d'ordinaire la mort dans les maladies de cette nature : desorte que l'abbesse avertie par les médecins qu'elle n'en pouvoit pas revenir, lui dit que Théodose venoit de la devancer, & que, dans ses derniers momens, il lui avoit envoyé sa bénédiction. Constance la reçut avec un plaisir extrême, & supplia l'abbesse de permettre qu'elle fût enterrée auprès de Théodose. Mon vœu, ajouta-t-elle, ne s'étend pas au-delà du tombeau, & je me flatte que ma demande ne sauraient le violer. Elle mourut bientôt après, & on lui accorda sa requête.

On voit encore aujourd'hui leurs tombes avec une courte inscription latine gravée au-dessus, où il est dit mot à mot :
 » Ici reposent les corps du pere François & de la sœur Con-
 » stance. Ils s'aimoient durant leur vie, & la mort ne les a point
 » séparés. »

EXTRAIT DES VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES.

UNE demoiselle G**, Bretonne, fut aimée par un gentilhomme de son pays qui n'étoit pas riche. La mere, pour détourner cette inclination naissante, prétexta un procès qui l'obligeoit d'aller à Paris, & emmena sa fille avec elle : mais

comme elle s'appêrçut que l'absence n'avoit point éteint les amours de nos deux jeunes gens , elle mit sa fille à l'abbaye d'Ansoins , & la recommanda à une tante de la demoiselle qui y étoit religieuse. On commença par intercepter les lettres que nos amans s'écrivoient ; ensuite on fit accroire que le jeune homme étoit tombé malade ; quelque tems après on annonça sa mort : mais ce fut avec mille apparences de mystère , & en se servant d'une tierce personne ; de sorte que la jeune demoiselle ne put douter de la perte qu'elle avoit faite. Mêmes intrigues furent employées auprès du jeune homme , qui croyant sa maîtresse morte , se fit capucin.

Pendant la tante insinua à Mlle. G** que Dieu l'appelloit à lui ; le chagrin plutôôt que la raison la détermina : elle prit l'habit ; elle pouvoit avoir alors vingt-deux ou vingt-trois ans.

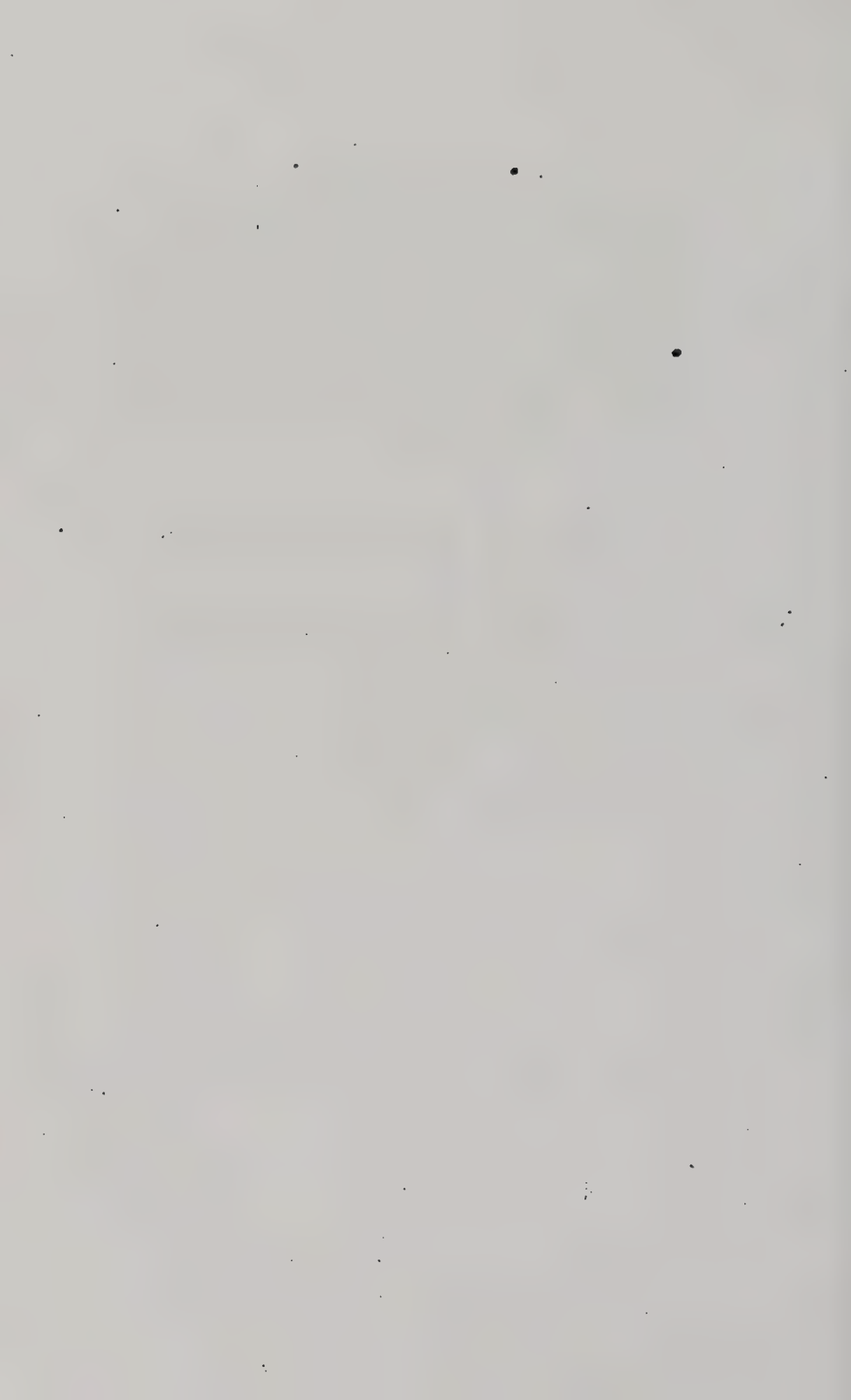
Dix ans s'étoient déjà écoulés , lorsqu'on demanda un confesseur extraordinaire pour le couvent ; notre capucin fut nommé. Mlle. G** vint à son tour au confessionnal ; elle lui confia ses chagrins ; il trouva quelque conformité entre ses aventures & celles de sa pénitente : il lui demanda s'il pourroit la voir au parloir ; elle y consentit. Dès la première entrevue , comme il parloit plus baut qu'au confessionnal , sa voix la surprit ; elle l'examina , & lui avoua qu'elle lui trouvoit beaucoup de ressemblance avec un gentilhomme qu'elle avoit connu en Bretagne ; il lui dit que nonseulement il lui ressembloit , mais qu'il étoit ce même gentilhomme qui , sur un faux rapport de sa mort , s'étoit fait capucin. La fille s'évanouit , & étant revenue à elle , ils se plaignirent de la supercherie & de la cruauté de leurs parens , en termes remplis de tendresse l'un pour l'autre. Le capucin sentit réveiller toute sa passion. Dans son désespoir , il voulut lui faire entendre que leur habit ne devoit pas les empêcher de s'aimer ; qu'on pouvoit se sauver en toute sorte de religion ; que si elle vouloit , ils passeroient en Hollande , où ils se marieroient ; qu'il savoit où trouver de l'argent pour faire le voyage , & que comme il étoit savant , il ne manqueroit pas dans le pays. Sa malheureuse maîtresse aussi touchée , mais plus ferme que lui , détourna cette illusion ; elle lui représenta qu'il ne falloit pas se servir pour se damner , des moyens que Dieu leur avoit ménagés pour les attirer à lui. Le capucin insista plusieurs fois , & enfin au désespoir de ne pouvoir réussir , il se défroca un beau jour , & passa en Hollande. On n'a point eu depuis de ses nouvelles.

184 MÉMOIRES D'EUPHÉMIE.

Cependant Mlle. G** tomba en langueur ; la jaunisse lui prit : mais comme elle avoit la voix fort belle, & quelques intervalles de gaieté, pendant lesquels elle étoit fort amusante, madame l'abbesse de ** la demanda ; elle y fut quelque tems : mais les manières un peu libres de cette abbesse lui déplurent ; elle lui fit quelques remontrances sur ce qu'elle la faisoit travailler à des ouvrages qui n'avoient aucun rapport à la sainteté de sa retraite, & sur ce qu'elle étoit souvent à la grille avec de jeunes gens ; enfin elle s'en retourna à S. Antoine, où accablée de chagrins & de maladies, elle mourut vers l'an 1715, âgée de 45 ans.



LETTRE DE L'AUTEUR
A L'OCCASION DU DRAME PRÉCÉDENT.





LETTRE DE L'AUTEUR

À L'OCCASION DU DRAME PRÉCÉDENT.

JE vous envoie , mon ami , un Drame composé encore dans ce genre , que j'ai eu le faible avantage d'entrevoir. Incertain du mérite de l'exécution , je voudrois ménager du moins quelques ressources à ma vanité , en vous exposant le plan de ma pièce tel que je l'ai conçu ; c'est au génie à favoriser & à cultiver un genre si intéressant : je ne doute pas même qu'il ne produise dans la suite une infinité de beautés dramatiques , & qu'il ne recule les bornes trop resserrées de notre scène ; je vois déjà avec satisfaction qu'il est accueilli comme une nouvelle source de plaisir pour les âmes sensibles , & en effet il me paraît un des plus heureux résultats des arts d'imitation. On pencheroit à croire que la douleur est l'état de la nature humaine , & que la joie n'en est qu'une sensation momentanée. L'art de la poésie &

*Le genre
sombre.*

celui de la peinture, suivant un de nos plus judicieux écrivains, ne réunissent jamais les suffrages, que lorsqu'ils ont réussi à nous affliger. Interrogez la personne la moins éclairée : rarement retournera-t-elle admirer une galerie composée de Teniers, & elle ne se lassera point de revoir les tableaux sombres & vigoureux de Rembrandt. Les images de batailles, de morts s'emparent de notre ame ; deux peintres anciens, Nicomachus & Théon avoient peint Médée se souillant du meurtre de ses enfants, & Oreste enfonçant le poignard dans le sein de Clytemnestre. Le spectacle d'un torrent qui se précipite à grand bruit du haut d'un rocher escarpé & qui roule avec lui des arbres déracinés, des débris, nous affectera beaucoup plus que la vue d'un ruisseau qui coule mollement dans une prairie émaillée de fleurs ; la profondeur d'une nuit qui n'est éclairée que par les étoiles, excitera en nous un recueillement que n'y feront point naître un beau jour, un ciel serein ; nous quitterons souvent des promenades agréables, pour aller nous enfoncer dans la solitude d'un parc sauvage. Demandez aux libraires s'ils ne vendent pas vingt tragédies contre un exemplaire d'une comédie ; assurément

Un de nos plus judicieux écrivains. L'Abbé Du Bos, &c.

Racine a plus de lecteurs que Moliere , & peut-être a-t-il fallu plus de talent à ce dernier pour créer & perfectionner ses chefs-d'œuvres. Transportons-nous dans nos places publiques : quel est le secret des charlatans adroits pour attrouper & retenir la populace autour de leurs tréteaux ? ils détonnent des espèces de romances lamentables , plutôt que de chanter des vaudevilles divertissans. Il n'y a pas jusqu'aux enfans qui ne préfèrent le récit d'aventures tragiques à des contes qui les fassent rire. Shakespeare est redevable sans doute à l'emploi de ce genre ténébreux de la haute réputation qu'il a chez nos voisins : voilà ce qui les rend indulgens pour ces irrégularités monstrueuses que nous lui reprochons avec tant de sévérité. On remarque à Londres que, lorsqu'on joue des pièces de ce pere du théâtre anglais , il regne dans la salle un silence imposant : tant cet homme de génie a connu l'art de se rendre maître des ames profondes & mélancoliques de ses compatriotes ! On a publié depuis Shakespeare des drames plus corrects , plus élégans , où les regles sont moins blessées : pourquoi n'ont-ils pas eu le même succès ? c'est qu'il leur manque cette couleur noire dont le sentiment emprunte une force & une vie que l'esprit seul

& l'entente des regles ne sçauroient lui donner. Le Dante a mis bien plus de talent dans ses chants de l'Enfer que dans ceux du Purgatoire & du Paradis. Ne seroit-on point fondé à penser que les hommes en général peuvent s'appliquer ce que Pétrarque disoit de lui :

Lagrimar sempre è'l mio sommo diletto ?

Le plaisir de répandre des larmes auroit-il une douceur , que n'ont point les autres voluptés ? Je l'ai observé : cette tristesse si chere , surtout à la jeunesse dont l'ame neuve reçoit avidement les premieres impressions , ne peut que nous porter à la vertu ; tout ce qui nous fait sentir notre cœur , nous oblige en quelque sorte à devenir plus humains , à nous approprier davantage les plaisirs ou les peines d'autrui , & cette espece d'élan hors de nous-même , nous y ramene toujours plus attendris , & nous dispose conséquemment à devenir meilleurs.

Le genre *sombre* a aussi une qualité distinctive que l'on doit mettre au rang des plus puissants ressorts de l'art dramatique : il emporte avec soi la nécessité absolue d'approfondir les traits , de bannir les accessoires , qui tuent presque toujours le sujet ; l'ombre qu'il

7 répand, rend la lumière plus vive, & fait sortir les caractères avec plus de vigueur ; il prête au pathétique de l'énergie, & décide les grands mouvements. Si Corneille, dont le génie étoit si vaste, eut fortifié de cette teinte le genre admiratif, la clémence d'Auguste auroit encore eu plus d'éclat, & Louis XIV. eut été déterminé à pardonner à M. de Lausun. Il est étonnant que Racine rempli de la lecture des Grecs, ait négligé ce moyen dans sa tragédie des Frères ennemis. Ce drame ainsi traité, eut certainement excité plus d'intérêt, & il auroit produit un effet terrible.

J'ai essayé, dans EUPHÉMIE, de rendre cette parti-théâtrale plus touchante & moins lugubre que dans COMMINGE, plus analogue à la tendresse d'une femme qui conserve jusque dans l'égarement de sa passion, cet esprit de douceur dont l'amour tire un nouveau charme.

Je ne me lasse point de présenter le tableau important des combats de l'humanité & de la religion ; je suis persuadé plus que jamais que ce choc de mouvements contraires, est une source inépuisable de ces situations qui nous transportent, & fixent notre étonnement. Descendons dans notre cœur : nous y sur-

Les combats de la religion & de l'humanité, source des grands efforts dramatiques.

prendrons un desir impatient d'étendre la sphère trop étroite des objets qui frappent nos sens , & qui repaissent notre curiosité. Nous sommes dominés par une secrète impulsion dont la cause nous est inconnue , & qui nous porte sans cesse à nous faire plus grands que nous ne sommes ; voilà l'origine des fées , des génies , des enchanteurs , de ces géants attaqués par des hommes d'une taille ordinaire. Nos livres sacrés nous fournissent des exemples de l'attrait qu'ont pour nous ces peintures surnaturelles. Jacob luttant contre une Intelligence céleste , nous imprime une idée qui enorgueillit notre être , & nous fait jouir en quelque sorte d'une supériorité interdite à l'humanité. On se plaît à voir les héros d'Homère se mesurant avec les dieux ; l'audace sacrilège d'Ajax nous cause de l'admiration ; c'est cette hardiesse au-dessus de l'humain , qui rend Turnus plus intéressant qu'Enée ; Prométhée enchaîné sur le Caucafé , insultant à Mercure au milieu de ses tourments , & ensuite écrasé de la foudre qu'il voit éclater , sans baisser les yeux , laisse dans notre ame une image sublime. Il est vrai que la raison géométrique réproouve ces fictions qu'a

créées un heureux enthousiasme , & qu'elles lui paraissent gigantesques : mais qu'est-ce que le compas d'une philosophie mal entendue , ne resserre & ne détruit point ? Osons le dire : notre nation en acquérant des lumières *méthaphysiques* , a perdu à l'extinction de cet esprit de chevalerie qui enflait le courage , & se figuroit sans cesse des paladins à combattre. Jamais peuple n'a poussé plus loin que les Egyptiens, le goût

Les Egyptiens. Il est fâcheux que les ouvrages de littérature de ces législateurs du monde n'aient point eu le sort de leurs pyramides , & qu'ils ne se soient pas transmis jusqu'à nous. Leurs poésies surtout devoient être admirables , & pleines d'images ; ils respiroient encore le charme des premiers beaux jours de la nature ; ils avoient plus de tableaux sous les yeux , & étoient emportés par plus d'enthousiasme ; leurs mœurs étoient plus douces , plus simples que les nôtres ; l'hospitalité , la candeur , la vie pastorale : quelles sources de beautés poétiques ! Le luxe , l'abus de la société & la fausse philosophie ont détruit parmi nous tout ce qui est du ressort du sentiment. Gessner n'auroit pas composé ses charmantes Idylles , s'il eut vécu dans le fracas de Paris. Ce choc continuel de tant d'esprits différents , étend , j'en conviens , les progrès de ce qu'on appelle goût , fournit plus de matière au raisonnement : mais il entraîne avec soi la mort du génie ; & les couleurs primitives se partagent dans une infinité de nuances qui n'ont plus de caractère.

de ces monuments de grandeur qui ennoblissent & exhaussent l'imagination ; l'aspect seul de leurs tombeaux , de leurs pyramides , devoit leur inspirer une élévation de sentiments que ne sçauroient avoir des hommes entourés d'images petites & mesquines , & qui s'emprisonnent dans des habitations conformes à la faiblesse , & pour ainsi dire à l'épargne de leur existence. Nous promenons-nous dans une vaste forêt : nos idées semblent s'aggrandir & dominer avec ces chênes majestueux , dont le sommet va se cacher dans les nues. Parcourons-nous des bosquets , des jardins symmetrisés ; nous nous rapetissons avec ces arbrustes mutilés par le ciseau de l'art , & nos pensées prennent , sans que nous nous en appercevions , la contrainte de ces graces concertées si inférieures aux beautés fortes & libres de la nature. Les anciens adorateurs du feu bâtissoient leurs temples sur des montagnes , & les bois sacrés où nos Druides avoient établi le siège de leur religion , étoient d'une hauteur immense. C'est une expérience démontrée que nous dépendons de ce qui nous environne , & que le physique a de l'empire sur l'intellectuel. J'imagine donc qu'on ne sçauroit présenter une attitude plus fiere que celle d'un personnage en proie aux passions

humaines , & qui se débat , si l'on peut parler ainsi , sous l'ascendant impérieux de la religion. EUPHÉMIE , contrainte par son devoir & par le ciel d'étouffer son amour , doit émouvoir en sa faveur , & attacher nos regards bien plus qu'une femme dont la condition libre semble lui permettre de disputer moins avec ses penchans.

Je me suis efforcé de donner à ce rôle une *plénitude* dont on trouve en général peu d'exemples dans notre théâtre moderne. C'est cependant avec cette profusion que doit s'exprimer le désordre fécond d'une ame passionnée ; on aime à voir s'ouvrir un cœur fatigué de retenir une abondance de sentimens qui le surchargent ; on le suit dans ses développemens ; on se pénètre de ses transports. C'est ainsi que l'inimitable Richardson sçait nous rendre propre tout ce qu'il fait ressentir à Clarisse ; nous ne perdons pas un seul de ses mouvemens ; nous sommes étonnés d'apercevoir à la fin de l'ouvrage que tous ces détails , qui d'abord ont pu nous paraître superflus & minutieux , étoient au-
tant de fils nécessaires qui correspondent à l'ensem-
ble du roman. Je ne cesserai de m'en plaindre : l'esprit est venu nous appauvrir , & il traîne presque toujours à sa suite la froideur & la médio-

Nos scènes
trop épar-
gnées.

crité. Si Corneille revenoit parmi nous , nous le verrions forcé d'élaguer & d'amaigrir la plupart de ces scènes pleines , où le génie a répandu toutes ses richesses.

Des caractères.

A l'égard des caractères , j'ai cherché , autant que je l'ai pu , à leur donner de la vérité. C'est cet avantage que l'on remarque surtout dans les personnages de Corneille , & voilà d'où naît cette supériorité de dialogue qui distingue à un degré si éminent ce grand homme des autres écrivains de son genre ; il prête à chacun de ses héros la façon de penser , & l'expression qui lui sont propres. Rodrigue enflammé d'amour , & qui joint aux transports de sa passion cette exaltation de bravoure attachée à la nation Espagnole , s'écrie :

Paraissez , Navarrois , Maures & Castillans ,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants..

Paraissez Navarrois , &c. J'ai entendu de ces discoureurs ingénieux , qui prétendoient que Corneille avoit fait de Rodrigue une espèce de rodomont qui n'est point dans la nature. Voilà ce que c'est que d'ignorer les caractères , & de vouloir toujours demeurer français ! Il y a lieu de présumer que la délicatesse de ces critiques avoit engagé nos comédiens à supprimer ces deux

Horace déploie toute la férocité de son caractère dans ce vers :

Albe vous a nommé : je ne vous connais plus.

vers qui peignent si bien un héros Espagnol : nous sommes redevables à M. de Voltaire de leur rétablissement. Selon les apparences , ce sont les mêmes censeurs qui se plaignoient de ce que Lusignan avoit un ton de *radoteur devot*, comme si un vieillard renfermé en prison depuis vingt ans , & martyr de la religion de ses peres , ne devoit pas avoir cette effusion de sentiment ; c'est peut-être le plus beau caractère que M. de Voltaire ait créé. Il faut renvoyer à la lecture d'Homère ces gens d'un goût si difficile : ils y verront comment parlent Nestor, Laerte , &c. Ils peuvent aussi consulter Horace dans son art poétique :

- » Intererit multum , Davus ne loquatur , an heros ,
- » Maturus ne senex , an adhuc florente juventâ
- » Fervidus , an matrona potens , an sedula nutrix
- » Mercator ne vagus , cultor ne virentis agelli , &c.

Albe vous a nommé, &c. La Motte qui met de l'esprit partout , s'est avisé d'en donner à Corneille dans une circonstance où il parait n'avoir cédé qu'au transport du génie. Baron prononçoit avec un reste d'attendrissement :

Albe vous a nommé , je ne vous connais plus.

Et La Motte en applaudissant à la finesse du comédien , ajoute que Corneille lui-même en fut surpris , & en félicita Baron. J'ai peine à croire l'anecdote ; ce n'étoit pas certainement là le sens dans lequel Corneille avoit fait ce vers ; son génie le servoit

Et Curiace à son tour fait éclater le sien dans cette répartie si touchante :

Je vous connais encore , & c'est ce qui me tue.

Sertorius dit de lui avec une hauteur qui sied si bien au vrai courage :

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.
César qui aux yeux des Romains feignoit de ne pas affecter la souveraine puissance , répond à Ptolomée qui l'invite à monter au trône :

Connaissez-vous César pour lui parler ainsi ?

M. de Voltaire met dans la bouche de Mahomet ce vers qui décele toute la fierté de son caractère :

C'est le faible qui trompe , & le puissant commande.

J'aurois désiré profiter mieux de ces grands modèles. Tout ce que j'ai pu faire , c'est de ne point perdre la nature de vue. EUPHÉMIE est déchirée par un amour qu'elle a peine à vaincre ; ses remords sont aussi sincères que sa tendresse ; elle est précisément dans cette situation si bien exprimée par Horace :

Video meliora , proboque :

Deteriora sequor.

trop bien pour descendre à cette petite délicatesse ; un homme furieux , si l'on peut le dire , de l'amour de la patrie , qui dans la suite tue sa sœur de sang froid , doit prononcer ce vers avec toute la féroce d'un Romain enthousiaste.

Elle a de la bonne foi jusque dans ses fautes. Je me suis toujours ressouvenu que j'avois à peindre une femme, c'est-à-dire une ame plus susceptible d'impressions que celle d'un homme. EUPHÉMIE est frappée de terreur à l'aspect de cette tombe qui s'ouvre sous ses pas ; elle ne doute point que ce ne soit un miracle, tandis que THÉOTIME, moins effrayé, s'impose, sans autre raison que le devoir de l'honnête homme, la loi de se séparer pour jamais de son amante. Ce sont ces nuances imperceptibles pour bien des yeux, qui différencient à l'infini les caractères, & qui y jettent cette variété dont la nature nous présente par-tout le magnifique tableau. Quelques gens du monde, de ces ames émoussées par l'abus de la société & des faux plaisirs, ou que leur impuissance & leur sécheresse empêchent de se livrer à la vivacité du sentiment, pourront trouver trop d'agitation & de violence dans le rôle d'EUPHÉMIE. Mais j'ai déjà prévenu leurs objections, en remarquant jusqu'à quel point la retraite enflamme la sensibilité. Qui a jamais aimé comme Héloïse ? C'est bien des personnes isolées qu'on peut dire que la moindre étincelle suffit pour produire un grand embrasement :

Chiusa fiamma è più ardente.

Une sombre imagination les tourmente sans cesse , leur montre la privation beaucoup plus cruelle qu'elle n'est en effet , & leur présente une nature factice , qui , pour ainsi dire , se réalise en leur faveur ; leur existence est une guerre perpétuelle ; & que ces secousses sont vives , que ces combats sont terribles , lorsque l'honneur & la piété se réunissant pour réprimer ces penchans qui les maîtrisent ! Le triomphe d'EUPHÉMIE est d'autant plus éclatant , qu'il lui a coûté plus d'efforts ; il honore à la fois la nature & la religion , & ce personnage seroit moins touchant , & peut-être moins vertueux , s'il avoit moins combattu.

Caractère de
MÉLANIE.

MÉLANIE a une dévotion éclairée & onctueuse. Ce sentiment prend la teinte des caractères ; assurément la dévotion de Bossuet n'avoit point la douceur , & si on peut l'ajouter , la tendresse de celle de Fénelon. Le désespoir ou l'aveuglement n'ont point conduit MÉLANIE dans le cloître ; son attachement pour l'état qu'elle a embrassé , est motivé & réfléchi ; elle a senti de bonne heure le peu de vérité de tout ce qui excite & flatte nos desirs. Les passions , ce besoin du cœur humain , sont venues l'agiter ; elle s'est livrée à ce doux attrait : mais qu'elle l'a épuré &

ennobli en concentrant tous ses vœux , toute son ame dans ce transport sublime qui l'élève à l'amour de l'Etre suprême ! Écartons toute idée de piété , & ne consultons que la saine philosophie : n'est-il pas aisé de s'appercevoir du peu de solidité des affections terrestres ? où sont les amitiés désintéressées & constantes , les plaisirs véritables , les fortunes qui ne soient pas soumises à des revers ? où est le bonheur réel ? envain le demanderions-nous à tout ce qui nous entoure ; & dans nos malheurs , qui accourt nous consoler , quand tout nous abandonne , & nous laisse au vuide affreux de nous-même ? quelle main est empressée à essuyer nos larmes ? qui nous soutient dans les horreurs de la pauvreté , spectacle si effrayant pour le monde ? quel est enfin l'ami que

Quel est enfin l'ami , &c. Il n'est point de langue où ne se trouve cette exclamation : *ô mon Dieu !* point de peuple chez qui un homme que la calomnie opprime , ou un pere & une mere qui sont privés de leurs enfans , ne levent les yeux au ciel , & ne forment dans leur douleur une aspiration secreete vers l'Etre suprême. Est-ce en un mot la sagesse humaine qui a le courage d'exercer la commisération envers un malheureux criminel , de mêler ses pleurs aux siens , de le conduire au supplice , d'en partager en quelque sorte les horreurs ? C'est au lit de mort que nous sentons véritablement qu'il est nécessaire de se remplir de la grande pensée d'un Dieu , & que toutes les autres ne sont que de frivoles illusions.

nous trouvons toujours prêt à nous recevoir , à nous entendre , à verser des soulagemens dans notre âme affligée ? ai-je besoin de le dire ? il n'y a que l'idée de Dieu qui puisse nous faire supporter la vie ; c'est devant cette grande image que s'évanouissent tous les autres objets aux yeux même du *raisonneur* qui apprécie tout sans le secours de la religion. Le caractère de MÉLANIE pourra donc plaire également aux personnes pieuses , & à celles qui se bornant à réfléchir d'après la sagesse humaine , n'ont pas le bonheur de joindre la dévotion à leurs autres vertus ; l'amie d'EUPHÉMIE malgré ce noble détachement qui la porte sans cesse vers le ciel , n'en remplit pas moins les devoirs de l'humanité ; je la représente ouvrant toujours son sein aux pleurs d'une infortunée que sa passion tyrannise , plus prompte encore à lui donner des secours , que des conseils , indulgente pour autrui , quand elle s'arme de sévérité contre elle-même , plaignant dans son amie des faiblesses qu'elle ne se pardonneroit point. Je pense avoir saisi le véritable esprit de la dévotion , & je ne dissimulerai pas que ce personnage est celui que j'ai pris le plus de plaisir à créer après le rôle du P. Abbé dans COMMINGE.

Il falloit qu'à côté du tableau où sont exposées toutes les vertus qui forment la vraie piété , il y en eût un autre qui montrât les abus de la dévotion ; j'ai donc négligé cette espece de règle , prescrite par le goût , & que je me suis imposée à moi-même , qui consiste à ne pas offrir sur la scène des oppositions trop marquées ; l'art paraît à découvert dans ces contrastes ; mais j'ai imaginé qu'on me ju-

Caractere de
Cécile.

J'ai donc négligé. Je n'ai pas prétendu donner un contraste bien décidé ; CÉCILE est plutôt une dévote sévère , qu'une fausse dévote , & je crois avoir établi ce caractère sur les principes que nous a tracés un homme de génie. » Ce qui donne , » dit-il , le plus d'éloignement pour les dévots de profession , c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à » l'humanité ; c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en » pitié le reste du monde : dans leur élévation , s'ils daignent » s'abaisser à quelque acte de bonté , c'est d'une manière si humiliante ! ils plaignent les autres d'un ton si cruel ! leur justice est si rigoureuse ! leur charité est si dure ! leur zèle est si amer ! leur mépris ressemble si fort à la haine , que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur » commiseration ; l'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne ; plus ils se détachent des hommes , plus ils en » exigent ; on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu que pour exercer » son autorité sur la terre. « Qu'on dise , après ce portrait , que le caractère de Cécile est trop dur.

T

geroit avec indulgence , en faveur des traits heureux qui pourroient résulter de ces deux portraits rapprochés ; les sentiments que j'ai prêtés à CÉCILE ne sont point outrés ; le seul reproche que j'aye peut-être à me faire , est de n'avoir point appuyé encore assez le pinceau. Je suis fâché de le dire : j'ai connu une infinité de faux dévots plus durs que n'est CÉCILE , & par malheur pour l'humanité , j'en ai rencontré bien peu qui ressemblassent à MÉLANIE. Les premiers éléments des arts sont l'expérience. On m'objectera que ces faux dévots ne parlent pas ainsi ; ils peuvent être plus mesurés, plus sages dans leurs expressions. Mais qu'est-ce que l'art dramatique ? la représentation exacte des divers mouvements qui nous agitent. Un auteur de théâtre arrache le masque ; fouille dans l'ame , en saisit les plus sombres replis ; c'est un savant anatomiste qui apporte sous nos yeux les fibres les plus déliées du cœur humain ; c'est un machiniste ingénieux , qui trahit en quelque sorte son secret , & découvre le jeu des ressorts qu'il fait agir ; le poète met dans la bouche de ses personnages ce qu'ils se contentent de penser dans la société ; c'est par cette fidélité à décomposer l'homme , & à montrer le mécanisme des

passions que la scène peut contribuer à la réformation des mœurs. Où trouve-t-on des scélérats qui laissent éclater la manœuvre de leur méchanceté, comme on nous les représente dans nos meilleures tragédies ? Mathan a-t-il jamais pu dire :

J'approchai par degré de l'oreille des rois.

J'étudiai leur cœur ; je flattai leurs caprices ;

Je leur semai de fleurs le bord des précipices.

Près de leur passions, rien ne me fut sacré ;

De mesure & de poids je changeois à leur gré.

Autant que de Joad l'inflexible rudesse ,

De leur superbe oreille offensoit la mollesse :

Autant je les charmois par ma dextérité ,

Dérobant à leurs yeux la triste vérité ,

Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables ,

Et prodigue surtout du sang des misérables !

A-t-il pu ajouter en parlant de Dieu dont il a quitté le culte :

Heureux ! si sur son temple achevant ma vengeance ,

Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance ,

Et parmi le débris, le ravage & les morts ,

A force d'attentats, perdre tous mes remords !

Phocas dans Héraclius expose lui même tous les

chagrins qui dévorent un usurpateur jusque sur le trône :

Mille & mille douceurs y semblent attachées ,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées ;
Qui croit les posséder , les sent s'évanouir ,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.
Surtout qui , comme moi d'une obscure naissance ,
Monte par la révolte à la toute-puissance ,
Qui de simple soldat à l'empire élevé ,
Ne l'a que par le crime acquis & conservé.
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes :
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes ,
Et comme il n'a semé qu'épouvante & qu'horreur ,
Il n'en recueille enfin que trouble & que terreur ;
J'en ai semé beaucoup , & depuis quatre lustres ,
Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres ,
Et j'ai mis au tombeau , pour regner sans effroi ,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.

Assurément quelque méprisable que fut Phocas , il n'auroit pas écouté patiemment les invectives dont l'accablent Pulcherie & Leontine. Mais sans ces développements , que deviendrait la scène ? il n'y auroit plus de naturel dans les caractères , plus d'énergie dans les tableaux ; le théâtre prendrait la monotonie & la fausseté du monde , & il perdrait un de ses plus solides avantages , celui d'être le miroir de la

vérité. D'ailleurs n'est-on pas convaincu qu'il est une espece d'optique ? il doit nécessairement grossir les objets pour leur conserver dans le point de vue leur véritable forme ; que de traits on auroit peine à saisir , s'ils n'étoient pas prononcés ! qu'on se ressouviennne du Jupiter de Phidias , qui vû de trop près , n'offrit à l'œil qu'une ébauche grossiere , & posé à une certaine élévation , l'emporta sur tous les autres chefs-d'œuvres de sculpture pour la justesse des proportions , & la régularité de l'ensemble. Le théâtre est assujetti à peu près aux mêmes règles ; les pièces de Marivaux , qui sont ingénieuses , manquent leur effet à la représentation ; quelle en est la raison ? ce sont des miniatures dont les traits se confondent & s'évanouissent , & toutes ces finesses d'esprit sont en pure perte pour le spectateur.

J'ai évité avec soin de faire paraître CÉCILE trop souvent , parce qu'on doit ménager sur la scène l'introduction des personnages odieux ; quelqu'un qui nous déplaît & qui fréquente les cercles dans lesquels nous vivons , ne manquez pas d'exciter en nous des sensations désagréables , & nous force à quitter cette société ; il en est de même de ces rôles qu'on supporte avec peine : Narcisse nous cause

Ménager
l'apparition
des person-
nages odi-
eux.

de l'indignation ; en général on n'aime pas la vue des méchants , à moins que ce ne soit d'illustres scélérats , tels que Cléopâtre dans Rodogune , Mahomet , Cromwel , &c. Graces à notre fausse façon de voir & de pèser la grandeur , ces fameux criminels nous en imposent & ils nous impriment une sorte d'étonnement respectueux qui nous contraint à les admirer , & l'intérêt qu'ils font naître a presque autant d'attrait pour nous que celui qui résulte de l'attendrissement ou de la compassion. A l'égard de ces caracteres subalternes qui affligent la vertu & l'humanité , je le répète , ils demandent à être moins vus qu'entrevus ; on peut les employer pour entretenir l'action ; mais il faut qu'ils se montrent rarement , & qu'ils ne fassent , si l'on peut le dire , que transpirer comme un soleil brulant à travers des nuages.

J'ai déjà observé que si j'eusse amené à la Trappe le pere du COMTE DE COMMINGE , cette scène ,

J'ai déjà observé. Dans le second discours qui se trouve à la tête du Drame de COMMINGE.

A l'égard de ces caracteres subalternes. Voilà pourquoi il ne seroit pas possible , quelques ressources que déployât le génie , de faire un drame supportable du sujet atroce de la Marquise

quelques beautés qu'elle eût pu renfermer, auroit été déplacée : ici je n'avois point les mêmes obstacles à combattre ; ce qu'on sent au premier acte d'EUPHÉMIE pour SINVAL , n'est point comparable à

de G* ; la basse scélératesse d'un des principaux acteurs de cette abominable tragédie , inspireroit une horreur qui passeroit la mesure des mouvements dramatiques. Pour exciter des sensations douloureuses qui nous plaisent , & dont on puisse dire : *dolor ipsa ejus voluptas* ; il faut ébranler nos fibres , & non les déchirer. Un clavessin dont les touches délicates seroient pressées par des doigts trop lourds , rendroit des sons désagréables. Des monstres tels que la Brinvilliers , la Voisin , ne doivent avoir d'autre théâtre que la place publique. Je doute , malgré l'espece d'éclat qu'ils semblent avoir , qu'on pût supporter le spectacle des stupides cruautés des Caligula , des Néron , des Domitien : il n'y a pas jusqu'au crime même qui n'ait besoin d'une certaine noblesse pour attacher notre curiosité. Je suppose que ce ne fut pas une des fables absurdes qui se sont glissées dans l'histoire : quel parti un auteur de théâtre pourroit-il tirer d'un Jean Basilowitz ou Basilide , grand duc de Moscovie , qui étoit d'une barbarie assez imbécille pour obliger ses sujets au plus fort de l'hiver , à lui apporter tous les matins à son lever un verre de leur sueur ? Croyons donc que toutes les actions ne sont pas susceptibles d'être admises indifféremment sur la scène , & que leur choix fait avec goût , est un des premiers talents de l'écrivain dramatique.

l'effet que produit l'apparition d'EUTHIME dans le premier acte de COMMINGE. Voilà comment la variété des circonstances influe sur les regles. J'ai donc cru que la reconnaissance de la mere & de la fille ne serviroit qu'à fortifier l'intérêt , & j'ai répandu dans cette scène , autant qu'il m'a été possible , toute l'énergie du sentiment. Je peins la COMTESS E D'ORCÉ au comble de l'infortune , & il étoit assez difficile de la montrer aussi malheureuse sans l'avilir ; je me suis rappelé l'exemple d'un de nos maîtres : Racine avoit à nous offrir un personnage consumé d'une passion criminelle ; il a l'habileté de nous prévenir par Œnone que Phédre est atteinte d'un mal qui la conduit au tombeau ; la Reine, dit-elle ,

Touche presque à son terme fatal.

En vain à l'observer jour & nuit je m'attache :

Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache ;

Un désordre éternel regne dans son esprit ;

Son chagrin inquiet l'arrache de son lit ;

Elle veut voir le jour , & sa douleur profonde

M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde.

Le spectateur , que la présence de cette femme coupable eut pu révolter , est , par ce trait de génie , disposé à soutenir sa vue , & même à la plaindre. Phédre

en arrivant sur le théâtre, acheve d'approfondir cette impression , & de déterminer la pitié en sa faveur :

N'allons point plus avant : demeurons , chere *Cenone* ,
Je ne me soutiens plus ; ma force m'abandonne.
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi ,
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.

La COMTESSE D'ORCÉ est une de ces meres barbares dont le nom seul ne peut faire naître que l'indignation : mais son abaissement & ses remords , sont une espece d'expiation de ses fautes , & l'on se sent porté à lui pardonner. •

Caractere de
la COMTES-
SE D'ORCÉ.

Pour THÉOTIME , j'ai tâché de le représenter tel qu'il devoit être ; c'est un honnête homme à qui la perte de tout ce qu'il aimoit , & non l'hypocrisie ou la dévotion , a fait prendre le parti de s'arracher au monde , & de s'ensevelir dans le cloître ; il a cru trouver la tranquillité au pied des autels ; il s'en est imposé au point d'imaginer que sa sensibilité bienfaisante étoit le fruit de son zele & de sa piété ; il se croit pénétré de la religion ; il retrouve son amante , & reprend toutes les fureurs de l'amour. Je me suis gardé de décider sa conversion ; ces coups surnaturels de la grace devant être employés avec ménagement , parce que le théâtre n'est établi que

Caractere de
SINVAL.

sur l'ordre des possibilités humaines. N'a-t-on pas reproché à Corneille le changement subit de Felix ?

Décence
théâtrale.

J'aurois voulu pouvoir ajouter aux parties qui doivent former les caractères , cette *décence théâtrale* , que je regarde comme une des délicatesses de l'art ; c'est chez les poètes grecs qu'on trouve une infinité d'exemples de ces nuances légères , qui ne sont perceptibles qu'aux yeux du goût. Homère , ce grand peintre des mœurs , a soin de faire couvrir par Achille le cadavre d'Hector , lorsque le malheureux Priam entre dans sa tente. L'auteur d'Agamemnon , Æschyle fait observer à Cassandre le silence à l'égard de Clytemnestre. Déjanire , dans les Trachiniennes de Sophocle , respecte la douleur d'Iole , qui est captive , & elle craint de l'interroger. La même Déjanire se retire sans parler , après avoir appris de son fils Hyllus l'horrible catastrophe qu'à produit l'envoi de la robe empoisonnée par le sang du Centaure.

Une des délicatesses de l'art. C'est encore un des heureux talens de Racine. Je n'en citerai qu'un exemple : Iphigénie se repent de s'être trop livrée à son premier mouvement de jalousie contre Eryphile :

J'ai tantôt sans respect affligé sa misère , &c.

Dans une autre tragédie du même poëte , qui porte le nom d'Hercule furieux , lorsque son héros , délivré d'un accès de fureur , vient à reconnaître les excès où il s'est abandonné en égorgeant sa femme & ses enfants , il se voile le visage pour ne pas voir , dit-il , la lumière des cieux , & il résiste aux supplications de Thésée qui le presse de se découvrir. Phédre, pour ménager sa pudeur , a soin aussi de se voiler quand elle raconte à sa nourrice la malheureuse passion qu'elle a conçue pour Hippolyte. J'ai tenté de mettre à profit cette étude des convenances: MÉLANIE se hâte de renvoyer la sœur converse qui a introduit la COMTESSE, afin d'épargner à cette infortunée, l'humiliation de répandre ses malheurs en présence d'une domestique ; son premier soin est de la faire asseoir ; autant d'attentions délicates dont le caractère dur de CÉCILE ne seroit point susceptible. EUPHÉMIE, après avoir retrouvé sa mère , dont elle va devenir la bienfaitrice , se garde bien de l'entretenir de SINVAL ; ce seroit lui rappeler tous ses torts ; son cœur ne s'ouvre qu'à un seul mouvement qu'il semble

Qu'à un seul mouvement. Ce vers dans la dernière scène du premier acte :

Oui , voilà mon asyle , &c.

s'empresser de reprendre presqu'aussi-tôt qu'il lui est échappé ; elle est surprise par sa mere , quand elle la quitte pour aller pleurer librement aux marches de l'autel , & elle succombe sous la douleur , lorsqu'au milieu des larmes , elle se laisse enfin dominer par sa passion , & qu'elle vient à parler de SINVAL ; dans son entretien avec lui , elle a le voile baissé , & son siege est à une certaine distance du sien. Le même SINVAL , au troisieme acte , au lieu d'éclater en reproches contre la COMTESSE , se borne à lui dire :

Vous voyez votre ouvrage , &c.

Je vous rends compte , mon ami , de tous ces détails , pour les soumettre à votre discussion , & pour vous devoir de nouvelles lumieres. On prétend qu'il y a eu d'habiles peintres qui peignoient leurs figures nues avant que de les draper ; par ce moyen , ils faisoient d'avantage la vérité de la nature ; je fais à peu près de même , en vous exposant le dessein informe d'EUPHÉMIE, tel qu'il a précédé le tableau ; vous entrez mieux dans le mécanisme des ressorts dont je me suis servi ; il vous sera plus facile de juger si j'ai su tirer un parti avantageux de ces conversations approfondies où vous m'enflammez & me conduisez. en

quelque sorte par la main dans le labyrinthe de l'art dramatique.

Je desirerois bien que vos observations sur le style Du style ne me fussent point échappées dans EUPHÉMIE ; il devrait être facile & harmonieux ; mes interlocuteurs , à l'exception de THÉOTIME , sont des femmes ; ce sexe a plus de douceur & d'aménité que le nôtre : conséquemment il faut que l'élocution dans sa bouche , réunisse la flexibilité à l'élégance , & qu'elle ait un ton qui lui soit propre. Racine , car on ne sçauroit trop s'arrêter sur les talents de ce grand homme , est de nos poètes celui qui possède davantage cette propriété de style , partie si nécessaire

Cette propriété de style. Je ne rapporterai que les vers suivants pour modele de cette propriété de style , de cette fleur d'élégance , de cette pureté , en un mot de cette perfection qui n'appartient qu'au seul Racine. Hippolyte est accusé par Œnone auprès de son pere d'avoir voulu attenter à l'honneur de Phèdre ; on observera que ce fils respectueux , par un trait admirable de bienséance & de délicatesse de la part de l'auteur , cherche à se justifier sans appuyer sur ce qui pourroit faire soupçonner sa belle-mere ; il répond ainsi à Thésée :

D'un mensonge si noir , justement irrité ,
Je devrois faire ici parler la vérité ,

à tous les genres d'écrire. Phèdre n'a point le langage d'Athalie , & Monime parle autrement qu'Hermione. Brutus , Mahomet , Atzire , Idamé chez

Seigneur : mais je supprime un secret qui vous touche ;
 Approuver le respect qui me ferme la bouche ,
 Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis ,
 Examinez ma vie , & songez qui je suis.
 Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes ;
 Quiconque a pu franchir les bornes légitimes ,
 Peut violer enfin les droits les plus sacrés ;
 Ainsi que la vertu , le crime a ses degrés ,
 Et jamais on n'a vu la timide innocence ,
 Passer subitement à l'extrême licence.
 Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux ;
 Un perfide assassin , un lâche incestueux ,
 Elevé dans le sein d'une chaste héroïne ,
 Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
 Pirhée , estimé sage entre tous les humains ,
 Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
 Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
 Mais si quelque vertu m'est tombée en partage ,
 Seigneur , je crois surtout avoir fait éclater
 La haine des forfaits qu'on ose m'imputer ;
 C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grece ;
 J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse ;
 On sçait de mes chagrins l'inflexible rigueur :
 Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur. &c.

M. de Voltaire , s'expriment chacun différemment.
Peut-être qu'aujourd'hui l'on ne fait pas assez
d'attention à cette bigarure de style produite par le

On défie le censeur le plus pointilleux de trouver une tache
dans ce morceau ; c'est le son continu d'une lyre : mais celui-
ci est encore supérieur & au-dessus de tous les éloges, parce qu'il
réunit le charme du sentiment , aux graces & à la magie des
vers. Joad serre Joas dans ses bras au moment qu'il est déclaré
roi, & il lui parle avec toute la tendresse d'un pere :

O mon fils , de ce nom j'ose encor vous nommer ,
Souffrez cette tendresse , & pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur ,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur ;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse ,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse :
Bientôt ils vous diront que les plus saintes loix ;
Maitresses du vil peuple , obéissent aux rois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes , au travail le peuple est condamné ,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
Que s'il n'est opprimé , tôt ou tard il opprime ;
Ainsi de piège en piège , & d'abîme en abîme ,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté ,
Ils vous feront enfin haïr la vérité ,

mauvais goût, par le peu de soin qu'on prend d'étudier la nature, & surtout par le défaut de logique. Si, avant que de composer, on commençoit par se rendre compte de ses idées, si l'on analysoit la signification des termes, qu'on suivît leur liaison & leur correspondance, qu'on en apprécîât la valeur par une sage discussion (c'est ce travail qui demande des vues métaphysiques) alors on ne tomberoit point dans ces dissonances monstrueuses ; un confident ne s'éleveroit pas au ton d'un roi ; une jeune princesse, au lieu d'avoir cette simplicité d'expression conforme à l'inexpérience de son âge, & à l'ingénuité de ses sentiments, ne se pareroit point du faste pédantesque de la philosophie, & ne s'amuseroit pas à débiter des tirades & des maximes raisonnées, quand elle ne doit parler que de
fa

Vous peindront la vertu sous une affreuse image :

Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage, &c.

Ce passage doit être regardé comme le chef-d'œuvre de la versification française.

Des maximes raisonnées. Un des grands défauts du style, & qui y répand une mortelle froideur, est cette application maladroite de maximes qui souvent n'ont qu'un faux éclat. Thomas Corneille en est rempli. M. de Voltaire est un de nos poètes

sa tendresse ; on ne trouveroit point dans un drame des vers d'ode , d'épopée , d'idylle , d'éplogue , &c ; si Racine eut souvent dit :

Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée...

Ah ! Seigneur ! si votre heure est une fois marquée.

Il n'auroit pas cette réputation de poète enchanteur qu'il a méritée à si juste titre. Si Despréaux

Dramatiques qui ayent connu mieux l'art de tourner la maxime en sentiment ; par ce moyen elle est d'autant plus instructive , qu'elle est touchante , & qu'elle devient plus directe. Si dans *Alzire* , au lieu de ces vers :

Croyez-moi , les humains que j'ai trop su connaître ,

Méritent peu , mon fils , qu'on veuille être leur maître.

Il y avoit :

Croyez-moi , les humains qu'on apprend à connaître.

Il est aisé de sentir combien ce trait de morale généralisé perdrait de son énergie.

Des vers d'ode. C'est dans ce genre de poésie que les inversions & les transpositions peuvent quelquefois produire des beautés : mais rarement doivent-elles être admises dans le drame , qui n'est qu'une conversation élevée. Racine est encore à ce sujet un excellent modèle à suivre.

Est une fois marquée. Comment ne s'est-on pas avisé de repro-

ent fait tous les vers dans le goût de celui-ci :

Horace a bu son saoul , quand il voit les Ménades ,

cher ces deux vers à Racine , ainsi que ceux-ci dans Bajazet ;
c'est Atalide qui parle à Roxane :

Il m'a de vos bontés long-tems entretenue ;

Il en étoit tout plein , quand je l'ai rencontré ;

J'ai cru le voir sortir , tel qu'il étoit entré.

Et l'on s'est élevé contre le même auteur pour ce vers aussi com-
venable que naturel ,

Madame , j'ai reçu des lettres de l'armée ;

C'est cependant une des preuves de son goût exquis qui refusa
soit de surcharger d'ornemens les petites choses , & qui se con-
tentoit de les montrer dans une noble simplicité. Personne n'a
sçu mieux que Racine faire parler les confidens , & prêter de
la grace à leur langage dépourvu de figures. Que de douceur
& d'harmonie dans ces vers que dit Albine en ouvrant la scène
du premier acte de Briannicus :

Quoi ! tandis que Neron s'abandonne au sommeil ,

Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?

Qu'errant dans le palais sans suite & sans escorte ,

La mere de César veille seule à sa porte ?

Madame , retournez dans votre appartement.

Quelle versification musicale !

On vanteroit moins sa noble élégance. Que résulte-t-il de ce mélange de style dans une tragédie ou une comédie ? la vraisemblance & l'illusion théâtrale se détruisent ; on est fâché de reconnaître l'auteur , quand on ne devoit s'occuper que des personnages , & dès ce moment , la langueur & le dégoût s'emparent du spectateur , il n'est plus trompé agréablement ; il s'attendoit à la représentation d'une action intéressante, que l'effort de l'art est de faire passer pour véritable , & on ne lui donne qu'un centon de vers entassés sans choix , discordants , ennemis les uns des autres. On ne veut pas se persuader qu'une beauté de style , lorsqu'elle est déplacée , cesse d'être une beauté , & devient une faute impardonnable ; Racine ne l'a commise qu'une seule fois par le brillant hors de propos de son récit de Thérémène ; Corneille s'est attiré souvent ce reproche , surtout dans sa Mort de Pompée. Nos gens de lettres , au commencement du dernier siècle , avoient conservé cette absurdité , reste de la barbarie gotique. Scudery fait dire par un de ses héros à sa maîtresse :

Je ne viens point ici , beau chef-d'œuvre des cieux ,

Porté comme autrefois d'un vol audacieux , &c.

Il en est du style comme du coloris ; les diverses nuances fondues & mêlées avec art doivent former une couleur qui soit celle de la nature même ; il n'en faut ni de tranchantes , ni de trop faibles ; un choix heureux d'expressions , de tournures , de cadences ; une variété de phrases & de périodes ; de la naïveté sans bassesse ; du noble sans bouffissure ; du sublime sans gigantesque ; par-tout une élégante simplicité : voilà les parties nécessaires à la composition d'un

Il en est du style comme du coloris. Ne pourroit-on pas comparer encore le style à la musique , où il faut une réunion d'accords différents , pour composer un corps d'harmonie ? C'est du plus ou du moins de talent & d'habileté dans le mélange des tons , dans la convenance de leurs rapports , que résulte cet ensemble de sons qui flatte l'oreille , & repand son charme jusqu'à l'ame. Que de parties à rassembler pour former un bon style ! Aureste vingt vers de Racine , & des morceaux de prose de Pascal , de Bossuet , de Fenelon , répandroient plus de lumière sur ce sujet , que tous les éléments qu'on pourroit imaginer.

Voilà les parties nécessaires. Ce seroit ici l'occasion , si l'on ne craignoit de passer les bornes qu'on s'est prescrites , d'interroger les gens de goût sur ce qui différencie le style ampoulé , du style sublime ; le style faible , du style facile ; le style bas , du style familier ; de se plaindre de l'extinction de certains mots qui avoient

style qui plaise dans tous les tems. Les écrivains qui n'ont qu'un ton & une pompe uniforme, ressemblent à ce peintre ignorant qui voulant employer des couleurs riches & chères, ne se servoit uniquement que d'outremer & de carmin. Les Grecs, que je ne me lasserai point de citer comme nos modèles, ne font jamais parler leurs personnages qu'à propos, & ils leur prêtent le langage qui leur convient. Il faut avouer que leur langue est bien supérieure à la nôtre pour la simplicité, la rondeur, l'abondance & le pittoresque. Les Muses & les Graces avoient chez les anciens le même temple : ne vouloient-ils pas faire entendre par cette association, que ces divinités ne devoient jamais se séparer ? & où sont-elles plus réunies que dans la langue grecque ? chaque mot a son image & son accent musical ; c'est l'harmonie même allié à la peinture. Cette nation, si favorisée de la nature, sçavoit exprimer le bruit des flots, le sifflement des vents, la rapidité d'une fleche ; les passions

de la noblesse, comme *son penser, ses pensers* ; de proposer enfin quelques idées sur une langue où il n'y auroit ni adverbes, ni même d'adjectifs, & qui réduite aux noms & aux verbes, en acquerreroit plus de vigueur & de précision, &c.

avoient leur langue particulière ; les cris de Philoctète formoient des vers ; il y a un chœur dans les *Perfes*, tragédie d'Æschile, où les vieillards interrompent par leurs gémissements le récit du courrier qui annonce la perte de la bataille de Salamine ; l'arrangement des mots y produit un effet admirable. Les Anglais, qui se piquent d'imiter les Grecs & les Latins, ne négligent point cet art dans leurs pièces de théâtre : rarement se servent-ils du vers alexandrin ; ils varient le mètre dans un même drame ; ils ont des scènes en vers de dix syllabes, d'autres en petits vers de toutes mesures, & ils réservent la prose pour les personnages subalternes ; le style en un mot est assorti au sujet.

Je me suis attaché à suivre ces exemples, autant que mes forces me l'ont permis. Le style, dans le rôle de MÉLANIE, doit être plus doux que dans celui d'EUPHÉMIE, parce que MÉLANIE n'est point agitée par les passions ; son langage doit respirer la sérénité de son âme. *L'ineffable plaisir*, scène VI, acte I. est une expression *mystique* qui convient à son caractère ; & qui seroit déplacée dans la bouche d'une autre. Il faut que THÉOTIME, avant que de reconnaître EUPHÉMIE, ait le style modéré & affectueux.

A-t-il retrouvé sa maitresse : je crois que son langage peut s'animer avec sa situation, & alors il est plus enflammé & plus pittoresque. Souvenons-nous toujours du précepte d'Horace :

Telephus & Peleus cum pauper & exsul uterque

Projicit ampullas & sesquipedalia verba.

Ayons sans cesse devant les yeux ce vers si sensé de Molière qu'on peut appeler le philosophe du théâtre :

Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

C'est à l'étude constante de ce grand principe des arts d'imitation, que je rapporte l'objet principal de mes travaux : mais les connaissances fussent-elles ap-

La nature,
premier prin-
cipe des arts
d'imitation.

C'est à l'étude constante. Ce n'est qu'à force d'observations & de comparaisons que l'on parvient à posséder cette connaissance si nécessaire. Il en est du poète dramatique comme du peintre : l'un & l'autre doivent avoir des yeux différents que le reste de la société, & si l'on peut le dire, épier sans cesse la nature ; c'est à cet esprit observateur que Molière dut le talent de creuser ses sujets, & de nous tracer des caractères si vrais & si approfondis ; il ne dédaigna pas de descendre aux expériences les plus minutieuses pour s'éclairer sur les moindres impressions de l'humanité : aussi remarque-t-on dans ses ouvrages que c'est d'après la nature même qu'il a composé, & non d'après les copies, &c.

profondies, sont d'un faible secours, lorsqu'elles ne sont point accompagnées du talent; il y a encore loin du dessinateur au peintre. Je vais vous indiquer les moyens que j'ai employés pour fouiller, si je le puis dire, dans le sein de l'humanité, & lui arracher la découverte de ses plus secrètes sensations. Vous jugerez si du moins j'ai sçu ouvrir la carrière que le génie a seul la force de parcourir, & s'il me seroit permis d'établir quelques préceptes qui pourroient lui être profitables.

Las de nos absurdités dramatiques, fatigué surtout du prétendu héroïsme de ces personnages gi-

Las de nos absurdités dramatiques. Quel autre nom donner en effet à des tyrans mal-à-droits, à de jeunes princesses qui raisonnent comme de profonds politiques ou de sublimes philosophes, à des coups de théâtre si mal concertés, & conséquemment dénués d'effet, au défaut continuel de dialogue, à des amplifications de rhétorique exprimées en vers qui n'appartiennent point au sujet, à des caracteres qui ne sont nullement établis, ou qui se contrarient sans cesse, à des *à part* qui font voir tout le technique de l'art, à des beautés en un mot qui ne sont jamais à leur place; Vollà pourtant ce que nous voyons tous les jours sur notre scène consacrée par les chefs-d'œuvres des Corneille, des Moliere, des Racine, des Crébillon, des Voltaire, &c.

gantesques & si peu vraisemblables, qui se dévouent à la mort, ou qui la reçoivent sans le moindre trouble, sans la moindre émotion, je conçus le dessein de saisir la nature dans sa véritable attitude. Rempli déjà de la lecture des anciens, principalement des Grecs, je n'ignorois pas que l'éducation, en dégrossissant cette nature, lui ôte de ce caractère de férocité que les barbares appellent courage ; je sçavois encore que, ces mêmes Grecs sentoient plus le prix de la vie que les Scythes ; les dieux d'Homere jettent des cris, lorsqu'ils sont blessés ; Sophocle n'a pas hésité à nous montrer le compagnon d'Hercule, Philoctète, remplissant sa caverne de gémissements ; nous calculons le degré d'intérêt par le plus ou moins que peut s'évaluer la perte ; & cet attachement à l'existence, le partage des peuples instruits, n'a fait que prêter plus d'éclat à ces grands hommes qui couroient en foule exposer leurs jours pour la patrie, & chercher leurs tombeaux aux

L'absurdité
de nos per-
sonnages
dramatiques.

Que les barbares appellent courage. Les anciens peuples du nord bruloient de recevoir la mort dans les combats pour aller jouir de toutes les douceurs du paradis d'Odin, qui consistoient à boire du sang humain dans le crâne de leurs ennemis, à porter encore les plus belles armes, à se battre avec plus de fureur, &c.

Thermopyles. Je voulus entrer dans le mécanisme de l'homme, voir en un mot comment on mourait. Emporté par l'amour de l'art, je domptai mon extrême sensibilité ; j'eus la fermeté d'assister au spectacle le plus affreux & le plus déchirant ; je choisis l'exécution d'un célèbre criminel, dont l'état avoit approché de la souveraine puissance, & qui ayant été entouré de toutes les illusions de la grandeur, devoit conséquemment avoir plus de peine qu'un autre à perdre la vie ; je m'imposai la loi de ne laisser échapper aucun de ses mouvements ; il n'y en avoit pas un qui ne me donnât de nouvelles lumières sur cette situation la plus importante où

Apprendre
comment
on meurt.

J'eus la fermeté. Me pénétra-t-on une observation ! On nous vante la bonté de la nature humaine : je ne conçois pas comment les hommes peuvent courir en foule pour être témoins du supplice d'un de leurs semblables, & se rassasier de ses tourments. Je le répète, il n'y a eu qu'un amour prodigieux de l'art qui m'ait pu forcer d'assister à un pareil spectacle ; j'ai éprouvé, lorsque j'ai vu le sabre levé sur la tête du criminel, que j'aurois préféré le plaisir de lui donner la vie à toutes les richesses & toutes les grandeurs qu'on eut pu m'offrir. Il y a donc bien des cœurs de fer ! O sentiment, sentiment ! quelle ame est assez heureuse pour se pénétrer de toutes ses douceurs !

puisse se trouver la nature humaine ; mon ame en quelque sorte alla chercher l'ame de ce malheureux , & se pénétra de toute l'horreur qui devoit la bouleverser ; je descendis , pour ainsi dire , je marchai , je m'avançai avec lui au pied de l'échaffaut : lorsqu'il y fût arrivé , il fit un geste qui excita en moi une impression terrible , qui ne s'effacera jamais ; il avoit les mains liées , il les serra contre sa poitrine , & ensuite les soulevant un peu , il tourna un long regard vers le ciel : ah ! mon ami , que ce geste & ce regard disoient de choses ! quel pathétique ! Mortel sur l'échaffaut , il eut la force de se mettre à genoux & d'y rester , sans être appuyé , jusqu'au moment qu'il reçut le coup mortel ; lorsqu'on lui eût attaché le bandeau , que sa tête chauve parut à découvert , alors j'aperçus la terreur de la mort se graver à vue d'œil sur ses deux joues ; elles se couvrirent d'une livide pâleur , & se creuserent vers la bouche : tant son ame éprouvoit un effroyable ravage ! il ne témoigna cependant ni faiblesse , ni insensibilité ; il mourut , comme auroit expiré l'innocence même , avec cette décence qui est le plus beau caractère de l'humanité ; il remplit l'idée attachée à ce trait sublime de la mort d'un de nos anciens héros ; *spiritu magno*

vidit ultima. Alors , mon ami , j'appris le grand art de mourir ; je sentis combien un vrai philosophe est supérieur à des poètes ignorants , lorsqu'il nous dit : *an tu existimas quemquam soluto vultu , & ut isti delicati loquuntur , hilari oculo mortem contemnere ?*

Depuis cette affreuse expérience , j'ai eu de la peine à ne pas trouver des défauts de vraisemblance dans nos meilleures tragédies. Racine, lui-même , qui a connu si bien la vérité du sentiment , y a manqué peut-être dans une de ses plus belles pièces. Iphigénie débite des vers admirables : mais le caractère d'une jeune princesse , qui du sein maternel & du milieu des honneurs & des caresses de la fortune , passe tout à coup à la mort , est-il bien exprimé ? Iphigénie s'arrête-t-elle assez sur le regret de perdre la vie ? Qu'Euripide l'a rendue plus vraie , plus touchante ! il nous la représente rappelant à son pere toutes les marques de tendresse qu'elle en a reçues dans son enfance & les promesses flatteuses qu'il lui a faites de s'occuper de son bonheur , & d'y mettre le comble par un hymen digne de sa naissance ; toutes les graces d'une jeune fille qui se voit mourir à la fleur de l'âge , sont développées dans ce rôle intéressant. Croyez-vous , par exemple , qu'on n'aimeroit pas à

Remarques
sur le rôle
d'Iphigénie
de Racine.

voir Jephthé , habillée de blanc , couronnée de fleurs pour le sacrifice , rêvant à l'ombre d'un bois solitaire , contemplant avec une affection mêlée de douleur les beautés de la nature , & par un retour subit sur elle-même , s'attendrissant sur sa triste destinée ? Ne goûteroit-on pas quelque plaisir à l'entendre s'écrier :

O terre ! ô cieus ! ô ma chere patrie ! je vais donc vous quitter ! je vais disparaître du monde .. pour jamais !.. pour jamais ! le ciel ordonne un sacrifice , & c'est moi qui suis la victime !
 hélas ! si jeune encore ! quand je compte à peine seize printemps , avec des espérances si riantes , faut-il renoncer à mes compagnes , à ma famille , à moi-même , aux jours brillants que mon âge & le rang de mon pere sembloient me promettre ?.. Mais j'offense Dieu par mes plaintes ; il m'a donné la vie , il me la redemande , & l'on m'a dit que je devois la lui rendre avec une entiere soumission ; c'est-lui qui nous a créés : n'est-il pas le maître de son ouvrage ? Eh bien ! que je lui sois immolée .. me défendrait-il de laisser couler mes larmes ? ah mon pere ! ah mon Dieu !.. je vous obéirai , je marcherai à l'autel ... il n'y a donc plus d'espérance ! il faut mourir.

L'intérêt attaché au personnage de Jephthé.

De jeunes filles paraissent , elles viennent à Jephthé en pleurant , en poussant des cris. Jephthé tombe dans leurs bras , leur parle avec tendresse , les appelle chacune par leur nom , & quoiqu'elle-même fonde en larmes , elle leur dit :

Ne pleurez point , mes cheres compagnes .. Ne faut-il pas se

soumettre à Dieu ? Hélas ! je ne m'attendois point à vous être si-tôt enlevée ! vous sçavez combien je vous chérissais .. qui .. vous m'étiez bien chères ! (Et là son attendrissement augmente , & les sanglots lui coupent la parole ; elle reprend :) Auriez-vous cru que les fleurs que nous avons cueillies ensemble ce matin , auroient servi à me parer pour un sacrifice ; que Jephthé devoit tomber sous le couteau sacré ? Mes tendres amies , rappelez-vous nos doux amusements , nos plaisirs , l'amitié qui nous unissoit.. Nahami n'est point ici !.. parlez-lui de moi , dites-lui bien à quel point je l'aimois ... je ne la verrai plus !.. Lorsque vous viendrez dans cette prairie , dites : c'est ici que nous cueillions des fleurs avec Jephthé , que nous reposions avec elle à l'ombre de ce palmier , que nous nous asseyions aux bords de ce ruisseau pour voir couler son onde , & entendre son flatteur murmure. Hélas ! embrassez-moi encore.. Adieu , chères compagnes , il est temps de nous séparer .. puissiez-vous avoir un sort plus heureux ! adieu .. souvenez-vous quelquefois de la malheureuse Jephthé.

J'imagine qu'une semblable scène embellie du coloris de Racine , feroit couler ces douces larmes qui ont tant de volupté pour les cœurs sensibles. La mort présentée sous de telles images , perd de son horreur , & produit une tristesse délicieuse ; c'est cette mélancolie touchante qui rend si attendrissans ces vers de Chaulieu :

Beaux arbres qui m'avez vu naître ,
Rienôt vous me verrez mourir.

Mais ce n'est pas à cette seule connaissance que doit se borner l'étude de la nature : il faut la suivre dans les diverses affections qui lui sont relatives ; on se plaît à la voir mêler le charme de la sensibilité à la grandeur d'âme du héros ; le morceau suivant est un exemple qui instruira mieux que tous les préceptes.

Ne pas se borner à cette connaissance de la nature.

Curiaçe répond au farouche , à l'inflexible Horace , qui ne respire que la fureur du patriotisme , & qui ne voit plus que l'intérêt de Rome :

Les caractères de Curiaçe & de Pauline admirables pour la vérité de la nature.

Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir ;
 Notre longue amitié , l'amour ni l'alliance
 N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance ,
 Et puisque par ce choix , Albe montre en effet
 Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait ,
 Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ;
 J'ai le cœur aussi bon : mais enfin je suis homme ;
 Je vois que votre honneur demande tout mon sang ,
 Que tout le mien consiste à vous percer le flanc ,
 Prêt d'épouser la sœur , qu'il faut tuer le frère ,
 Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire ;
 Encor qu'à mon devoir je cours sans terreur ,
 Mon cœur s'en effarouche , & j'en frémis d'horreur ;
 J'ai pitié de moi-même , & jette un œil d'envie
 Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie.
 Sans souhait toutefois de pouvoir reculer ,
 Ce traître & fier honneur m'émeut sans m'ébranler.

J'aime ce qu'il me donne , & je plains ce qu'il m'ôte ;
 Et si Rome demande une vertu plus haute ,
 Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain ,
 Pour concevoir encor quelque chose d'humain .

Pourquoi nous intéressons - nous si fortement à Pauline ? c'est que nous aimons sa vertu encor plus que nous ne l'admirons ; c'est que cette vertu est sans faste , & qu'elle n'humilie point la faiblesse de l'humanité. J'assure , dit l'épouse de Polyeucte , mon repos , en évitant la présence de Severe :

La vertu la plus ferme évite les hazards ;
 Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte ;
 Et pour vous en parler avec une ame ouverte ,
 Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer ,
 Sa présence toujours a droit de nous charmer .
 Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre ,
 On souffre à résister , on souffre à s'en défendre ,
 Et bien que la vertu triomphe de ces feux ,
 La victoire est pénible , & le combat honteux .

Autre trait
 de vérité de
 caractère.

On est flatté , dans le rôle de Felix , de voir s'ouvrir le cœur de l'homme avec ses imperfections :

De pensers sur pensers mon ame est agitée ;
 De soucis sur soucis elle est inquiète ;
 Je sens l'amour , la haine , & la crainte & l'espoir ,
 La joie & la douleur tous pour l'émouvoir .

J'entre

J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables :

J'en ai de violents , j'en ai de pitoyables ,

J'en ai de généreux qui n'oseroient agir ,

J'en ai même de bas , & qui me font rougir :

Que le Maréchal de Luxembourg est bien plus intéressant au lit de mort , que dans l'éclat de ses victoires ! qu'on est touché de l'entendre proférer ces paroles , quelques moments avant que d'expirer :

Je préférerois en ce dernier instant à tous mes succès militaires , le mérite d'un verre d'eau donné à un pauvre.

Voilà bien la nature dans son plus haut point de vérité ! & sous ces traits , elle est supérieure au plus brillant héroïsme.

Dans la tragédie de César par Shakespear , Brutus & Cassius ont une querelle très vive. Brutus revient le premier à lui ; il avoue à son ami qu'il a eu de la vivacité , parce qu'il a l'ame agitée d'un grand chagrin : la mort vient de lui enlever son épouse, Porcie ; aussitôt Cassius reprend toute sa tendresse ; il ne peut se pardonner d'avoir ajouté à la douleur de Brutus : il le serre dans ses bras avec transport , & s'ecrie en pleurant : *O mon ami ! que manquoit-il à l'injure que je t'ai faite , que de t'enfoncer ce poignard dans le sein ?* Ce sont là de ces beautés inimitables que toutes

Mot admirable du Maréchal de Luxembourg à l'article de la mort.

Exemple de sentiment tiré d'une tragédie de Shakespear.

Autre exem-
ple du même
poète.

les ames sont en état de sentir. Dans une autre tragédie du même Shakespeare, un malheureux pere dont les fils ont été assassinés, apprend cette affreuse nouvelle, succombe à sa douleur, & s'essuie les yeux en disant avec un profond gémissement : *Quoi ! mes deux fils ! tous deux ! mes deux fils ne sont plus ! il ne m'en reste pas un seul !.. tous deux !* N'êtes-vous pas dans le cœur de ce pere affligé ? ne ressentez-vous pas avec lui la perte de ses enfans ?

Caractere de
Henri IV, le
chef-d'œuvre de l'hu-
manité.

Ce que le froid stoïcisme appelle imperfection dans la nature, en est sans contredit une des premieres qualités. Aristote connoissoit bien les ressorts du cœur humain, lorsqu'il rejettoit du drame ces personnages dont la vertu inaltérable n'est mêlée d'aucune ombre. La raison, qui nous fait presque adorer Henri IV, c'est que son caractère est, pour ainsi dire, le chef-d'œuvre de l'humanité ; les faiblesses de ce grand homme le mettent en quelque sorte à notre portée, nous familiarisent avec le héros, & adoucissent l'admiration qu'il nous inspire. Nous sommes plus étonnés que touchés de cette perfection qui est si fort au dessus de nous ; c'est le clair obscur qui fait sortir les beautés d'un tableau. S'il n'y

Avait qu'un trait de lumière répandu sur la toile ,
 l'œil ne saisissoit plus la dégradation & le *fond* des
 couleurs. La nature est assujettie aux mêmes règles
 que la peinture : des caractères parfaits n'auroient
 que de la roideur , de la monotonie , & ne produi-
 roient surtout aucun intérêt ; l'admiration est un sen-
 timent bientôt épuisé ; il n'y a que l'attendrissement
 dont les impressions soient toujours agréables & nou-
 velles. Ce n'est pas qu'il n'y ait des circonstances où
 la nature en s'élevant au-dessus de sa sphère , ne nous
 offre un spectacle qui nous attache. Les Flamands
 prisonniers , présentés à Charles VI , refusent la vie :
 » Le roi , disent-ils , est assez puissant pour assujettir
 » les corps des plus généreux hommes du monde :
 » mais il n'aura jamais le pouvoir d'assujettir nos es-
 » prits ; lorsque nous serons morts , nos os se rassem-
 » bleront pour combattre , &c. « Quoiqu'on sçache
 très-bien que les morts ne sçauroient résusciter sans
 un miracle , cette exaltation de courage est d'accord
 avec l'idée que nous nous formons de l'intrépidité.
 Douze Mandarins prennent la généreuse résolution
 d'exposer au méchant empereur Tisiang , l'opprobre
 de sa conduite : le premier qui tenta cette démarche
 si hardie , fut soié en deux ; le second eut la même

Exemples
 de grandeur
 d'ame.

audace & périt par une mort aussi cruelle ; Tisiang poignarda le troisieme ; tous ces vrais héros de la vertu en furent les martyrs , excepté le dernier que la fin terrible de ses compagnons ne put ébranler ; il eut la fermeté de courir au palais , & portant dans ses mains les instruments de son supplice : voilà , dit-il à l'empereur , le fruit que retirent de leurs services vos fideles sujets ; je viens chercher ma récompense.

- Tisiang frappé de cette magnanimité , embrassa ce grand homme , le récompensa , & devint le meilleur des princes. On est transporté à de semblables traits ; ils nous attendrissent en nous surprenant , parce que l'humanité échauffée par l'amour de la vertu , peut atteindre à ces efforts sublimes.

Si nous aimons tant ce qui est conforme à cette

Si nous aimons tant. Une ame sensible a de la peine dans la lecture de l'histoire , à se prêter aux faits qui paraissent un *démenti* à la nature ; le Chancelier de Silleri répond à Marie de Medicis, qui lui annonçoit la triste fin de Henri IV, » Votre Ma-
 » jesté m'excusera , les rois ne meurent point en France. « Que l'on est malheureux d'avoir l'esprit si présent , quand on ne doit être rempli que de la douleur d'une pareille catastrophe , quand on perd Henri IV ! les larmes & les sanglots de Silleri l'eussent bien plus honoré aux yeux de l'humanité , que sa réponse froide & magistrale,

vérité de nature qui rapproche tout de nous-mêmes ; nous devons voir avec peine que l'on manque à ce principe fondamental. Croiroit-on qu'Homère, ce peintre si vrai, ait été un des premiers à tomber dans cette faute ? Penelope apprend d'Euryclée, qu'Ulysse est revenu ; on s'attend que le poète développera tous les transports de la tendresse ; que ces deux époux qui ne se sont pas vus depuis vingt ans, vont se précipiter dans les bras l'un de l'autre ; que cette reconnaissance nous fera fondre en larmes. Penelope descend de son appartement, délibère en son cœur si elle parlera à son mari sans l'approcher, ou si elle l'abordera pour le saluer & l'embrasser, & elle ne lui parle point ; Télémaque même en est si indigné, qu'il reproche à sa mere *d'avoir un cœur plus dur que le marbre* ; Ulysse est porté à l'excuser ; il s' imagine qu'elle ne l'a point reconnu, parce qu'il est couvert d'habits qui annoncent la pauvreté ; il se baigne, se parfume, prend de riches vêtements, reçoit de Minerve la beauté même des immortels, & va s'asseoir en présence de la reine, à qui il adresse un long discours. Pénélope lui répond par un discours encore plus long, s'obstine à ne point le croire, en disant qu'elle *n'ajoute pas encore foi à ses yeux* ; son mari commence à se fâcher.

La reconnaissance
d'Ulysse & de
Pénélope
dans Homère
traîtée
froide

lui parle d'un certain lit qu'il s'étoit fait , lui décrit encore avec une exactitude fatigante , tout ce qui compose ce lit. Enfin après tous ces détails bien circonstanciés, bien inutiles, Pénélope tombe évanouie , & r'ouvre les yeux pour reconnaître son cher Ulysse , & tous deux s'applaudissent réciproquement de leur prudence. Vous m'avouerez , mon ami , que tout lecteur sensible est tenté d'avoir un peu d'humeur , quand après vingt-trois livres , on lui présente aussi froidement une reconnaissance si attendue. Je suis assurément un des plus zelés admirateurs d'Homère ; je m'en fais gloire : mais je ne dissimulerai pas que cet endroit me cause quelque peine , & je serois curieux de sçavoir comment les idolâtres s'y prendroient pour m'en faire goûter les beautés.

Même faute
dans Sha-
kespeare.

L'Æschile des Anglais , Shakespeare dans une de ses tragédies , qui renferme de très-belles scènes , fait assassiner une épouse innocente , par son mari jaloux ; il tient un flambeau d'une main , & une épée de l'autre ; il entre au milieu de la nuit dans l'appartement de sa femme , la trouve endormie , a tout le tems de contempler ses charmes , & d'être partagé entre la fureur & l'amour ; elle s'éveille , ils ont un très-long entretien , il le termine par étrangler cette malheu-

reuse femme ; un meurtre si préparé , si médité , est-il dans la nature , & dans la nature d'un homme qui est amoureux ? M. de Voltaire a traité bien différemment une situation à peu près semblable. Orofmane est en proie à toute la rage de la jalousie ; à peine a-t-il entendu la voix de Zaïre, qu'il court lui plonger un poignard dans le sein ; aussitôt il est déchiré par la douleur, par les remords, & se frappe du même poignard. Je ne sçais si ce célébre auteur a rendu la vérité aussi fidèlement , lorsqu'à l'avant dernière scene du quatrième acte de cette tragédie , Orofmane qui croit avoir entre les mains une preuve de la perfidie de Zaïre, la rappelle auprès de lui , demande jusqu'à deux fois s'il est aimé , & la renvoie ensuite sans aucune explication ; un amant furieux qui avoit paru conserver son sang froid pendant quelque moment , ne devoit il pas éclatter , accabler sa maitresse de reproches , & lui montrer enfin la lettre ? il est vrai que la pièce étoit finie. Antiochus dans Racine doit-il choisir l'instant où Bérenice est au comble de ses vœux , & croit aller épouser Titus , pour faire à cette reine une déclaration d'amour ? Théodose à qui j'ai donné le nom de Théotime , a la force dans le Spectateur anglais , de reconnaître Constance , de l'é-

L'avant dernière scene du quatrième acte de Zaïre peut être inutile

Défaut de vraisemblance dans l'histoire de Constance & de Théodose , telle que l'a rapportée le Spectateur anglais.

couter , & de ne pas lui apprendre qu'elle l'a retrouvé.

Quand je souhaite que nous soyons plus exacts à suivre la marche de la nature , je n'entends point qu'on prenne l'esprit & la petitesse du copiste superstitieux , & qu'on imite ces peintres qui se piquent d'une froide & scrupuleuse fidélité. Je n'exige point que dans un drame on descende à ces détails minucieux qui appartiennent à la vie domestique ; je voudrois seulement qu'on cherchât à ressembler à ces

Nature
idéale. fameux artistes qui réunissant la *technique* & l'*idéal*.

A ces détails minucieux. Il faut bien se garder de confondre la nature ignoble avec la nature simple & naïve. Nous avons vu d'imbécilles comédiens qui s'imaginoient être les égaux de Baron , parce qu'ils osoient pousser comme lui sur le théâtre la familiarité indécente jusqu'à se moucher & prendre du tabac. Un poète qui pour établir dans un drame le caractère *petit* de Charles II roi d'Espagne, rappelleroit que ce prince fit tordre le col à deux perroquets de la reine son épouse , parce qu'ils parloient français , un tel poète tomberoit dans le bas & dans le puéril. Les pièces anglaises sont infectées de ce mauvais goût qui admet sans choix toutes sortes de peintures , pourvu qu'elles soient vraies. Il doit y avoir quelque différence entre la nature dans sa grossière vérité , & la nature théatrale ; celle-ci reçoit des embellissements , & l'art est d'en savoir fixer la mesure.

avoient en quelque sorte créé une nouvelle nature ; des exemples développeront mes idées. Phidias, dans ses statues de Jupiter & de Minerve, sembloit s'être pénétré de la divinité. *Et concepit deos & exhibuit.* La Vénus d'Apelle étoit le résultat de toutes les beautés réunies : c'est cette nature *idéale* ou *embellie* que nous admirons dans Raphaël , le Corrège , & qui répand sur leurs ouvrages cette grace variée & élégante qu'ils ont été seuls capables d'imaginer. Il n'y a point de femmes , à les prendre séparément , qui rassemblent les charmes & les vertus de l'héroïne de Richardson.

Les Grecs l'ont emporté de beaucoup sur les Romains pour l'intelligence de cette *nature perfectionnée* ; aussi Pope a-t-il dit avec raison que Virgile qui se

Les Grecs l'ont emporté. Ils comptent des philosophes , des poètes , des orateurs , des historiens , des peintres , des sculpteurs , des musiciens , des architectes , en un mot ils ont possédé tous les arts au plus haut point de supériorité , tandis que les Romains ne peuvent se flatter que d'avoir eu des poètes , des orateurs & des historiens, encore Virgile est-il au-dessous d'Homère son modèle ; Cicéron inférieur pour la force du génie , à Démosthène ; & je ne sçais, pour les graces du style & la *manière large* , si l'on doit mettre les Tite-Live , les Saluste & les Quinte-curse à côté des Thucydide , des Xenophon , &c. Je ne

glorifioit d'être l'imitateur d'Homere , avoit trouvé que ce poëte & la nature étoient la même chose :

Nature and Homer were he found the same.

C'est donc cette *nature idéale* , cette *belle nature* que je demanderois qui fût plus cultivée parmi nous ; aujourd'hui tout est défiguré tout meurt sous les efforts d'un art corrupteur : notre peinture , notre

parle point du dramatique ; on n'ignore point ce qu'est Seneque à le comparer avec les *Æschyle* , les *Sophocle* , les *Euripide*. Il y a autant de difference entre les Grecs & les Romains , qu'entre une belle statue antique & une moderne , & nous sommes , en rapport d'éloignement du *vrai* & du *beau* , aux Romains , ce qu'ils étoient aux Grecs.

D'un art corrupteur. Il est prodigieux combien aujourd'hui nous sommes livrés à tout genre d'imposture ; il est des bornes dans tous les arts , au-delà desquelles se trouvent le gigantesque , l'extravagant , l'absurde , en un mot le faux & l'opposé du naturel , & ces bornes si sages , nous les avons passées , dans la confiance peut-être que nous ferions oublier nos modèles. Nous ressemblons précisément à ces femmes qui , à leur entrée dans le monde , mettent si peu de rouge , qu'on peut douter si ce ne sont pas leurs propres couleurs ; ensuite leurs yeux s'accoutument à cet éclat étranger au point qu'elles en abusent & qu'elles se défigurent.

Notre peinture. Ce sont surtout nos peintres à portraits qui ont introduit ce goût *maniéré* , bien différent du bon goût. Ils

architecture , notre musique , notre déclamation , nos

ne peignent pas une de nos jolies femmes qu'ils ne lui prêtent un air minandier , un sourire forcé ; ces têtes penchées , ces regards de côté , ces bouches grimacieres sont regardés comme autant de finesses de l'art , saisies par le pinceau moderne , & ce vernis de porcelaine s'appelle du coloris. Qu'on se souvienne au reste que mes observations ne tombent que sur quelques abus du talent.

Notre architecture. Il n'y a pas jusqu'à la mort que nous ne cherchions à dénaturer : un sauvage qui verroit nos catafalques , croiroit entrer dans un lieu destiné à quelques réjouissances publiques. Que diroit-il de nos salles de spectacles , de nos jardins symmetrisés , de nos appartements retrecis ?

Notre musique. On demande si chaque langue n'a pas sa musique comme elle a son accent particulier. Il parait ridicule qu'on chante des paroles françaises sur des airs italiens , & l'on seroit fondé à croire que le récitatif de Lulli , quand il est moins traîné , est le seul qui nous convienne. Ce n'est point que la musique italienne n'ait des graces ; du brillant & du pittoresque ; mais encore une fois , lorsque nous parlons , nous n'avons pas l'accent des Italiens , & la musique vocale doit prendre l'esprit & le ton de la langue , puisqu'elle n'est autre chose que l'accent de cette langue plus marqué.

Notre déclamation. Mlle. Dumefnil est peut-être la seule en Europe que l'on puisse donner pour modèle de cette déclamation simple & sans faste , qui est la voix même de la nature. Jamais comédien n'a su mieux saisir le sentiment , & l'expri-

pieces de théâtre , tout est infecté de ces prétendues

mer. On se ressouvient encore de quelle façon sublime elle rendit cet hémistiche si touchant d'Olympie, *le malheur est partout*. Lorsque dans Semiramis elle sort du tombeau , elle sçait arracher des larmes par ces seuls mots qu'elle adresse à Ninias : *O mon fils ! mon cher fils !* Quelques idées sur la déclamation , suivront assez naturellement l'éloge de cette grande actrice. Pourquoi veut-on tout déclamer ? est-il dans la nature qu'un personnage se détache de son rôle pour venir au-devant du parterre , & lui débiter des vers empoulés ? cela n'est-il pas un grossier contresens ? Je ne parle point de ces misérables à *parte* , où le poète & l'auteur mettent le public dans leur confiance : un comédien intelligent pourroit quelque fois prêter des beautés à l'auteur, ou adoucir du moins les teintes trop fortes. Je n'en veux qu'un exemple. Brutus , dans la tragédie de ce nom , lorsqu'il apprend la mort de son fils , dit avec toute la férocité que Tite-Live lui attribue :

Rome est libre .. il suffit .. rendons grâces aux dieux.

Ce vers , dans la bouche d'un habile acteur , ne produiroit-il pas un plus grand effet , si Brutus , à cette nouvelle affreuse , laissoit entrevoir toute la douleur de l'amour paternel , & qu'il ne prononçât qu'après un long silence , où auroit éclaté l'attendrissement :

Rome est libre , &c.

Par ce moyen , la dureté de ce rôle seroit corrigée , & le caractère Romain ne perdrait point de sa grandeur & de sa fermeté , &c.

graces de convention ; nous devrions être effrayés de la distance qui nous éloigne de la vérité ; le public même qui est notre juge , est tous les jours séduit

Nos pièces de théâtre. On conviendra que l'action, & l'emploi du pittoresque ont fait quelques progrès : mais nous avons perdu du côté des développements ; les scènes ne sont plus qu'indiquées ; les entrées & les sorties , une des premières règles de l'art dramatique , sont totalement négligées ; les coups de théâtre n'ont jamais été amenés avec plus de maladresse ; la nature est par-tout sacrifiée au *bel-esprit* , & l'on craint sur-tout d'être simple , & de ne pas entasser les ornements ; on s'imagine avoir composé une tragédie , lorsque l'on a sçu réunir sans nécessité , des prêtres , des soldats , un trône , un autel , un tombeau ; on ne veut point se persuader que la décoration n'ajoute au mérite d'un drame qu'autant qu'elle est placée & que le sujet l'exige ; sans cela c'est une parade tragique, qu'il faut renvoyer à la foire avec les farceurs , & les danseurs de corde. C'est bien à présent que nos maîtres seroient en droit de nous crier : *Eh ! malheureux jeune homme , tu as fait Helene riche , ne l'ayant pu faire belle !*

Le public même. Nous aurons le courage de le dire : le public est trompé tous les jours sur le sentiment ; il prend l'art pour la nature ; il admire des acteurs qui jamais n'ont connu la vérité & l'attendrissement ; il se laisse abuser par des talents factices ; & il est la dupe de la fausseté du *bel-esprit* ; ressouvenons-nous qu'il a cru reconnaître le style de Racine dans la tragédie des

La cause de
cette corrup-
tion de goût.

par le mensonge , & se trompe jusque sur le senti-
ment : tant la dépravation de l'esprit , s'est étendue
jusqu'à l'ame ! Une des causes de cette *perverfité de*
nature , est assez facile à saisir : les Romains étoient
déjà les copistes infidèles des Grecs , & peut-être
sommes-nous à la cinquieme ou sixieme copie
des Romains ; la nature a passé jusqu'à nous , comme
par la voie d'une ancienne tradition , dont tous les
jours la fidélité s'altère & se détruit ; nous avons en-
tierement perdu de vue le modèle. Ce seroit donc
une entreprise digne de notre siècle *philosophe &*
éclairé, de remonter jusqu'à cet *original* si précieux ,
d'après lequel ont composé les premiers hommes. Je
l'ai déjà remarqué : c'est dans ses desseins primitifs
qu'il faut examiner la nature , saisir son véritable es-
prit , s'emparer , si l'on peut le dire , de sa premiere
pensée , de son premier *faire* ; & qui nous y ramenera ?
le sentiment associé au goût ; rarement n'agissent-ils
pas ensemble ; tous deux nous conduisent au vrai ;
& c'est ce vrai que nous semblons aujourd'hui nous
efforcer de rejeter ; notre paresse s'accommode d'un

Machabées de la Motte. Peut-être dans ce moment-ci est-il
excusable ; l'excès l'accable en tout : *ut omnium rerum sic litte-
rarum intemperantiâ laboramus*,

malheureux esprit d'imitation , qui en s'appropriant sans choix les idées d'autrui , nous prive des nôtres , & nous fait presque toujours perdre beaucoup plus que nous ne gagnons.

Les gens de lettres , dont l'objet est le développement des passions , ne sçauroient donc trop s'attacher à la culture du sentiment , qu'il faut bien se garder de confondre avec le talent & l'esprit. C'est

Du senti-
ment

D'un malheureux esprit d'imitation. Rien ne fait plus de tort au véritable esprit, que l'abus de l'esprit d'imitation. Pourquoi les Anglais & les Allemands ont-ils des ouvrages qui étincellent de beautés sublimes , & qui leur sont propres ? c'est qu'ils ont la patience de suivre plus que nous la série des idées , & la progression des sentiments ; ils se livrent moins à la société ; ils vivent davantage avec eux-mêmes , & ils se donnent le tems de réfléchir & d'envisager un sujet dans toutes ses parties ; de-là un effet sur , & une heureuse exécution.

Le talent & l'esprit Le talent est l'aptitude de l'artiste à manier l'instrument , & l'esprit le dirige dans la sage distribution des détails. C'est l'esprit qui lie les rapports , qui joint les parties : mais c'est le sentiment qui rassemble & qui donne la flamme de la création. Sans le sentiment , les le Moyne , les Pigalle n'animeroient pas le marbre , & n'auroient pas ce grand

peut-être le degré de sentiment qui produit le plus
ou

penser qui sépare par un si long intervalle l'homme de génie de l'ouvrier. Combien de pièces de théâtre mieux conduites peut-être que quelques-unes de nos célèbres dramatiques, n'ont eu aucun succès, parce que le sentiment n'avoit pas échauffé leurs auteurs ! Je dirai plus : à force de sentiment, on parviendra à faire disparaître les défauts les plus essentiels d'un ouvrage ; c'est le charme qui couvre toutes les fautes, ou qui du moins les fait pardonner. Le Cid est rempli d'imperfections, & les scènes immortelles de Rodrigue & de Chimène lui ont assuré cette célébrité qui nous frappe encore, &c.

C'est peut-être le degré de sentiment. Que ne peut-on calculer ces degrés comme ceux du thermomètre ! tel degré de sentiment produit une ame douce & ouverte aux diverses impressions de la sensibilité ; ce degré augmente-il : elle a la force & la faculté d'exprimer ce qu'elle sent ; plus pénétrée, plus enflammée, elle est agitée par les transports du génie ; est-elle au plus haut degré : supérieure alors aux autres ames, franchissant les bornes de la nature humaine, elle s'élève, se livre à cet effort illimité qui décele sa grandeur, plane en quelque sorte sur l'univers, & ne conçoit plus que la noble & vaste passion, attachée à ces ames rares & sublimes, celle d'établir l'ordre, & de faire le bonheur des hommes ; de-là les Lyncurque, les Confucius, les Marc-Aurele, les Antonin, &c. Pour un homme

ou le moins de génie ; car ce génie sur lequel on a tant raisonné , qu'est-ce autre chose qu'une exaltation de l'ame excitée par une effervescence supérieure

qui sentira avec énergie , combien de froids beaux esprits , d'êtres faux & frivoles , de cadavres vivants dans la société ! Il faut qu'il y ait bien peu d'ames susceptibles de sentiment , puisque tous les jours on le confond avec les grimaces & le *batelage* de l'art ; j'ai vu un public entier prendre l'histrien pour le comédien , porter aux nues telle actrice dont le jeu affecté n'étoit qu'un perpétuel mensonge à la nature , & trouver du sentiment dans des ouvrages qui n'en étoient que la parodie.

Excitée par une effervescence. Il y a tel homme de génie ignoré , & qui le sera toujours , tandis qu'une multitude intriguante de beaux esprits de profession ont leurs treteaux & leur petite auréole de gloire ; ce sont peut-être les circonstances seules qui ont manqué au premier pour le placer à la tête de la littérature ; les circonstances sont au génie , ce qu'est au bloc informe le ciseau créateur ; la statue sort de la pierre sous les doigts de l'artiste ; & un rapport heureux d'événements fait éclatter le génie ; une simple secousse suffit quelquefois pour le développer ; un pere qui aura perdu ses enfans , un époux qui pleure sa femme expirée dans ses bras , un homme innocent qu'on aura calomnié , un autre qui du faite de la prospérité se verra tomber par une chute effroyable dans l'accablement du malheur , tous ces divers personnages dans les accès de la dou-

aux mouvements ordinaires de la nature ? Et qui peut découvrir en nous ce principe d'exaltation , l'entretenir , le fortifier , lui donner l'élasticité

leur , auront des élans de génie. Une mere tendre est absorbée dans le chagrin par la mort de son fils unique ; elle refuse toute espece de consolation : un religieux entreprend de la calmer ; il lui rappelle la résignation d'Abraham aux volontés de Dieu , qui lui ordonnoit d'immoler Isaac ; elle s'écrie : *ah ! mon pere ! Dieu ne l'auroit pas commandé à une mere.* L'éloquence des Grecs l'a emporté sur celle des Romains ; l'intérêt d'un peuple entier qui avoit à combattre par la politique comme par les armes la tyrannie d'un roi puissant , étoit un motif bien plus agissant sur l'ame d'un orateur que les concussions & les débauches obscures de Verrès ; Corneille auroit été moins grand, s'il ne se fut pas senti de cette fermentation qui nous avoit longtems agités , & Racine peut-être auroit montré plus de force , si les beaux arts n'avoient commencé à se tourner du côté des graces & de la mollesse. On a remarqué que le patriotisme & la religion étoient les ressorts les plus vigoureux qui pussent donner de l'action au génie. Au reste je ne confonds pas avec l'enthousiasme du génie ces chaleurs de tête d'où ne résultent que des idées bizarres qui ressemblent aux écarts d'un délire extravagant. Ces écrivains qui prennent leur imagination factice pour de l'ame , sont les singes du génie , &c.

d'une source abondante qui s'élance & se répand en mille canaux ? une étude opiniâtre de nous-mêmes , une méditation continuelle , une recherche profonde sur nos sensations , sur nos idées , une longue habitude de nous interroger , &c. C'est ainsi que l'ame essaye ses forces, les affermit, & que sa faculté intuitive devient plus perçante & plus vaste ; le génie embrasse d'un coup d'œil ce que l'esprit n'apperçoit & ne décompose que par succession de tems ; l'un est ce globe de feu qui lance de son propre foyer

La société , comme je l'ai déjà observé , que le génie , aulieu qu'elle crée & entretient l'esprit. D'ailleurs les hommes en société sont dans une attitude forcée ; notre prétendue politesse est le masque de la perfidie & de l'imposture. Ce n'est donc pas dans les cercles qu'il faut étudier l'humanité ; on ne va point au bal pour saisir les traits du visage ; un peintre ne s'aviserait pas de vouloir peindre le nud d'après des figures drapées ; nous avons tous aujourd'hui la même physionomie. Voulons nous connaître les hommes ? examinons-les dans ces révolutions où le mécanisme de la nature humaine se montre à découvert. Combien l'événement du système a-t-il prouvé qu'il y avoit peu d'ames qui ne fussent basses & intéressées ! ce n'est pas là une des époques les plus brillantes pour la gloire de l'homme ; elle nous a bien fait voir la fange d'où il tire son origine.

des torrents de lumieres ; & l'autre peut se comparer à cette planette dont la clarté n'est qu'un reflet impuissant & sans chaleur des rayons de l'astre du jour. Quand on n'aura point le courage de s'arracher à un monde uniforme & superficiel , quand on ne sçaura point *s'écouter* & creuser la nature , on ignorera l'art du dialogue , parce que c'est du sentiment primitif qu'émane la véritable dialectique ; ce sentiment primitif une fois échappé , il ne nous est plus gueres possible d'y revenir & d'en refaisir le fil & l'expression propre, quelques efforts que tente l'esprit pour nous dédommager de sa perte , & pour le contrefaire. Le connaisseur n'a pas de peine à distinguer , si l'on peut s'exprimer ainsi , *les points de suture* qui se rencontrent dans les scènes de nos maîtres ; il démêle l'endroit où l'auteur ramené à froid sur l'ouvrage , n'a eu que les secours du talent , & non l'élan & la vigueur de l'ame. Il est aisé de voir que Corneille & Molière ont travaillé de masse ; voilà pour quelle raison leur dialogue est si plein , si vrai , si facile. Je risquerai une opinion qui peut-être sera celle du petit nombre : j'attribuerois beaucoup plus encore à la faiblesse de sentiment , qu'à la faiblesse de style la

prodigieuse différence qui existe entre Racine & Pradon. Je n'en veux qu'une preuve : qu'on traduise l'un & l'autre dans une langue étrangère , il ne s'agira plus du mérite de la versification ; les beautés de l'élocution de Racine comme les défauts de celle de Pradon , auront disparu : on ne jugera que sur le fonds des choses ; & qui constitue ce fonds si précieux , si ce n'est la richesse & l'abondance du sentiment ? tous ces accessoires si intéressants dans Racine, n'est-ce pas le sentiment qui les a fait naître ? c'est lui qui nous fait retourner sans cesse à la Fontaine , & qui prête même à ses négligences des graces que n'a point la régularité de l'art. Dans Tiridate , pièce du second genre , & sans coloris , c'est le sentiment qu'on y trouve quelquefois , qui nous ferme les yeux sur la médiocrité des vers ; nous aimons à entendre

Corneille & Moliere ont travaillé de masse. Lisez la Chaussée & tant d'autres , vous verrez que leurs scènes sont des chapitres bien arrangés , bien compassés , & remplis de coupures.

Qu'on traduise l'un & l'autre. On n'a qu'à choisir , par exemple , la déclaration d'amour d'Hippolyte à Aricie ; les deux auteurs ont manié le même morceau ; qu'on le traduise en italien ou en latin , on jugera si ce sentiment est fondé.

ceux-ci qui semblent s'échapper d'une ame pleine de la passion :

Je ne te verrai plus, ô sœur fatale & chere !

Les mers entre nous deux vont servir de barriere !

Je ne te verrai plus !

Nous sommes attendris jusqu'aux larmes dans Esope à la Cour , de la fable du Fleuve & de sa Source , & nous avons oublié les autres apologues de cette comédie. Ce ne sont ni les ornemens de la fiction , ni

De la fable du Fleuve & de sa Source. Rhodope, dans la fortune & dans l'éclat , a méconnu sa mere qui est pauvre ; celle-ci vient se plaindre à Esope ; il la fait cacher ; Rhodope paraît ; Esope , pour lui reprocher ses torts , se contente de lui réciter cette fable :

Un Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui de plusieurs endroits avoit grossi sa course ,
Avec indignité désavoua la Source
Qui l'avoit en naissant fait un simple ruisseau ;
Ingrat , lui dit la Source , à qui ce coup fut rude ;
Que tu reconnais mal ma tendresse & mes soins !
Quelque injuste raison qu'ait ton ingratitude ,
Sans moi qui ne suis rien , tu serois encor moins.

Rhodope répond à cet apologue en fondant en larmes ; elle reconnaît sa faute , & demande à voir sa mere , qui accourt aussi en pleurant , & tombe dans les bras de sa fille.

le brillant de la poésie qui nous rappellent sans cesse à la lecture de l'Enéide : quels sont donc les morceaux qui nous flattent le plus ? c'est le quatrième livre où est déployé tout le charme du sentiment, le trait de Martellus dans le sixième , l'épisode de Nisus & d'Euryale. Homère lui-même , ce peintre admirable , qui nous transporte dans l'horreur des combats , qui nous enflamme de la valeur de ses héros , nous intéresse encore bien davantage par les adieux touchants d'Hector & d'Andromaque, & par les larmes paternelles de Priam aux pieds du meurtrier de son fils. Ovide auroit une réputation moins contestée, si tous ses vers étoient semblables à ceux qu'il met dans la bouche de Biblis : elle envoie une lettre à son frère , pour qui elle est consumée d'une ardeur incestueuse, & elle n'ose le nommer à celui qui est chargé de rendre cet écrit :

Dixit , & adjecit longo post tempore ... fratri.

Un seul trait de sentiment répandra tout à coup sur un caractère , un intérêt qu'il ne recevrait pas de la pompe & de la stérile profusion de l'esprit. Qu'une harangue des Scythes à Alexandre soit composée en vers magnifiques , il n'y en aura point qui fassent

autant de plaisir que cette faillie de sentiment : *tu n'es pas un Dieu , puisque tu fais du mal aux hommes.* Dans un panégyrique d'Antonin , tout le faste de l'éloquence collégiale s'évanouira devant ces expressions du cœur : *il vaut mieux conserver un citoyen , que de tuer mille ennemis.* Quelles ressources d'esprit dans l'éloge de Charles V duc de Lorraine ; seroient comparables à ce que disoit ce prince bien-faisant : *je quitterois demain ma souveraineté , si je ne pouvois faire du bien.* Qui a pu assurer le succès d'Inès , tandis qu'une infinité de tragédies mieux écrites sont tombées dans l'oubli ? ce sont les situations de sentiment ; je dis les situations , parce que le dialogue , indépendamment de la mauvaise versification , auroit pu être traité avec plus de chaleur & de pathétique. En un mot le sentiment est l'idiome universel ; c'est la langue mere ; le langage de l'esprit n'est qu'un jargon de convenance , soumis aux vicissitudes de la mode & de la bizarrerie. Nous entendons Virgile bien plus aisément que Plaute & Térence ; le premier en nous faisant verser des larmes avec Didon , a écrit pour tous les peuples , pour tous les âges ; & Plaute & Térence ont composé

pour les Romains & pour leur tems. L'esprit a mille nuances imperceptibles , que chaque siècle , chaque année , chaque jour même semblent emporter avec soi , & le sentiment est toujours immuable ; depuis que l'univers existe , il n'a souffert aucune altération ; c'est le feu central qui anime tout ; c'est le nœud secret qui lie tous les hommes ; un Chinois , un Sauvage qui n'auront que des notions imparfaites de notre langue française , pleureront à ces vers de Merope :

C'est un infortuné que le sort me présente ;

Il suffit qu'il soit homme & qu'il soit infortuné..

Et ils ne sentiront pas les finesse & les beautés répandues dans la comédie du Méchant.

L'expérience nous démontre assez que l'intérêt dramatique excité & soutenu par la seule force du sentiment, est préférable à tous les effets combinés des coups de théâtre ; il y en a très-peu qui soient motivés , &

Le sentiment
préférable
aux coups de
théâtre.

Il y en a très-peu qui soient motivés. Je ne connais que celui de Phèdre, acte IV , scène IV , qui semble être amené par la nature même , & qui est suivi d'un effet prodigieux. Phèdre qui en quelque sorte a par la bouche d'Œnone accusé Hippolyte auprès de son pere , ressent bientôt des re-

presque tous sont concertés ; l'esprit y laisse voir son artifice, comme on découvre à l'opéra le jeu d'un gros-fier mécanisme dans les descentes des divinités, dans les vols, les décorations, &c. le seul rôle de Phédre est supérieur à toutes les tragédies qui nous emportent de surprise en surprise. On a beau vanter le plan d'Héraclius, je crois qu'on ne sçauroit comparer

mords, & se hâte de rejoindre Thésée pour l'engager à ne point punir son fils ; son époux lui répond :

Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus ;
 Sa fureur contre vous se répand en injures ;
 Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures ;
 Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi ,
 Qu'il l'aime... &c.

Quelle affreuse lumière pour une femme qui jusqu'à ce moment n'avoit condamné Hippolyte que pour son insensibilité ! J'aurois désiré seulement qu'anéantie par la surprise & le désespoir, elle fut restée quelque tems sans parler, & qu'elle n'eût repris les sens que pour s'écrier :

« Nonne, qui l'eût cru ? j'avois une rivale. »

J'imagine que le coup de théâtre par ce moyen eût été encore plus frappant ; d'ailleurs ce qui est dans le monologue auroit pu se transporter facilement dans la scène suivante.

Le plan d'Héraclius. Corneille lui-même avoue dans un de ses discours sur les trois unités, que son Héraclius produit un plaisir qui fatigue.

cette pièce à Cinna , Polyeucte , ouvrages du même auteur. Les plaisirs de l'ame sont plus doux que ceux de l'imagination ; on aime mieux voir se développer un cœur , qu'une suite d'événements extraordinaires, qui rarement ont pu exister tels que le poëte nous les représente ; on croit aisément que Thésée a été infidèle , qu'il a trahi Ariane , qu'Orosmane agité d'un transport de jalousie , s'est souillé du meurtre de Zaïre : mais on a de la peine à se persuader que dans l'espace de vingt-quatre heures , un ministre ambitieux ait assassiné son roi , ensuite un des fils de ce roi , qu'il ait formé enfin une conspiration pour tuer l'autre fils qui est sur le trône ; il n'est pas possible que le sentiment puisse se répandre dans de semblables sujets qui appartiennent plus au roman qu'au théâtre. Mais dira-t-on , ne court-on pas 'risque d'être monotone , en n'adoptant que les ressources du sentiment ? qu'on l'anime du feu des passions , qu'on y jette ce désordre heureux qui en résulte , qu'on y

Un ministre ambitieux. On veut parler du sujet de Stilicon rendu encore plus invraisemblable & plus romanesque par Métastase sous le titre d'Artaxerce. Thomas Corneille & la Grange ont plusieurs pièces dans ce genre si peu naturel,

déploie les grands mouvements ; surtout au lieu d'une multiplicité d'incidents peu vrai semblables , qu'on fasse succéder naturellement des tableaux variés : alors l'action prendra sans cesse de nouvelles forces , & l'intérêt croîtra à proportion.

Le pouvoir des images sur nos sens a été plus

Le pouvoir des images. Que d'exemples de ce pouvoir étonnant ! Un tableau qui représente Palamède condamné à la mort par ses amis, jette le trouble dans l'ame d'Alexandre ; il rappelle à ce prince le traitement cruel qu'il avoit fait à Aristonicus. Une courtisane au milieu d'une joie dissolue, vient par hasard à fixer les yeux sur le portrait d'un philosophe ; elle a honte tout à coup de ses défordres , & embrasse la vertu la plus rigide. Un roi Bulgare se fit chrétien pour avoir vu un tableau du Jugement dernier. Amurat IV voulant réprimer l'insolence des janissaires & des spahis , ne leur fait aucun reproche ; il sort à cheval du ferrail, va dans l'Hippodrome , y tire de l'arc , & lance sa zagaye ; la dextérité & la force que montre ce prince , étonnent ses troupes : elles rentrent dans le devoir. On tente de consoler une femme qui a perdu son mari ; elle fait signe, en mettant la main sur son cœur , que c'est-là qu'est renfermé son chagrin , & qu'il ne peut se guérir ; un tel geste est plus expressif que tous les discours qui seroient échappés à sa douleur. La mort de Germanicus par le célèbre Poussin , inspire de l'attendrissement pour ce prince , & de l'indignation contre Tibère. Le riche ta-

connu par nos philosophes , que senti par nos poètes ; du moins ont-ils négligé ce ressort , un des plus actifs sans contredit , que puisse employer l'art théâtral. La Grange avance assez légèrement dans sa préface d'Amasis , que » le spectacle n'est bon que pour les » tragédies de collège. « Il ne suffit pas seulement de savoir rimer : il faut avoir des connaissances , re-

Des ta-
bleaux.

bleau des funérailles de Clarisse n'est-il pas plus intéressant que tous les regrets qu'on eut prodigués sur sa perte ? En un mot ce n'est que par le secours des images que les idées entrent dans notre ame ; les raisonnements ne viennent qu'à la suite des objets qui frappent nos regards , & ce qu'on appelle une abondance de réflexions , n'est souvent qu'un amas de tableaux ; c'est au jugement & au goût à leur assigner leur place , & à disposer de leurs effets.

Le spectacle n'est bon que pour les tragédies de collège. Oui , lorsque le spectacle n'est point motivé ; lorsqu'il n'est point soutenu par une versification mâle , énergique & correcte , lorsque sans nul propos on fera venir un régiment aux gardes sur la scène , & qu'on prendra la peine , comme je l'ai dit , d'élever un trône , un autel , un tombeau qui ne seront pas nécessaires à la pièce : mais lorsqu'on présentera un spectacle tel que dans Olympie , qui sera lié au sujet , qui animera le récit , alors il faudra le transporter sur le théâtre français , & chercher à l'embellir par tous les accessoires de la décoration.

monter aux causes , étudier la nature dans ses principes , pour apprendre jusqu'à quel point le spectacle a de l'empire sur l'homme ; *Æschyle* , *Sophocle* , *Euripide* , qui , suivant les apparences , avoient un peu plus réfléchi que le versificateur français , nous ont offert une multitude de tableaux. Ce qui m'étonne , c'est que *Racine* qui étoit si instruit , n'ait pas profité davantage de ce moyen employé avec tant de succès par les Grecs ; *Athalie* est la seule pièce où il ait introduit du spectacle. Cependant le théâtre ancien , l'histoire , notre propre expérience , tout doit nous faire connaître la nécessité de fortifier le sentiment par des images , si nous voulons mettre en œuvre toute la richesse & l'énergie du pathétique. Qu'est-ce que la poésie & l'éloquence , lorsque la peinture ne les anime point ? Dans la *Mort de Pompée* , on voit *Cornélie* , on suit tous ses mouvements dans ces vers qui présentent autant d'attitudes pleines de vérité :

La triste *Cornélie* , à cet affreux spectacle ,
 Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle ,
 Défend ce cher époux de la voix & des yeux ,
 Mais n'espérant plus rien , leve les mains aux cieux ,
 Et cédant tout à coup à la douleur plus forte ,
 Tombe dans sa galère évanouie ou morte.

La grandeur d'ame de Pompée est exprimée par ce seul coup de pinceau :

Sa vertu toute entière à la mort le conduit. *

Ce vers hardi & pittoresque justifie plus Rodrigue, coupable de la mort du pere de Chimene , que tous les raisonnemens qu'on eut pu imaginer :

Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

Les Mexicains que l'empereur Montezume avoit envoyés à la découverte des Espagnols , reviennent auprès de leur maître ; ils ne parlent point : ils se contentent de développer des tableaux composés de plumes , où étoient représentés les Espagnols montés sur leurs chevaux , armés de ces tubes d'où s'élançoit la mort ; le prince & toute sa cour sont frappés de terreur. Un simple recit auroit-il produit cet effet ? Philippe Auguste étoit entouré de mécontents ; quelques heures avant la bataille de Bovines , il met sa couronne sur l'autel où l'on célébroit la messe pour l'armée , & la montrant à ses troupes , il leur dit : *Si vous croyez qu'un autre soit plus capable que moi de porter cette couronne , je suis prêt de lui obéir : mais si vous m'en croyez digne, il vous faut défendre aujourd'hui votre roi, vos biens, vos familles, & votre*

honneur. Aussitôt les soldats tombent à ses pieds & lui demandent sa bénédiction ; il n'est pas surprenant qu'ils aient été vainqueurs. Un missionnaire veut frapper les esprits ; voici le tableau qu'il expose ; au premier coup d'œil , il paraîtra ridicule : au second , il fera sublime , & remplira l'ame d'une image imposante. Il y a dans l'enfer une grande pendule , dont le faite se perd dans l'immensité de l'espace , & les extrémités dans un abîme sans fond ; auprès de cette pendule , est un démon qui a les yeux toujours attachés sur le cadran. Les damnés se lèvent tous à la fois du milieu d'un vaste étang de flamme , & ils demandent d'une voix gémissante : quelle heure est-il ? quelle heure est-il ? l'éternité (leur répond ce démon) l'éternité ; & aussitôt tous ces malheureux se replongent avec des rugissements , & disparaissent dans ce lac de feu. Le Pere le Moyne ajoute ainsi à la pensée de Seneque : quand un grand homme est aux prises avec le malheur , c'est alors qu'il mérite que Dieu s'avance pour le regarder. Quelle image ! Young se représente dans une de ses Nuits creusant au clair de la lune une fosse pour sa fille , y ensevelissant de ses propres mains son cadavre , & lui donnant le dernier baiser paternel. Comment Racine dans son
Iphigénie

Iphigénie , ne s'est-il pas approprié la scène si intéressante d'Euripide ? on voit Agamemnon dans sa tente , accablé de chagrin , écrivant à la lueur d'une lampe , pour engager Clytemnestre à éloigner Iphigénie de l'autel ; les soucis dévorants sont gravés sur le front de ce pere affligé ; les devoirs de son rang combattent l'amour paternel , en triomphent , sont subjugués , prennent le dessus ; il déchire la lettre , la récrit , & la déchire encore ; un vieillard étonné le considère & l'interroge : ah ! vieillard , lui répond Agamemnon en pleurs , que tu es heureux , & que j'envie ton sort ! Achille , dans Homère , s'arrache les cheveux , se roule sur la poussière , & veut se donner la mort. Les anciens ont tellement regardé les tableaux comme une des parties essentielles de l'art dramatique , que quelquefois il ne leur en a fallu qu'un seul pour remplir un acte entier. Voici un exemple qui est connu ; je l'emprunte du cinquième acte des Trachiniennes , tragédie de Sophocle ; j'ai pris la liberté d'y faire quelques changements peu considérables ; ce n'est qu'une copie bien imparfaite de l'original le plus sublime : mais l'esquisse suffira pour vous donner une idée , d'après laquelle vous pourrez décider du mérite de l'invention.

On fait dans les moindres desseins la riche composition des Raphaël & des Michel-Ange.

Hercule avoit épousé Déjanire, fille d'Œnée, roi de Calydon en Etolie ; coupable du meurtre d'Iphitus, fils d'Eurythus, qui regnoit sur l'Échalie, il se condamne lui-même à l'exil selon l'usage de l'antiquité, & passe avec sa famille & sa suite en Thessalie chez Cécrops, roi de Trachine. Il traverse un fleuve ; le centaure Nessus transporte d'abord Hercule, ensuite Déjanire ; épris de la beauté de cette princesse, il veut lui faire violence ; ses cris parviennent à son mari, qui lance un trait infecté du venin de l'hydre de Lerne ; le centaure blessé mortellement donne de son sang à Déjanire, en lui disant que si jamais son époux devenoit infidèle, elle pourroit oindre de ce sang ses habits, & qu'alors il reprendroit sa première tendresse. Hercule arrivé à Trachine, y laisse sa femme & ses enfants, fait plusieurs expéditions, est vendu à Omphale pour expiation du meurtre d'Iphitus, ensuite attaque Eurytus, ruine l'Échalie, de-là se rend au promontoire de Cénée pour offrir un sacrifice à Jupiter ; il envoie à Trachine Lichas, un de ses serviteurs, avec plusieurs esclaves, au nombre desquelles étoit Iole ; Déjanire alarmée par des soupçons

SUR EUPHÉMIE. 269

que tout ne sert qu'à confirmer , fait usage du sang du centaure , en frotte un vêtement travaillé de ses mains qu'elle charge Lichas de remettre de sa part à son mari ; à peine en est-il revêtu , que le venin , comme une flamme rapide , s'attache à toutes les parties de son corps , & lui cause des tourments inouis ; Déjanire apprend par son fils Hyllus les effets de son fatal présent ; elle se donne la mort ; Hercule désespérant de la vie , dès qu'il sçait la nature du mal qui le dévore , se fait porter sur le mont Œta , & expire sur un bucher. Cette piece porte le titre de Trachiniennes , parce que le chœur est composé de jeunes filles de Trachine.

ACTE V.

Des Trachiniennes , Tragédie de Sophocle.

SCENE PREMIERE.

LE CHŒUR.

Il n'est plus de malheurs que la Grèce redoute :

Act V. On doit se ressouvenir que les Grecs n'ont jamais connu cette ridicule distribution d'actes que nous avons adoptée d'après les Romains ; mais comme par cinquieme acte on entend la catastrophe ou le dénouement d'un drame , on a cru pouvoir se servir de ce mot à l'exemple des interprètes.

Le Chœur. Chez Sophocle, c'est une troupe de jeunes filles de Trachine ;

Z ij

Nous sommes condamnés à d'éternels regrets.

Le Chœur fait quelques pas au fond du théâtre.

Un lamentable écho se perd sous cette voute !

Ecoutons .. La douleur du fond de ce palais ,

Porte jusqu'en ces lieux une voix gémissante !

Nous serions-nous trompés ?.. ce son lugubre augmente !

Dieux ! n'êtes-vous pas satisfaits ,

Et votre haine est-elle insatiable ?

De votre bras impitoyable ,

Devons-nous craindre encore , ô Dieux , de nouveaux traits ?

S C E N E II.

LA NOURRICE DE DÉJANIRE, LE CHŒUR.

La Nourrice paraît éplorée.

L E C H Œ U R.

Mais que veut cette esclave , & quel sujet l'amène ?

C'est elle dont les soins ont élevé la reine ,

qui ont donné leur nom à la pièce , qu'on auroit pu intituler *Hercule mourant*. J'ai cru qu'il étoit plus convenable de substituer à des étrangères un chœur formé de la suite d'Hercule , ses serviteurs devant bien plus s'intéresser à son sort , que les Trachiniennes. On observera que le chœur est instruit de l'affreux événement qu'a produit la robe empoisonnée.

La Nourrice, Notre délicatesse française , qui souvent dégénère en petitesse , m'a fait craindre d'employer le mot de *Nourrice*, quoiqu'*Racine* s'en soit servi plusieurs fois dans son *Athalie* , &c.

Et qui partagé ses secrets,

Le désespoir est peint dans tous ses traits !

Pâle, tremblante, hors d'haleine,

Que va-t-elle annoncer ? & pourquoi ces sanglots ?

LA NOURRICE, *arrivant au milieu du théâtre.*

O trop fatal présent ! ô voile détestable !

Sur nos têtes, hélas ! qu'il fait tomber de maux !

LE CHŒUR.

Les Dieux ajouteroient au sort qui nous accable !

Quel plus affreux événement...

LA NOURRICE.

Déjanire n'est plus !

LE CHŒUR :

Elle est morte ! comment ?

Quel revers imprévu termine sa carrière ?

LA NOURRICE.

Le fer lui ravit la lumière.

LE CHŒUR.

Le fer ! nommez-nous l'assassin.

LA NOURRICE.

Elle-même.

LE CHŒUR.

Elle-même !

LA NOURRICE.

Oui, de sa propre main ;

La reine s'est percé le sein.

Un éternelle nuit a fermé sa paupière.

Z iij

plus 3

L E T T R E

L E C H Œ U R.

Que nous apprenez-vous ? déplorable destin !

Pouvons-nous trop gémir ?

L A N O U R R I C E.

Vous répandez des larmes ;

La désolation s'offre de toutes parts.

Eh ! quel seroit l'excès de vos allarmes ,

Si ce tableau terrible eût frappé vos regards !

U N V I E I L L A R D.

O fille d'Eurytus , fléau de ma patrie ,

Quel astre envenimé présidoit à ton sort ?

Dans la maison d'Hercule , ainsi qu'une Furie ;

Tu sèmes le crime & la mort.

L A N O U R R I C E.

A cette image encor tous mes esprits se troublent !

Ecoutez .. écoutez .. que vos douleurs redoublent.

Le front couvert d'une sombre pâleur ,

Morne , comme affaîlé sous le poids du malheur ;

Déjanire au palais à peine étoit rentrée :

Elle aperçoit son fils , s'éloigne avec terreur ;

Elle fuit tous les yeux ; à ses ennuis livrée ,

Sans voile , mourante , égarée ,

Elle court embrasser les autels protecteurs ,

Leur adresse ses cris , les mouille de ses pleurs ;

Elle porte par-tout ses mortelles allarmes :

Tout irrite ses maux , & nourrit ses chagrins ;

Sur les ouvrages de ses mains ,

-genre

le qu'on

Elle laisse tomber des larmes ;

Ses plus fideles serviteurs

S'empressoient-ils sur son passage :

Elle les repoussoit , se cachoit le visage ,

Et reprochoit au ciel d'avoir fait ses malheurs ;

Puis observant un long silence ,

Avec fureur elle s'élance ,

Monte à l'appartement qu'habitoit son époux ,

Au chaste lit d'himen vole & se précipite :

» O monument chéri d'un feu jadis si doux ,

» Pour le lit de la mort , Déjanire te quitte ;

» Tu ne m'entendras plus exhaler mes douleurs ;

» C'est la dernière fois que tu reçois mes pleurs. »

Elle dit , prend un fer .. à ses pieds je me jette ,

Les embrasse en pleurant , & pousse mille cris ;

Je lui nomme Hercule , son fils :

Dans ce cœur désolé , la nature est muette ;

Tous mes efforts sont vains ; je vois lever son bras :

Je vois son sang jaillir d'une large blessure ;

Il forme en s'écoulant un lugubre murmure ,

Elle dit , prend un fer. Dans le grec , c'est avec une de ses agrafes que Déjanire se perce le sein.

Ce récit , dans l'original , est un des plus beaux morceaux qui nous soient restés de l'antiquité ; tout y est simple , touchant , & pittoresque ; c'est à peu près le même tableau que celui d'Alceste ; Virgile en a emprunté quelques traits dans sa belle description de la mort de plus clair

Et semble de lenteur accuser le trépas.
 Hyllus vient ... il sçavoit alors son innocence ;
 Il sçavoit que Nessus , du crime seul auteur ,
 De Déjanire avoit trompé la confiance ,
 Hyllus ... il s'abandonne à sa vive douleur ,
 A mes gémissements mêle une voix plaintive ,
 Implore son pardon , presse contre son cœur
 Un corps pâle , déjà sans vie & sans chaleur ;
 De sa mere vingt fois il déplore l'erreur ;
 Il voudroit l'arracher à la fatale rive ,
 Et dans son sein reçoit son ame fugitive ;
 Ses parents les plus chers , en ce jour douloureux ,
 Sont à la fois ravis à ce fils malheureux.

Déplorable famille ! ô race infortunée !

Hélas ! quelle est ta destinée !

Songes de l'avenir , prestiges si flatteurs ,

Nous apprenons à vous connaître.

A ce fils malheureux. Selon notre goût français , le récit auroit dû finir à ce vers : mais comme les Grecs aimoient les maximes , & que d'ailleurs leur théâtre étoit une espèce d'école de mœurs & de philosophie , ils terminoient toujours leurs grands tableaux par des sentences. Elles en étoient le résultat comme la morale est ordinairement à la fin de l'apologue ; nous trouverions que ces maximes sont trop isolées , & ne sont pas assez fondues dans le corps de l'ouvrage. Au reste si nous avons quelques reproches à faire à cet égard aux anciens , combien ne seroient-ils pas en droit de nous condamner pour une infinité d'autres défauts plus importants !

7
général

Qu'espérer du jour qui doit naître ,
Quand le jour qui nous luit est marqué par nos pleurs ?

LE CHŒUR.

Dieux ! vous nous enlevez Hercule & Déjanire !

L'une n'est plus , & l'autre expire ;

Tous deux nous étoient chers ; qui de ces deux objets

Excitera plus nos regrets ?

Pour ses enfants , hélas ! Jupiter nous réprouve !

Ce jour cruel nous va tout enlever ;

Un malheur qu'on doit éprouver

Diffère peu d'un malheur qu'on éprouve.

Dieu des tyrans de l'air , Eole , entends nos vœux ;

Abbaïsse ici ton sceptre , & qu'un vent favorable

Nous emporte loin de ces lieux !

On nous menace , on dit qu'une image effroyable

Se prépare à frapper nos yeux.

Le fils du souverain qui lance le tonnerre ,

Hercule en proie aux Dieux persécuteurs ;

Un malheur qu'on doit éprouver. Voilà encore de ces maximes qui étoient autant de préceptes pour le peuple grec , & qui parmi nous sentiroient la morgue de l'école.

Nous emporte loin de ces lieux. Je ne sçais ce que veut dire le texte dans cet endroit ; chez Sophocle , comme je l'ai observé , le chœur est composé de Trachiniennes ; ces filles peuvent-elles demander à être transportées loin de leur patrie ? En mettant ces vers dans la bouche des serviteurs d'Hercule , ainsi que je l'ai fait , ce passage alors devient plus clair.

Va sortir du palais , & montrer à la terre
Le spectacle de ses douleurs.

De sourds gémissements annoncent sa présence:

Ainsi la sœur de la mère d'Irys ,
Par ses accents plaintifs , à nos bois attendris ,
Fait de ses longs malheurs sentir la violence.

Les étrangers comme nous gémissent.::

S C E N E I I I & dernière.

HERCULE , HYLLUS , UN VIEUX OFFICIER ;
LE CHŒUR , LES ÉTRANGERS.

*Le fond du théâtre s'ouvre ; on voit Hercule porté par des
Étrangers.*

L E C H Œ U R continue.

Les voici !.. la douleur éclate sur leur front !
L'œil morne , & d'un pas lent un peuple entier s'avance ;
Ils portent Hercule en silence !

Le sommeil éternel l'auroit-il accablé ?
Ou par un doux repos seroit-il consolé ?
Devons-nous écouter la flatteuse espérance ?

H Y L L U S.

O mon pere !.. est-ce lui ?.. dans quel état ! ô ciel !
Que vais-je devenir ? mon pere .. fort cruel !

L' O F F I C I E R.

Ah ! prince , retenez vos plaintes ;
Craignez de réveiller l'accès
Du mal dont votre pere éprouve les atteintes ;
De la douleur Hercule épuisé tous les traits :

Couché sur le visage, on l'entend qui respire..

HYLLUS.

Il vivroit !, quoi ! les dieux le rendroient à mes pleurs !

L'OFFICIER.

Comme il est accablé d'un sommeil de douleurs !
 Quel charme heureux endort le mal qui le déchire !
 Taifons-nous ; n'allons point ranimer ses fureurs ;
 Un mot irriteroit les tourments qu'il endure.

HYLLUS.

Eh ! comment étouffer la voix de la nature ,
 Lorsqu'on est abbatu sous de pareils malheurs ?
 Qui pourroit , sans gémir , supporter cette image ?

HERCULE, *relevant la tête.*

O Jupiter ? où suis-je !. où suis-je ? quel rivage ,
 Me voit en proie à des maux éternels ?
 Ah ! je souffre encor plus ! ah ! supplices mortels !
 O cieux !

L'OFFICIER, *à Hyllus.*

Jugez combien il étoit nécessaire
 De ne point le tirer de son accablement ;
 Prince , vous n'avez pu vous taire ,
 Et vous venez d'augmenter son tourment.
 Daignez..

HYLLUS.

A ce spectacle horrible ;
 Vous voudriez qu'un fils .. Qui ne feroit sensible ?
 Le désespoir l'emporte en cet affreux moment.

Et voilà donc la fin qui m'étoit destinée !

O promontoire de Cénée ,
Où d'hécatombes solennels ,

Ma main religieuse a chargé les autels !

O Jupiter , objet d'un hommage fidèle ,

C'est-là ma récompense !.. une honte éternelle

Est le prix de l'encens que j'ai brûlé pour toi !

O Jupiter , reprends ces jours que je te dois ;

Loin de me donner l'être , & d'ouvrir ma paupière ;

Que ne la fermois-tu plutôt à la lumière !

Au mal qui vient me consumer ,

Quel remède opposer ? nul espoir ne me reste !

Il n'est que toi qui puisses le calmer !

Qu'est ce que l'art humain sans le secours céleste ?

A ceux qui l'entourent & qui veulent lui procurer du soulagement :

Ah ! laissez-moi .. laissez mourir un malheureux ..

Vous me touchez .. cruels !. retirez-vous .. ô Dieux !

Vous redoublez mes maux .. vous m'arrachez la vie !

O douleur infernale !. elle étoit assoupie..

Vous avez irrité mes poisons , tous mes feux..

Ah ! quelle flamme me dévore ?

O jour .. jour que je hais .. tu m'éclaires encore !.

Je sens .. je sens .. déchirements affreux !.

O Grecs dont tant de fois j'ai vengé les injures ,

Pour qui , dans l'horreur des combats ,

Couvert de poudre & de blessures ,

SUR EUPHÉMIE.

279

J'ai tant de fois affronté le trépas ,
 Je vous imploré en vain .. vous me fuyez , ingrats !
 J'ai rassuré vos ports , vos villes insultées ;
 J'ai nettoyé vos mers de brigands infestées ;
 Vous devez tout à l'effort de mon bras ;
 Et de votre reconnaissance ,
 Quand je n'exige que la mort ,
 Nul de vous par pitié ne vient finir mon sort..
 Tranchez le dernier fil d'une affreuse existence ;
 Dieux !

L'OFFICIER, à Hyllus.

C'est à vous que j'ai recours ;
 Prince, des jeunes ans la force est le partage ;
 Mon bras commence à succomber sous l'âge ;
 Vous pourrez mieux que moi prêter quelque secours.

HYLLUS.

Ah ! disposez d'Hyllus , &c. *Il regarde son pere.*
 Cet aspect me tue.

Que fera mon zèle impuissant ,
 Pour calmer un mal si pressant
 Dont la source se cache à notre faible vue ?
 On y voit éclater la colere des cieux ,
 Et l'effort des humains cède au pouvoir des Dieux.

HERCULE, ne voyant point son fils.

Hyllus fuiroit aussi les regards de son pere !

Il l'apperçoit.

Soulevez-moi de ce côté , mon fils.

Prenez garde .. arrêtez .. ô tourmens inouis !

O Pallas .. cher Hyllus .. Dieux !

L' O F F I C I E R.

Il mord la poussière !

HERCULE , *se relevant avec fureur , d son fils.*

Repousse la nature , il la faut oublier ;

Que la seule pitié te guide ;

Arme-toi d'un fer meurtrier ;

Sans craindre de souiller tes mains d'un parricide ,

Dans mon sein malheureux plonge-le tout entier.

Tu vois où m'a réduit une mere coupable :

Puisse-t-elle subir un châtiment semblable !

Puisse-je voir tout son corps dévoré ,

Par le même poison qu'elle m'a préparé !

Hâte un trépas trop lent , Pluton , qu'Hercule expire ,

Et trouve le repos au ténébreux empire !

L E C H Œ U R.

Quel grand tableau d'adversité !

Que tout mortel regarde & tremble !

C'est Hercule qui souffre , & qui sur lui rassemble

Tous les maux de l'humanité !

H E R C U L E.

Oui , vous voyez ce vengeur de la terre ,

Qui par mille dangers & par mille travaux ,

Oui , vous voyez , &c. Tout ce motceau jusqu'à & punir les pervers ,
&c. a été traduit par Cicéron , lisez le second livre des Tusculanes ;

S'étoit acquis la palme des héros,
 Et sembloit s'élever au séjour du tonnerre.
 Tous mes jours ont été des triomphes nouveaux ;
 J'ai pu dompter les cieux & leur haine immortelle ,
 Lasser le sort jaloux à force de succès ,
 Et la fille d'Œnée est pour moi plus cruelle
 Qu'Euristhée & Junon ne le furent jamais.
 C'est de ma femme , hélas ! c'est de ses mains impies ,
 Que j'ai reçu ce présent infernal ,
 Elles m'ont enfermé dans ce voile fatal ,
 Comme dans un filet tissé par les Furies.
 Un poison dévorant s'attache à tout mon corps ,
 Des sources de la vie attaque les ressorts ;

d'autres disent par un ancien poëte latin , nommé Avilius ; Ovide
 l'a imité dans ses Métamorphoses , & à son ordinaire il joue sur le mot :

. . . Desessa jubendo est

Scève Jovis conjux ; ego sum desessus agendo.

Je ne sçais pourquoi le pere Brumoy , à propos de ces misérables
Concetti, regrette beaucoup de ce qu'Ovide n'a point travaillé pour
 le théâtre : nous ne pouvons pas parler de sa *Médée*, puisqu'elle ne
 nous est point parvenue : mais il y a tout lieu de croire qu'Ovide qui
 est presque toujours hors du sentiment , eût été un très mauvais auteur
 dramatique ; on a beaucoup vanté ses *Elegies* ; je ne connais rien qui
 soit plus opposé à ce genre ; c'est le cœur seul qui doit s'exprimer dans
 ces petits poëmes , & Ovide y répand tous les brillants déplacés du
bel-esprit : sans ses *Métamorphoses* où il y a tant d'imagination & de ri-
 chesse de poésie , on pourroit lui contester le rang d'un des premiers
 écrivains de l'antiquité.

Tout mon sang bouillonne & s'allume ;
 Et je m'épuise en vains efforts.
 Un feu toujours plus vif me brule & me consume !
 Moi, dont la force étonna l'univers ,
 Je ne suis plus qu'un spectre échappé des enfers !
 Ce que n'ont pu les fureurs de la guerre ,
 Les fils orgueilleux de la terre ,
 Tous les monstres , la Grèce , & les climats lointains ,
 Le monde qui me doit ses paisibles destins ,
 Ce que n'ont pu les Dieux , qui m'éprouvoient sans cesse ,
 Seule , n'ayant que la faiblesse ,
 Une femme a pu le tenter !
 Qu'ai-je dit ? une femme a pu l'exécuter !
 D'une femme en un mot , Hercule est la victime !..
A Hyllus. Ah ! montre-toi mon fils ; que mon esprit t'anime ;
 Qu'une mere coupable en ton cœur vertueux ,
 N'aille pas balancer un pere malheureux ;
 Va , plein de ma fureur extrême ,
 Va , du palais cours l'arracher toi-même ;
 Abandonne à mes coups ses destins odieux ;
 Oui , je veux que témoin du courroux qui m'inspire ,
 Et des maux qu'elle doit endurer à son tour ,
 Hyllus fasse voir en ce jour
 Qui d'Hercule ou de Déjanire
 Mérita le plus son amour.
 Point de retardement , cours , vole & sers ma rage ;
 Sens combien la douleur a dompté mon courage :

Mon

SUR EUPHÉMIE. 283

Mon fils ... Hercule pleure !

LE CHŒUR.

O ciel ! quel changement !

Et quel est donc l'excès de son tourment ?

Aux yeux d'Hercule, il échappe des larmes !

HERCULE.

Oui, je succombe à mes allarmes ;

Oui, je verse des pleurs .. vous m'entendez gémir ;

Peuple, c'est mon premier soupir. #

A son fils.

Tu tardes à remplir les vœux de ma vengeance !

Tu crains de m'obéir ! c'est mon fils qui balance ,

Qui n'est point attendri sur mon sort malheureux !

Eh bien ! connais le crime de ta mere ;

Vois jusqu'où peut aller la colere des Dieux ;

Regarde. *Il se découvre.*

Approchez tous.. *Au peuple.*

Contemplez ma misère ;

Me reconnaissez-vous en cet état affreux ?

O torture ! ô douleur ! supplice insupportable !

Ah ! Dieux cruels, précipitez ma fin.

Tous les monstres d'enfer me dévorent le sein.

Ah ! ton vautour insatiable ,

Malheureux Prométhée , avec moins de fureur ,

S'acharnoit à tes flancs , & déchiroit ton cœur !

Dieu des morts , ouvre-moi tes gouffres les plus sombres ;

J'irai de mes tourments épouvanter les ombres ;

A a

J'implore , ô Jupiter , tes foudres réunis :
 Viens te montrer mon pere , en toisant sur ton fils..
 Mon courage étonné cède au feu qui me brule ;
 Moi-même , hélas ! j'ai peine à reconnaître Hercule !
Il regarde son bras.

Est-ce-là ce bras menaçant
 Qui sçut vaincre , étouffer un lion rugissant ;
 Qui de l'hydre abbatit les têtes renaissantes ;
 Qui des centaures monstrueux
 Dompra les forces impuissantes ;
 Qui d'un sanglier furieux ,
 Délivra les bois d'Erymanthe ;
 Qui , bravant les horreurs du gouffre ténébreux ,
 Tira de sa nuit effrayante •
 Cerbère dont l'aspect a fait pâlir les cieux ;
 Qui d'un dragon terrible à tous les yeux ,
 Dispersa les débris sur la terre fumante ?
 Ce bras fameux par mille exploits ,
 Et jusqu'à ce jour indomptable ,
 Qui soutenoit le faible , & déthronoit les rois ,
 Languit & tombe enfin sous le mal qui l'accable.
 Quel revers ! est-ce toi , fils du premier des Dieux ,
 Et de la plus tendre des meres ?
 Hercule est assez malheureux ,
 Pour exhaler sa vie en des larmes ameres !
 Une épouse perfide , ô cieux !
 Cause ce changement honteux.

SUR EUPHÉMIE.

287

Qu'elle vienne , qu'elle paraisse ,
Et que son châtement apprenne à l'univers
Qu'Hercule malgré sa faiblesse,
Sçait encor se venger , & punir les pervers.

LE CHŒUR.

Quelle sera ta perte , ô Grèce infortunée ,
Et quel deuil s'étendra sur l'univers entier ,
Si d'un héros qu'aux Dieux on doit associer,
La Parque ose trancher l'illustre destinée :

HYLLUS.

Mon pere , daignez m'écouter..

Un moment..

HERCULE.

Qui peut t'arrêter ?

HYLLUS.

Déjanire..

HERCULE.

Ce nom réveille ma colere ;

Perfide , oserois-tu justifier ta mere ?

HYLLUS.

Peut-être son forfait , ou plutôt son erreur..

HERCULE.

Son erreur ! un tel nom conviendroic à son crime !

Que dis-tu , malheureux ?

HYLLUS.

Un démon destructeur

Vous a choisi pour sa victime ;

Hélas ! de Dejanire il a trompé les vœux ;

A a ij

Vous tenez de lui seul ce présent odieux.
Si ma mere en effet pouvoit être coupable ;
Elle auroit expié cet attentat...

HERCULE,

Tu dis.,

Explique-toi ; parle.

H Y L L U S.

Un sort déplorable

A terminé ses jours , par les Dieux poursuivis.

HERCULE.

Elle ne seroit plus ! une main étrangère

L'auroit dérobée à mes coups !

Qui l'immole ?

H Y L L U S.

Elle-même a fini sa misère ;

Et porté le poignard dans ses flancs .. ah ! mon pere !

Si vous sçaviez .. calmez cet injuste courroux ;

Je vous l'ai dit , elle est moins criminelle..

HERCULE.

Fils indigne , ce n'est pas elle

Qui me donne aujourd'hui le plus honteux trépas.

H Y L L U S.

Accusez-en l'amour qui l'aveugloit ; hélas !

Accusez-en Iole & sa beauté fatale ;

Ma mere à son aspect a craint une rivale ;

Elle a cru préparer un philtre séducteur

Qui d'un volage époux captiveroit l'ardeur ;

Et fixeroit vos vœux par un charme facile.

HERCULE.

Et dans ces lieux , quel enchanteur habile..

SUR EUPHÉMIE.

287.

HYLLUS.

Le centaure Nessus..

HERCULE.

Tu m'en as dit assez.

C'en est fait ; pour jamais la clarté m'est ravie ;

Vous n'avez plus de pere.. Hyllus , obéissez :

Que tous ceux que le sang me lie ,

Et ma mere surtout si tendrement chérie ,

A votre voix soient rassemblés ;

Qu'ils soient instruits du sort qui termine ma vie,

Les oracles obscurs me sont tous dévoilés ;

Le souverain des dieux , le maître du tonnerre ,

Mon pere me prédit , (oui , j'ouvre enfin les yeux)

Que nul habitant de la terre

Ne trancheroit le fil de mes jours glorieux ,

Mais que leur fin seroit l'ouvrage

D'un habitant du séjour ténébreux.

Nessus n'est plus , & c'est ce monstre affreux

Qui d'un destin mortel , me fait subir l'outrage.

Un autre oracle encor m'apporte un jour nouveau ;

Tout m'entraîne , mon fils , & me plonge au tombeau.

J'entrois dans la forêt antique

Où les Selles sont retirés ,

Lorsqu'un de ces chênes sacrés ,

Que Dodone nourrit dans son sein prophétique ;

M'annonça ce moment comme un tems de repos ;

Comme le terme enfin de mes nobles travaux.

Aa iij

Je crus que cette voix de mon bonheur suivie ;

Me promettoit une paisible vie :

Ce n'étoit que la mort , la fin de tous les maux :

N'allons point repousser ces funèbres flambeaux ;

Ma destinée est accomplie ;

Mon fils , Hercule doit mourir.

Il ne faut donc que m'obéir ;

La plus sainte des loix , mes droits , l'honneur lui-même ,

T'imposent le devoir suprême

De céder au moindre desir

D'un pere qui commande , & d'un ami qui t'aime :

Dis : m'obéiras-tu ?

H Y L L U S.

Je serai votre fils ;

C'est dire qu'à vos loix vous me verrez soumis.

Mais qu'ordonnerez-vous , mon pere , à ma tendresse ?

Qu'exigez-vous d'un fils ?

H E R C U L E.

Qu'il n'ait point de faiblesse ;

Donne-moi cette main pour gage de ta foi.

H Y L L U S.

Mon pere ! ô ciel ! que voulez-vous de moi ?

H E R C U L E.

Donne.

H Y L L U S , *incertain.*

Eh bien ! la voilà.

H E R C U L E.

Jure ici par mon pere ;

Par Jupiter que tout craint & révere.

H Y L L U S.

Quoi !

H E R C U L E.

De remplir ma volonté.

H Y L L U S , *à part.*

Un sentiment secret & m'arrête & me touche.

Haut. Avec peine.

Jupiter .. sois garant de ma docilité.

H E R C U L E.

Prononce ton arrêt , & de ta propre bouche ;

Que l'imprécation , si tu romps ton serment ,

Punisse .. tu frémis , & mon fils se dément !

H Y L L U S.

Mon zèle obéissant fera cesser vos doutes ;

C'est au parjure à craindre un juste châtement.

Les imprécations .. je les prononce toutes.

H E R C U L E.

Le mont Œta t'est-il connu ,

Ce mont où Jupiter par un culte assidu ,

Reçoit des honneurs légitimes ?

H Y L L U S.

Je le connais ; le sang d'innombrables victimes

Y rougit les autels , par mes mains répandu.

H E R C U L E.

J'attens encor d'Hyllus un plus grand sacrifice :

J'attens que par son bras mon destin s'accomplisse.

Tu connais Œta , me dis-tu ;

C'est-là , c'est sur cette montagne ,

A a i q

Sur son sommet qu'il faut me transporter :
 Ces amis, dont ici la troupe t'accompagne
 Dans ce pénible emploi voudront bien t'assister ;
 Que le chêne orgueilleux & l'olivier sauvage,
 De la cime d'Œta prompts à se détacher ,
 Cédant à leurs efforts , me forment un bucher..

Hyllus témoigne de la douleur.

Souviens-toi que mon fils doit montrer du courage :
 Point de larmes , de cris , pas même un seul soupir ;
 La science de l'homme est d'apprendre à mourir.
 Si d'un amour soumis-tu veux que je me loue ,
 Que pour son sang Hercule enfin t'avoue ,

Tu m'enleveras de ce lieu ;

Sur le bucher hâte-toi de m'étendre :

Hyllus , il deviendra l'autel d'un demi-dieu.

Le flambeau dans tes mains , viens allumer ce feu

Qui doit dévorer l'homme , & mettre Hercule en-cendre ;

Ou mon ombre en courroux attachée à tes pas..

H Y L L U S , reculant d'horreur.

Que votre fils..

H E R C U L E.

Tu ne l'es pas.

H Y L L U S.

Quoi ! vous voulez qu'Hyllus commette un parricide !

H E R C U L E.

Je veux qu'Hyllus soit moins timide ,

Qu'il soit mon bienfaiteur , qu'il presse mon trépas :

SUR EUPHÉMIE. 291

HYLLUS.

Je prendrois le flambeau !. j'allumerois la flamme !.

Mon pere.. vous avez tout pouvoir sur mon ame :

Mais .. je ne puis..

HERCULE.

Eh bien ! si tu ne peux

Commander à ton cœur ce transport courageux ,

Dumoins sensible à ma prière ,

Sur le bucher tu porteras ton pere.

HYLLUS , *en pleurant.*

Ma main en frémissant tentera cet effort :

Mais qu'une autre s'apprête à vous donner la mort.

HERCULE.

J'ai retrouvé mon fils à mes ordres docile.

Allons , avant que de nouveaux accès

Reviennent irriter une douleur tranquille ,

Que l'on s'empresse à remplir mes souhaits..

Approche , *d son fils* : acquitte ta promesse ;

Transporte-moi sur le bucher.

Sur le bucher tu porteras ton pere. Hercule dans l'original, ne se contente pas d'exiger de son fils ce service : il veut absolument qu'il épouse Iole ; c'est alors que j'ai cru devoir manquer de respect aux anciens en retranchant ce morceau ; notre délicatesse , je dirai plus , le goût général aujourd'hui en eut été offensé. Il paraît en effet ridicule & même indécent qu'un pere veuille forcer son fils à épouser une femme qui a causé tous les malheurs arrivés à sa maison , & dont la réputation n'est que trop suspecte.

Aux étrangers.

De son bras incertain rassurez la faiblesse ;

De ces lieux il faut m'arracher ;

La mort est le seul terme aux tourmens que s'enduse.:

Hercule en ce moment montre-toi tout entier.

Étouffe dans ton cœur jusqu'au moindre murmure ;

Mets dans ta bouche un frein d'acier ;

Subjugué la douleur , & dompte la nature..

C'est le dernier de tes travaux.

Après une longue pause.

Allons mourir.

L E C H Œ U R.

Hercule , aux marches de la tombe ;

Triomphe & sert encor de modèle aux héros.

H Y L L U S.

Sans doute , Dieux jaloux , vous êtes ses rivaux ,

Et vous permettez qu'il succombe ,

Qu'Hercule mis au rang des vulgaires mortels

Souffre comme eux des maux cruels ,

Qu'il soit vaincu du sort , & sous ses coups qu'il tombe ;

Lui qui devrait partager vos autels !

L'avenir nous oppose un voile impénétrable ;

Il cache dans la nuit la justice des cieux

Mais qui n'élèveroit sa voix contre les Dieux ,

Quand Hercule subit ce destin déplorable ?

Aux étrangers.

Amis , secondez-moi. *Au cœur.* Vous , sortez de ces lieux ,

Venez ; que ce spectacle attache tous les yeux ;

Pour les humains quel grand exemple !

Que l'univers entier contemple ;

Qu'il regarde Hercule souffrir ;

Qu'il regarde Hercule mourir.

Dans ces tourments affreux , dans cette fin terrible ,

Dieux , qui ne reconnaît votre bras invisible ?

Si l'on n'eut consulté que le goût français , on auroit pu retrancher considérablement de cet acte ; mais alors ce n'eut plus été l'ouvrage de Sophocle : on s'est attaché à le donner ici dans toute son étendue , pour montrer jusqu'à quel point les Grecs savoient

Votre bras invisible. Si l'on veut connaître le comble de l'absurdité , & savoir ce que c'est que l'énorme défaut d'outrépasser la nature , on n'a qu'à lire l'Hercule de Rotrou qui est une imitation grossière de la mauvaise pièce de Sénèque. Déjanire , dans le poëte latin copié servilement par le français , est une bavarde insupportable ; elle se répand en vaines déclamations dans le moment même où chez Sophocle elle garde un profond silence en apprenant d'Hyllus les funestes effets de son présent à Hercule. De tels exemples rapprochés instruisent mieux sur la vérité des mœurs , & sur le naturel que toutes les discussions. Je remarquerai seulement qu'il est très singulier que l'auteur de Vincelas , que le grand Corneille appelloit son pere , ait eu la maladresse d'emprunter le plan de Sénèque plutôt que celui de Sophocle ; Déjanire dans le premier est une furie , & Hercule un capitan , & dans le grec , Déjanire est une épouse malheureuse qui excite l'intérêt , & Hercule un héros digne à la fois de pitié & d'admiration ; la différence de ces deux tragédies est précisément celle de la nature & de l'art.

tirer parti d'un seul tableau ; ils ne les entassoient point. Plus l'attitude est simple , & plus elle a d'expression. Le Poussin veut représenter toute la douleur que peuvent ressentir des mères qui voyent égorger leurs enfants sous leurs yeux & dans leur sein même : il ne peint qu'une femme sur le devant de son tableau du Massacre des Innocents. *Plus intelligitur quam pingitur.* Hercule mourant a donc suffi au poëte grec pour remplir un acte entier ; toutes les articulations, si l'on peut le dire , d'un homme qui souffre & qui est prêt d'expirer , sont exprimées dans cette grande image. Il faut cependant observer que la pantomime , qui est au récit ce que la musique est à nos operas, devoit par sa variété racourcir de beaucoup cet acte qui nous paraitroit trop long. Aristote met les

Ils ne les entassoient point. Je croirois qu'il faut éviter au théâtre la confusion des tableaux. Sont-ils trop multipliés : ils se détruisent l'un l'autre , & nuisent à l'action loin d'y ajouter ; il y a des objets qui gagnent plus au récit qu'à la représentation ; c'est à la sagesse du goût à fixer l'emploi de ces accessoires ; qu'on se souviennne seulement que le Brun , dans son fameux tableau de la Famille de Darius , a mis beaucoup de simplicité ; ce chef-d'œuvre de la peinture peut instruire nos poëtes, comme il est une leçon pour nos peintres.

tableaux au nombre des parties théâtrales ; ceux de Philoctète & d'Alceste sont de toute beauté. J'ai osé prendre le pinceau après ces grands maîtres : EUPHÉMIE se levant de son cercueil & se jettant ensuite à son prie-dieu pour implorer l'être suprême ; MÉLANIE avec cette infortunée , embrassant les autels ; ce caveau funéraire où celle-ci descend une lampe à la main ; son évanouissement sur les marches d'un tombeau ; sa chute dans ce sépulchre , dont la pierre se brise & roule avec bruit ; toutes ces images simples & vraies , pourront peut-être tenir lieu de ces coups de théâtre amenés à force d'art , & presque toujours hors de la vraisemblance.

J'ai suivi la même règle de simplicité pour mon dénouement ; il me paraît sortir du fond du sujet. Il est dans la vérité de la nature perfectionnée par la religion qu'EUPHÉMIE après bien des agitations , des combats , se rend enfin maîtresse de ses penchants , & qu'elle s'expose à succomber sous l'excès de sa douleur , plutôt que de quitter son état ; si elle eût cédé aux sollicitations de THÉOTIME , alors plus d'intérêt , plus de mœurs , & l'objet de la pièce étoit totalement anéanti. Quelques personnes pourront

Du dénouement.

me reprocher cette tombe ouverte tout à coup sous les pas d'EUPHÉMIE , & regarder cet incident comme *le Dieu de la machine* : mais qu'elles daignent apporter un peu plus d'attention , elles verront que ce n'est point un miracle ; c'est le seul effet du hasard , & il sert à augmenter le ténébreux qui regne dans le Drame ; cet événement n'a point décidé EUPHÉMIE à rester attachée à ses devoirs ; il ne fait que l'affermir dans le dessein qu'elle a déjà conçu d'immoler l'amour à la religion ; j'aurois pu aisément me passer de cet accessoire : conséquemment il n'entre pour rien dans les moyens qui fondent mon dénouement ; l'accusation tomberoit donc à faux ; il est vrai que j'ai voulu enrichir mon tableau , le rendre plus sombre , donner en un mot

Elles verront que ce n'est point un miracle. C'est un miracle par exemple , quand Pauline & Félix se convertissent au moment qu'on s'y attend le moins. Que dire du dénouement admirable de Rodogune ? sur quel fondement est-il établi ? sur la réticence d'un homme qui meurt à propos. Si Seleucus en expirant ne fut pas resté précisément à ce mot, C'est... tout étoit éclairci , & le cinquieme acte n'existoit plus. Si Nerestan avoit employé le nom de sœur dans le billet adressé à Zaïre , que devenoit la catastrophe ?

plus de vigueur au coloris , & je me flatte que cette invention ne m'aura pas été inutile dans le but que je m'étois proposé. Quant à ce qui doit former un dénouement heureux , j'imagine que les plus simples sont toujours les meilleurs ; on aime celui de Cinna , parce qu'il est naturel qu'Auguste qui se pique de grandeur , mette sa gloire à pardonner ; on ne doute point que Polyucte ne coure au martyre , & cependant on est touché de sa mort. A ce seul vers d'Orosmane :

Je ne suis point jaloux .. si je l'étois jamais !

On entrevoit qu'il seroit capable d'ôter la vie à sa maitresse , s'il pouvoit un instant la soupçonner d'infidélité ; on n'est donc point surpris de la triste fin de Zaïre , quoique cette catastrophe soit une des plus touchantes que nous connaissions. On m'opposera celle d'Alzire : elle n'est pas plus inopinée que tous les dénouements dont je viens de parler ; on doit s'attendre qu'un chrétien en mourant , n'a pas la même façon de penser que dans le cours de sa vie ; à ce moment, il change en quelque sorte de caractère ; les objets se montrent à ses yeux sous un autre point de vue. Enfin pour qu'un dénouement , selon moi , soit exact

dans toutes ses parties , il faut que l'on puisse dire après avoir lû ou vû une piece : cela ne pouvoit se terminer autrement.

De la morale.

Ceux qui veulent que la morale soit absolument la base d'une piece de théâtre , trouveront dans EUPHÉMIE le fonds de plusieurs grandes vérités relatives au bonheur & aux devoirs de tous les hommes. Ces principes si essentiels pour la religion & pour la société : que Dieu doit être l'objet principal de nos attachements ; que hors lui tout est sujet à changer , à périr , à nous tromper ; que des parents ne doivent jamais contraindre les

Soit exact dans toutes ses parties. l'Œdipe de Sophocle offre sans contredit le chef-d'œuvre des dénouements ; c'est bien de ce drame que l'on peut dire : *semper ad eventum festinat.*

Soit absolument la base. Le but de la tragédie seroit-il nécessairement de nous instruire ? & ne suffiroit-il pas quelquefois qu'elle excitât de grands mouvements, & qu'elle peignît le ravage des passions ? Ces moyens indirects n'en seroient peut-être pas moins propres à nous purger des vices ; toute action vivement représentée , nous conduit à nous replier sur nous-même ; & lorsque nous réfléchissons , il n'est pas possible que nous ne cherchions à devenir meilleurs.

les inclinations de leurs enfans , & immoler les droits du sang à la prédilection , à l'orgueil , à l'intérêt , qui trop souvent est plus fort que la nature , tous ces préceptes si nécessaires sont , pour ainsi dire , l'ame de mon ouvrage. Puissé la lecture attendrir des meres barbares qui s'appréhendent à faire le supplice éternel de leurs filles , pour assurer plus de fortune à un fils cheri ! & que les jeunes gens apprennent à quels malheurs entraînent les passions , lorsqu'on ne s'efforce pas de les combattre & de les étouffer dans leur naissance ! Quelle douceur suivroit la culture des lettres , si elles pouvoient contribuer à l'instruction publique , & au bien général de l'humanité ! que je souhaiterois que ces vers fussent écrits dans tous les cœurs :

Voilà les fruits des rigueurs d'une mere !
O vous , qui trahissez ce sacré caractère ,
Que n'êtes-vous témoins du châtimement cruel ,
Qui punit les erreurs de l'amour maternel !

M. de Voltaire dit dans une de ses préfaces : « Les meilleures fins de tragédies sont celles qui laissent dans l'ame du spectateur quelque idée sublime , quelque maxime vertueuse & importante , &c. » Je

Quelque maxime vertueuse. La plupart des piéces de théâtre
B b

voudrois bien que la faiblesse de mes talents m'eût permis de prétendre à cet avantage : mais il n'appartient qu'au génie de consacrer ses leçons ; ce n'est pas assez de la vérité des sentiments , il faut qu'ils soient exprimés avec énergie pour être portés dans les ames , & s'y graver en caracteres ineffaçables.

C'est à vous , mon ami , à décider si j'ai sçu employer heureusement quelques faibles connaissances dans un art dont je sens toutes les difficultés. Quoiqu'Aristote pense qu'un drame , pour réussir , peut se passer du secours de l'acteur , je ne me cache pas que mes ouvrages ont besoin de réunir en leur faveur tous les genres d'illusion , & un des plus brillants prestiges qui fassent disparaître , ou qui du moins colorent & affaiblissent les défauts , c'est le jeu & l'intelligence des comédiens. Il faut l'avouer : combien font ils valoir de tragédies qui perdent tout

des anciens, finissent par des traits de morale qui semblent être le résultat du drame ; aussi pouvoit-on appeller leurs poètes les précepteurs de la nation & de l'univers entier.

Cambien font-ils valoir de tragédies ! A la faveur du jeu d'un habile comédien , on a vu réussir des pièces d'un style barbare & remplies des défauts les plus grossiers ; on étoit honteux à la lecture , des applaudissements qu'on avoit prodigués à la repré-

leur mérite à l'examen du cabinet ! La représentation est à une pièce de théâtre qui seroit même le fruit du génie , ce qu'est le talent de la parole à un homme dont la physionomie nous auroit prévenus : s'il ne parloit pas , il plairoit beaucoup moins. Je dois rechercher plus que personne tout ce qui peut imposer sur mes fautes : mais voici ma réponse aux reproches qu'on me fait tous les jours de n'oser m'essayer sur la scène. Mon extrême passion pour l'art dramatique , m'a fermé les yeux sur le peu de gloire que je pourrois espérer de recueillir comme tant d'autres écrivains. J'ai mieux aimé me borner à la simple lecture dénuée du spectacle ; & cultiver un genre neuf & intéressant , que d'aller me traîner sur les pas de nos maîtres au théâtre français , & de multiplier des copies froides & monotones. En sui-

sentation ; on ne pouvoit croire que ce fût le même drame qu'on avoit entendu ; voilà ce que produit l'illusion du théâtre. Les mémoires du tems nous apprennent que Racine a eu un nombre de compétiteurs dont les succès ignorés aujourd'hui , ont semblé balancer sa gloire ; & on lira éternellement *Britannicus* , *Athalie* , &c.

Sur les pas de nos maîtres. Peut-on se flatter de faire mieux que Corneille , Racine , Crébillon , M. de Voltaire ? ne sentira-

vant la première route, je serai plus utile, quoique moins connu ; & pour un homme qui se donne la peine de réfléchir, il n'y a pas à balancer un instant entre l'utilité, & cet éclat de réputation qui souvent n'est qu'une lueur éphémère. D'ailleurs il faudroit renoncer à la littérature, si l'on n'avoit pas le courage de l'aimer pour elle-même ; c'est une maîtresse à laquelle on doit sacrifier son repos, sa liberté, sans espérance même de retour. Je m'efforcerai donc d'avancer dans la carrière que je me suis ouverte ; j'ai encore plusieurs Drames à publier dans le même genre ; les critiques m'éclaireront, & les succès, si je suis assez heureux pour en obtenir, ne serviront qu'à m'encourager ; j'aurai toujours devant les yeux ce portrait du véritable homme de lettres, que nous traçoit un de nos amis. » Les Bardes, nous disoit-il, ont été

on jamais que cette abondance de pièces composées dans le même esprit, n'est qu'une preuve de stérilité : *nos inopes copia fecit.*

Les critiques m'éclaireront. Je parle de ces critiques dictées par le goût & l'honnêteté, & non de ces satyres indécentes, de ces railleries amères qui prennent leur source dans un mauvais cœur. Qu'on apprenne au reste à se consoler de ces traits de la méchanceté humaine par des exemples sans nombre. De mau-

SUR EUPHÉMIE. 303

» nos premiers législateurs , & aujourd'hui la plupart
 » de nos poètes sont des especes de jongleurs qui Portrait du véritable homme de lettres
 » amusent la populace aux dépens les uns des autres.
 » L'homme de lettres, qui mérite ce titre, ne confond
 » pas le bruit avec la réputation ; il sçait supporter
 » jusqu'à l'obscurité & l'indigence ; il est prêt à immo-
 » ler la richesse, les emplois à son talent ; il fuit
 » le monde pour courir s'enfoncer dans le silence de
 » la solitude ; il se redit sans cesse que l'éclat litté-

vais poètes firent dévorer Euripide par des chiens : c'est bien pis que de l'avoir accablé de libelles diffamatoires. Nous sommes encore révoités du ton de mépris avec lequel Madame de Sévigné parle dans ses lettres de Racine, de la Fontaine, &c.

Confondre le bruit avec la réputation. Parle-t-on aujourd'hui d'un certain peintre nommé de Ruer ? cependant il avait sçu par ses manœuvres & ses basses intrigues, se procurer un accès auprès de Louis XIII qui lui fit l'honneur de le crayonner de sa propre main : on lit au bas de ce dessein ces vers :

On sçait à quelle gloire Appelle osa prétendre
 Par ce fameux portrait que laissa d'Alexandre
 Son pinceau dans la Grèce autrefois adoré :
 Quoiqu'on en ait écrit, je prise davantage
 Cet illustre crayon où par un rare ouvrage
 Des mains d'un Alexandre un Appelle est tiré.

Qu'est-ce donc que la réputation ?

» raire n'est rien sans l'amour de la vertu ; que le plus
» honnête homme est toujours celui qu'on doit le
» plus estimer , & il n'oublie jamais ces paroles de
» Montaigne : *La vertu est plus jalouse des loyers
d'honneur , que des récompenses où il y a du gain &
profit ; ce n'est pas merveille si la vertu reçoit & desire
moins volontiers cette sorte de monnoie commune , que
celle qui lui est propre & particulière.*

Jusqu'à l'obscurité. Philippe de Comines , un de nos anciens historiens les plus estimés , fut oublié par un souverain qui cependant est au nombre de nos bons rois ; Comines avoit pris ses intérêts auprès de Charles VIII avec tant de chaleur , qu'il déplut à ce monarque , & souffrit beaucoup sous son règne , & la récompense de cet honnête homme fut de mourir dans une extrême pauvreté. Pope dit en parlant du poète Gay qui avoit de la réputation , *Gay dies unpensioned with a hundred friends.* Gay meurt sans pension , avec une centaine d'amis.

F I N.

ERRATA.

Page 6 du Drame.

D'un objet qui n'est plus, vous chérissiez l'image,
La mort..

EUPHÉMIE.

La mort n'a pu lui ravir mon hommaga.

Lisez.

Un objet, qui n'est plus, vous occupe sans cesse !
La mort..

EUPHÉMIE.

La mort n'a pu lui ravir ma tendresse.

Page 75 du même Drame.

Sa bonté, sa grandeur de ses fers sont blessés.

Lisez.

De ces fers adieux ses regards sont blessés.

CATALOGUE

CATALOGUE

Des Ouvrages de M. D'ARNAUD, in-octavo, grand papier, enrichis d'Estampes des meilleurs Artistes, qui se vendent à Paris, chez LEJAY, Libraire, Quai de Gèvres, & au mois d'Avril 1769, rue S. Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins, &c.

POÉSIE.

THÉÂTRE.

LE COMTE DE COMMINGE, troisième

Édition,

4 liv. 4 s.

EUPHÉMIE,

4 liv. 4 s.

PROSE.

LES

ÉPREUVES DU SENTIMENT,

TOME PREMIER, qui contient les articles suivants :

FANNY, Histoire Anglaise, Quatrième

Édition,

● 2 liv. 8 s.

LUCIE & MÉLANIE, Anecdote historique, 1 liv. 16 s.

CLARY, Histoire Anglaise, 1 liv. 16 s.

JULIE, Anecdote historique, 1 liv. 16 s.

NANCY, Histoire Anglaise, 1 liv. 16 s.

BATILDE, Anecdote historique, 2 liv. 8 s.

D'autres Ouvrages paraîtront successivement ; ils sont entre les mains des Graveurs.

On trouve encore chez le même Libraire des Exemplaires de SIDNEY & SILLI, vol. in-12. suivi d'un RECUEIL D'ODES ANACRÉONTIQUES, 1 liv. 10 s.







KESSINGER PUBLISHING®, LLC
WWW.KESSINGER.NET